U d'/ of Ottawa
39003005526081

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/euripide01euri

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

EURIPIDE

Tous droits réservés.

LECONTE DE LISLE

EURIPIDE

Traduction nouvelle.

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33 PASSAGE CHOISEUL, 23-33

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PA
3976
.F5L4
v. 1

I

HÉKABÈ

I

HÉKABÈ

LE SPECTRE DE POLYDÔROS.
HÉKABÈ.
CHOEUR DES FEMMES CAPTIVES.
POLYXÉNÈ.
ODYSSEUS.
TALTHYBIOS.
UNE SERVANTE.
AGAMEMNÔN.
POLYMÈSTÔR.

LE SPECTRE DE POLYDÔROS.

Je viens, quittant la caverne des morts et les portes de l'obscurité où habite Aidès, loin des Dieux, moi, Polydôros, né de Hékabè la Kisséenne et de Priamos mon père. Et celui-ci, quand la Ville des Phryges fut en danger de tomber

sous la lance hellènique, plein de crainte, m'envoya secrètement de la terre troïque dans les demeures de son hôte thrèkien Polymèstôr, qui ensemence l'excellente plaine khersonésienne et dirige de la lance son peuple ami des chevaux. Et mon père lui envoya secrètement, avec moi, un or nombreux, afin que, si, un jour, les murailles d'Ilios étaient renversées, ses enfants vivants ne fussent point misérables. Et j'étais le plus jeune des Priamides, et c'est pourquoi on m'éloigna d'Ilios, ne pouvant, de mon jeune bras, porter ni bouclier ni épée. Tant que nos murailles restèrent debout, que les tours de la terre troïque ne furent point entamées et que Hektôr mon frère prospéra par sa lance, je grandis, malheureux! tel qu'un enfant nourri avec soin, auprès de l'homme thrèkien, de l'hôte paternel. Mais, quand Troia et l'âme de Hektôr eurent péri, quand les foyers paternels eurent été détruits, quand mon père lui-même, auprès de l'autel consacré aux Dieux, fut tombé, égorgé par l'enfant souillé de meurtres d'Akhilleus, l'hôte paternel me tua, malheureux! à cause de mon or, et me jeta dans le bouillonnement de la mer, afin de posséder seul l'or dans ses demeures. Et je reste gisant sur le rivage où je suis repris par la mer agitée et roulé par le flux et le reflux des flots innombrables, non pleuré, non enseveli. Et maintenant je me précipite vers Hékabè, ma mère bien-aimée, hors de mon corps que j'ai quitté, et habitant l'air, depuis trois jours que ma mère misérable est venue de Troia sur cette terre khersonésienne. Et tous les Akhaiens, arrêtant les nefs, sont assis tranquilles sur les rivages de la terre thrèkienne, car le fils de Pèleus, Akhilleus, apparu au-dessus du tombeau, a retenu toute l'armée hellènique que l'aviron marin menait vers la

patrie. Et il demande que Polyxénè, ma sœur, lui soit offerte en récompense et comme une chère victime tombale. Et il l'aura, et des hommes armés ne lui refuseront pas ce don, et la destinée veut que ma sœur meure en ce jour. Et ma mère verra les deux cadavres de ses deux enfants, le mien et celui de la vierge malheureuse ; car, afin d'avoir un tombeau, j'apparaîtrai dans les petites lames du bord, sous les pieds d'une esclave, ayant demandé aux Puissances souterraines d'avoir un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère. J'obtiendrai ainsi tout ce que je souhaite. Mais il faut que je m'éloigne de la vieille Hékabè qui sort de la tente d'Agamemnôn, épouvantée par mon spectre. Hélas ! ô mère, qui, chassée des demeures royales, as vu le jour de la servitude, que tu es malheureuse ! Autant, certes, que tu fus heureuse autrefois ! Quelqu'un des Dieux t'accable ainsi, en retour de l'ancienne félicité.

HÉKABÈ.

Menez, ô enfants, la vieille femme devant les demeures ! Menez, en la soutenant, votre compagne d'esclavage, votre reine autrefois, ô Trôiades ! Saisissez, portez, conduisez, soulevez ma vieille main. Appuyée sur vos bras comme sur un bâton, je m'efforcerai de hâter la marche pesante de mes membres. O éclair de Zeus, ô nuit obscure ! Pourquoi suis-je donc éveillée par des épouvantes et par des spectres nocturnes ? O terre vénérable, mère des songes aux noires ailes, je repousse avec horreur cette vision nocturne qu'un songe m'a montrée au sujet de mon enfant gardé dans la Thrèkè et de Polyxénè ma chère fille. J'ai

connu, j'ai compris cette vision terrible ! O Dieux souterrains, puissiez-vous avoir sauvé mon enfant, le seul, l'ancre de ma famille, qui habite la Thrèkè neigeuse sous la garde de l'hôte paternel ! Il y aura quelque chose de nouveau ; celles qui gémissent diront quelque chant lamentable. Jamais mon esprit n'a frémi ni tremblé ainsi sans repos. Où rencontrerai-je, ô Trôiades, l'âme divine de Hélénos ou de Kasandra pour qu'ils m'expliquent ces songes ? Car j'ai vu une biche tachetée, violemment et lamentablement arrachée de mes genoux, égorgée par l'ongle sanglant d'un loup. Et j'ai eu cette autre terreur : le spectre d'Akhilleus s'est dressé au faîte de son tombeau, et il demandait en récompense quelqu'une des Trôiades accablées d'innombrables maux. O Daimones, détournez ceci de ma fille, loin de ma fille, je vous en conjure !

LE CHOEUR.

Hékabè, je me hâte de venir à toi, quittant les tentes de mes maîtres, là où le sort m'a envoyée, où je suis devenue esclave, ayant été chassée de la ville d'Ilios que les Akhaiens ont conquise par la lance. Je n'allégerai aucun de tes maux, et je t'apporte le fardeau d'un lourd message, et je serai pour toi, ô femme, un héraut de douleurs, car il a plu au synode des Akhaiens que ta fille fût offerte en victime à Akhilleus. Tu sais qu'il s'est montré, sur le faîte de son tombeau, sous des armes d'or, et qu'arrêtant les nefs prêtes à traverser la mer et dont les voiles étaient déjà tendues, il a crié ceci : — Où allez-vous, Danaens, laissant mon tombeau sans récompense ? — Alors, une tumultueuse discorde éclata, et l'armée guerrière des Hellènes se partagea en deux pensées contraires, les uns

voulant qu'on offrît une victime au tombeau, et les autres ne le voulant pas. D'un côté, Agamemnôn, plein de zèle pour toi et honorant le lit de la Bakkhante prophétique, et, d'un autre côté, les deux Thèséides, sortis d'Athènes, soutenaient un avis différent; mais tous étaient unanimes à vouloir qu'on honorât par un jeune sang le tombeau d'Akhilleus, disant qu'on ne devait point préférer le lit de Kasandra à la lance d'Akhilleus. Et les efforts de ces pensées contraires se balançaient, jusqu'à ce que le Laertiade, subtil, rusé, plein de douces paroles et flattant le peuple, eut persuadé à l'armée de ne point repousser le plus vaillant de tous les Danaens en faveur d'une victime esclave, afin qu'aucun mort ne pût dire, debout auprès de Perséphona, que les Danaens étaient partis des plaines de Troia, ingrats envers les Danaens morts pour les Hellènes. Et Odysseus viendra bientôt arracher la jeune fille de ton sein et de tes vieilles mains. Va ! cours aux temples, aux autels, jette-toi aux genoux d'Agamemnôn, invoque tous les Dieux, les Ouranides et les Souterrains. Car il faut, ou que tes supplications te sauvent de la perte de ta malheureuse enfant, ou que tu te résignes à voir la vierge rouler devant le tombeau, empourprée par le sang qui ruissellera, éclatant, de son cou paré d'or.

HÉKABÈ.

Hélas ! misérable que je suis ! Que dirai-je ? Quel cri pousser, quelle lamentation ? Malheureuse d'une misérable vieillesse et d'un esclavage insupportable ! Hélas sur moi ! Qui me défendra ? Quelle race, et quelle ville ? Le vieillard est parti, les enfants sont partis ! Où aller ? Ici, ou là ? Où irai-je ? Quel Dieu, quel Daimôn me viendra en aide ?

O Trôiades, qui m'annoncez de tels maux, qui m'apportez ces maux horribles, vous m'avez tuée, vous m'avez perdue ! Il n'y a plus pour moi de vie heureuse à la lumière du jour. O pied misérable, mène-moi, mène la vieille femme vers cette tente. O fille ! ô enfant d'une mère très malheureuse, sors, sors des demeures ! Entends la voix de ta mère, ô fille, et sache ce qu'on dit de ton âme !

POLYXÉNÈ.

Mère, mère ! Pourquoi cries-tu ? Que veux-tu m'annoncer en me faisant sortir des demeures, effrayée comme un oiseau ?

HÉKABÈ.

Hélas sur moi, fille !

POLYXÉNÈ.

Pourquoi ces paroles fatales ? Ce sont de mauvais préludes pour moi.

HÉKABÈ.

Hélas ! hélas sur ton âme !

POLYXÉNÈ.

Parle ! ne cache rien plus longtemps. J'ai peur, j'ai peur, mère ! Pourquoi gémis-tu donc ?

HÉKABÈ.

O fille, fille d'une mère lamentable !

POLYXÉNÉ.

Que vas-tu m'annoncer ?

HÉKABÉ.

La volonté unanime des Argiens est que tu sois tuée sur le tombeau par le fils du Pèléide.

POLYXÉNÉ.

Hélas sur moi ! Parle, mère, explique-moi ce malheur horrible.

HÉKABÉ.

Enfant, je te dis une nouvelle affreuse. On m'annonce le suffrage des Argiens contre ton âme.

POLYXÉNÉ.

O mère qui as souffert tant de maux cruels, ô très malheureuse mère dont la vie est lamentable, quelle calamité très amère et inexprimable un Daimôn soulève-t-il encore contre toi ? Ton enfant ne t'appartient plus ; je ne partagerai plus ta servitude ni les misères de ta vieillesse ! Et tu me verras, malheureuse ! telle qu'un petit fauve nourri sur les montagnes, telle qu'une triste génisse, arrachée de tes mains, égorgée, envoyée vers Aidès, sous la terre noire où je serai couchée avec les morts. Et c'est toi que je pleure avec des gémissements lamentables, ô mère malheureuse ! Et je ne pleure point ma vie qui n'est qu'opprobre et misère ; car mourir m'est une plus grande félicité !

LE CHOEUR.

Voici qu'Odysseus vient en hâte, Hékabè, t'annoncer quelque nouvelle.

ODYSSEUS.

Femme, je pense, certes, que tu sais la décision de l'armée et le suffrage qui l'a emporté. Je parlerai pourtant. Il a semblé bon aux Akhaiens que ta fille Polyxénè fût égorgée sur le haut tertre du tombeau d'Akhilleus. Ils nous commandent de conduire la jeune vierge, et le fils d'Akhilleus ordonnera le sacrifice et sera le sacrificateur. Sais-tu ce qu'il te reste à faire ? fais-le. Ne te laisse pas arracher de force à ta fille et ne tente pas de lutter contre moi. Connais ta faiblesse et la présence de tes maux. Certes, il est sage de conformer sa pensée à ses maux.

HÉKABÈ.

Ah ! ah ! un grand combat se prépare donc, plein de sanglots et de larmes ! En effet, je ne suis pas morte quand j'aurais dû mourir, et Zeus ne m'a pas fait mourir, et il me conserve, malheureuse ! afin que je voie des maux plus grands encore ! Mais, s'il est permis à des esclaves de demander à des hommes libres des choses qui n'affligent ni ne mordent leur cœur, il te faut répondre après avoir écouté ce que nous avons à te demander.

ODYSSEUS.

Cela t'est permis. Interroge. Je ne te refuse pas ce délai.

HÉKABÈ.

Tu sais quand tu vins pour épier Ilios, vêtu de haillons, tandis que des gouttes de sang tombaient de tes yeux sur ton menton ?

ODYSSEUS.

Je sais, et cela n'a pas peu touché mon cœur.

HÉKABÈ.

Or, Hélénè te reconnut et ne le confia qu'à moi.

ODYSSEUS.

Je me souviens que j'étais tombé en un grand danger.

HÉKABÈ.

Et tu embrassas humblement mes genoux.

ODYSSEUS.

Au point que ma main était presque morte dans ton péplos.

HÉKABÈ.

Et qu'as-tu dit alors, quand tu étais mon esclave ?

ODYSSEUS.

Toutes les paroles imaginables pour ne pas mourir.

HÉKABÈ.

Donc, je t'ai sauvé et t'ai fait sortir de notre terre ?

ODYSSEUS.

C'est ainsi, certes, que je vois encore la lumière de Hèlios.

HÉKABÈ.

Or, n'agis-tu pas avec méchanceté en conseillant ceci, quand, ayant reçu de moi ce que tu avoues, tu me rends, autant que tu le peux, le mal pour le bien ? Oh ! que vous êtes une race ingrate, vous tous qui désirez les honneurs d'Agorètes populaires ! Que ne m'êtes-vous inconnus, vous qui vous souciez peu de blesser vos amis, pourvu que vous captiez par vos paroles la faveur de la multitude ! Mais sous quel vain prétexte ont-ils décrété le meurtre de cette enfant ? Quelle nécessité les pousse à égorger des êtres humains sur un tombeau, là où il convient d'égorger plutôt des bœufs ? Est-ce Akhilleus qui, à son tour, veut tuer ceux qui l'ont tué, et demande, au nom de la justice, le meurtre de celle-ci ? Mais elle ne lui a fait aucun mal. C'est Hélénè dont il devait vouloir l'égorgement sur son tombeau, car c'est elle qui l'a perdu en le menant à Troia. S'il faut qu'une captive meure qui soit belle entre toutes, cela ne nous concerne pas, car la Tyndaris est la première par la beauté, et elle n'a pas été moins funeste que nous. Je parle d'abord, combattant pour la justice, mais, d'autre part, écoute ce que tu dois me rendre, à moi qui te le redemande. Comme tu l'avoues, tu as, en te prosternant, touché ma main et ma vieille joue. A mon tour, je touche ta main et ta joue et te demande la grâce que je t'ai accordée alors, et je te supplie ! n'arrache pas mon enfant de mes mains ! ne la tuez pas ! C'est assez de ceux qui sont morts ! C'est par elle que je me réjouis encore et que j'oublie mes maux ! Elle est ma consolation, ma ville, ma nourrice, le bâton qui me sert à marcher ! Il ne faut pas que les puissants usent mal de leur puissance, ni que les heureux pensent qu'ils

seront toujours heureux. Moi aussi j'étais autrefois, et maintenant je ne suis plus, et un seul jour m'a enlevé tout mon bonheur. O cher menton, respecte-moi, aie compassion ! et, de retour vers l'armée Akhaienne, avertis-la, dis-lui qu'il est haïssable de tuer des femmes que vous avez d'abord épargnées en les arrachant des autels et dont vous avez eu pitié. Il y a parmi vous, en ce qui concerne le sang, une même loi pour les hommes libres et pour les esclaves. Tu les persuaderas par ton autorité, si ce n'est par tes paroles, car le même discours a une force inégale, venant d'un homme sans réputation ou d'un homme illustre.

LE CHOEUR.

Il n'est point de nature d'homme si inexorable qui ne répandît des larmes en entendant tes sanglots et tes lamentations profondes.

ODYSSEUS.

Hékabè, sois avertie, et que, dans ton cœur, la colère ne te fasse point regarder comme un ennemi celui qui parle sagement. A la vérité, je suis prêt à te sauver la vie que je te dois, et je le dis encore ; mais je ne désavouerai pas les paroles prononcées devant tous les Akhaiens. Troia étant prise, il faut donner ta fille en sacrifice au premier homme de l'armée, puisqu'il la demande. C'est un malheur pour la plupart des villes qu'un homme illustre et plein de courage ne reçoive rien de plus que les lâches. Mais Akhilleus est digne d'honneurs, lui qui est mort héroïquement pour la terre de la Hellas. Or, n'est-il

pas honteux de se servir d'un ami vivant et de l'oublier quand il est mort? Soit! mais que dira chacun, si on assemble une autre armée et si une nouvelle guerre se prépare? Combattrons-nous, ou préfèrerons-nous vivre, en voyant que le mort n'est point honoré? Pour moi, du moins, peu me suffirait pendant ma vie, mais je voudrais que mon tombeau fût honoré, car c'est là une récompense qui dure à travers les temps. Si tu prétends subir des maux déplorables, apprends ceci de moi : il y a parmi nous de vieilles femmes non moins malheureuses que toi, et des vieillards et de jeunes épouses privées de jeunes époux très vaillants dont la poussière Idaienne couvre les corps. Supporte ces maux. Pour nous, si c'est à tort que nous honorons l'homme brave, on ne nous reprochera que cette ignorance; mais vous, Barbares, ne traitez point vos amis en amis, n'honorez point ceux qui sont morts bravement, afin que la Hellas prospère et que vous subissiez des destinées conformes à vos pensées.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! qu'être esclave est une chose misérable! Qu'il est amer, dompté par la force, d'endurer ce qu'on ne devrait pas supporter!

HÉKABÈ.

O fille, certes, mes paroles se sont dissipées en l'air, vainement dites au sujet de ton meurtre; mais toi, si tu as plus de puissance que ta mère, exhale toutes les voix du rossignol et tente de te sauver de la mort. Tombe lamentablement aux pieds d'Odysseus, et persuade-le. Tu

as une raison à donner, car lui aussi a des enfants, et il doit avoir pitié de ton sort.

POLYXÉNÈ.

Je te vois, Odysseus, cachant ta main droite sous ton vêtement et détournant le visage, afin que je ne puisse toucher ton menton. Sois sans crainte. Tu recules devant le Zeus des suppliants, mais je te suivrai, puisqu'il le faut et puisque je désire être morte. Si je ne le voulais pas, je paraîtrais lâche et amie de la vie. Car pourquoi vivrais-je, moi dont le père fut, certes, roi de tous les Phryges? Ce fut là le premier bien de ma vie. Puis, je fus nourrie de belles espérances et fiancée à des rois, qui rivalisaient à l'envi pour mes noces et se disputaient à qui m'offrirait la demeure et le foyer où j'irais. Malheureuse! j'étais la maîtresse des femmes Idaiennes, enviée parmi les vierges et l'égale des Déesses, excepté en immortalité, et maintenant je suis esclave! Certes, ce nom d'esclave me fait désirer la mort, n'y étant point accoutumée. Peut-être aussi aurai-je un maître cruel qui m'achètera à prix d'argent, moi, la sœur de Hektôr et de tant d'autres frères, et qui, me contraignant de pétrir le pain dans les demeures, me forcera, traînant de tristes jours, de balayer la demeure et de manier la navette! Un esclave, acheté au hasard, souillera mon lit que des rois avaient jugé digne d'eux! Non, certes! J'abandonne la lumière que voient mes libres yeux et je livre mon corps au Hadès. Emmène-moi donc, Odysseus, emmène-moi et tue-moi, car il n'y a plus pour nous ni espérance, ni confiance, et je ne crois plus en des jours meilleurs. Et toi, mère, ne t'oppose à rien, ni en paroles, ni en actions, et conseille-moi plutôt

de mourir, avant de subir des choses honteuses et indignes de moi. Quiconque n'y est pas habitué, supporte ses maux, mais il souffre de mettre son cou sous le joug, et il serait plus heureux d'être mort que vivant, car une vie ignominieuse est une grande calamité.

LE CHOEUR.

Il est beau et glorieux parmi les mortels d'être né d'une race illustre, mais une haute naissance est un plus grand honneur encore pour ceux qui en sont dignes.

HÉKABÈ.

Fille, tu as bien parlé, mais qu'il y a de douleurs dans ces nobles paroles ! S'il faut prouver votre reconnaissance au fils de Pèleus et vous garder de tout blâme, ne tuez pas celle-ci, Odysseus ! Emmenez-moi au bûcher d'Akhilleus, tuez-moi, ne m'épargnez pas, moi qui ai enfanté Paris dont les flèches ont frappé le fils de Thétis et l'ont fait périr.

ODYSSEUS.

Le spectre d'Akhilleus n'a point demandé aux Akhaiens que tu périsses, ô vieille femme, mais bien celle-ci.

HÉKABÈ.

Mais, au moins, tuez-moi en même temps que ma fille. Une libation de sang plus abondante sera ainsi offerte à la terre et au mort qui la veut.

ODYSSEUS.

Il suffit de la mort de ta fille ; aucune autre mort n'est

nécessaire, et plût aux Dieux que nous ne dussions point celle-là !

HÉKABÈ.

Certes, il faut que je meure avec ma fille.

ODYSSEUS.

Quoi ! ai-je donc des maîtres ici ?

HÉKABÈ.

Je m'attacherai à elle comme le lierre au chêne !

ODYSSEUS.

Non, si tu obéis à de plus sages que toi.

HÉKABE.

Sache que je ne me séparerai jamais volontairement de cette enfant.

ODYSSEUS.

Et moi, certes, je ne m'en irai point sans l'emmener.

POLYXÉNÈ.

Mère, obéis-moi. Et toi, fils de Laertès, respecte la juste colère d'une mère. O malheureuse, ne lutte point contre les forts. Veux-tu donc rouler contre terre, et que ton vieux corps soit violemment meurtri, et que tu sois arrachée outrageusement de mes jeunes bras ? C'est ce que tu souffriras, et cela n'est pas digne de toi. O mère bien-aimée, donne-moi ta très douce main, approche ta

joue de ma joue, puisque je ne verrai jamais plus, puisque je vois pour la dernière fois la lumière et l'orbe de Hèlios! Tu recueilles mes dernières paroles, ô mère, toi qui m'as enfantée, et je m'en vais sous la terre!

HÉKABÈ.

O ma fille! et moi je resterai esclave à la lumière!

POLYXÉNÈ.

Et moi, non fiancée et sans les noces qui m'étaient dues...

HÉKABÈ.

O enfant, tu es digne de compassion, mais que je suis malheureuse!

POLYXÉNÈ.

Et je serai couchée en bas, dans le Hadès, séparée de toi!

HÉKABÈ.

Hélas sur moi! Que faire? où finir ma vie?

POLYXÉNÈ.

Née d'un père libre, je mourrai esclave!

HÉKABÈ.

Et moi, privée de cinquante enfants!

POLYXÉNÈ.

Que dirai-je en ton nom à Hektôr et à ton vieil époux?

HÉKABÈ.

Dis que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÉNÈ.

O poitrine, ô mamelles qui m'avez doucement nourrie!

HÉKABÈ.

O enfant! ô destinée funeste et hâtive!

POLYXÉNÈ.

Sois heureuse, ô mère! Et toi, Kasandra!

HÉKABÈ.

Le bonheur est pour d'autres, mais non pour ta mère.

POLYXÉNÈ.

Sois heureux aussi, Polydôros, mon frère, qui es chez les Thrèkiens amis des chevaux!

HÉKABÈ.

S'il vit du moins; car j'en doute, tant je suis malheureuse en toute chose!

POLYXÉNÈ.

Il vit, et il fermera tes yeux après ta mort.

HÉKABÈ.

Certes, la douleur m'a tuée avant que je sois morte.

POLYXÉNÈ.

Emmène-moi, Odysseus, ayant enveloppé ma tête d'un

péplos, car, avant d'être égorgée, mon cœur est consumé par les lamentations de ma mère et je la déchire par mes gémissements. O lumière ! car il m'est encore permis de prononcer ton nom, mais il n'est plus rien de commun entre nous, si ce n'est le peu de temps qui me reste entre l'épée et le bûcher d'Akhilleus.

HÉKABÈ.

Hélas ! je défaille, et mes membres se rompent. O ma fille, embrasse, tends-moi la main, donne ! Ne me laisse pas sans enfants ! O amies, je suis perdue ! Puissé-je voir en cet état la Lakainienne, sœur des Dioskoures, Hélénè ! elle qui, par ses beaux yeux, a détruit honteusement l'heureuse Troia !

LE CHOEUR.

Strophe I.

Vent, vent marin, qui portes sur la mer gonflée les nefs rapides qui parcourent les flots, où me pousseras-tu, malheureuse que je suis ? Vers quelle demeure irai-je pour y être esclave ? Vers quel port de la terre Dôride, ou de la Phthia où l'on dit que l'Apidanos, père des eaux les plus belles, engraisse les plaines ?

Antistrophe I.

Irai-je, malheureuse, conduite par l'aviron qui fend la mer, mener une vie lamentable dans l'Ile où, ayant germé pour la première fois, le palmier et le laurier tendirent à la bien-aimée Latò les rameaux sacrés, offrande à l'enfantement divin ? Chanterai-je avec les vierges Dèliennes la couronne d'or et les flèches de la Déesse Artémis ?

Strophe II.

Dans la ville de Pallas, peindrai-je sur le péplos couleur de safran les chevaux attelés d'Athanaia au beau char ? Ou, sur les toiles bien tissées, aux trames fleuries, broderai-je en teintes variées la race des Titans que le Kronide Zeus a enveloppée d'un feu flamboyant ?

Antistrophe II.

Hélas ! hélas sur moi, sur mes enfants ! Hélas sur mes aïeux, sur la terre de la patrie qui est tombée dans la fumée noire, en proie à la lance des Argiens ! Et me voici esclave sur la terre étrangère, ayant quitté l'Asia conquise par l'Eurôpa, et n'ayant échangé le Hadès que pour le lit d'un maître !

TALTHYBIOS.

Jeunes filles Trôiades, où trouverai-je Hékabè quil autrefois, était reine d'Ilios ?

LE CHOEUR.

La voici devant toi, Talthybios, couchée le dos contre terre, enveloppée de son péplos.

TALTHYBIOS.

O Zeus ! que dire ? Dirai-je que tu regardes les hommes, ou qu'ils sont le jouet d'un mensonge vain ceux qui croient en une race de Daimones, ou que le hasard seul mène toutes choses parmi les mortels ? Celle-ci n'était-elle pas reine des Phryges qui possédaient tant d'or ? N'é-

tait-ce point la femme de Priamos grand et heureux? Et voici que sa ville a été renversée par la lance, et qu'elle est esclave, vieille, privée d'enfants, couchée contre terre et souillant de poussière sa tête malheureuse. Hélas! hélas! moi aussi je suis vieux, mais que je meure avant de tomber dans l'opprobre qui humilie! Relève-toi, ô malheureuse! Soulève ton flanc et redresse ta tête toute blanche!

HÉKABÈ.

Ah! qui es-tu, toi qui ne laisses pas mon corps étendu contre terre? Qui que tu sois, pourquoi me troubles-tu dans ma douleur?

TALTHYBIOS.

C'est moi, Talthybios, héraut des Danaens. O femme, Agamemnôn m'envoie vers toi.

HÉKABÈ.

O très cher, a-t-il plu aux Akhaiens que tu vinsses pour m'égorger aussi sur le tombeau? Que tu m'apporterais là une chère nouvelle! Hâtons-nous! hâtons-nous! Emmène-moi, vieillard.

TALTHYBIOS.

Femme, je viens à toi afin que tu ensevelisses ta fille morte. Les Atréides et le peuple Akhaien m'envoient.

HÉKABÈ.

Hélas sur moi! Que vas-tu dire? Tu n'es donc pas venu

pour ma mort, mais pour m'annoncer un malheur? Tu as péri, ô enfant, arrachée à ta mère, et moi, me voici, par toi, privée d'enfants! O malheureuse que je suis! Comment l'avez-vous tuée? Est-ce en la respectant, ou en l'outrageant? L'avez-vous tuée en ennemis, vieillard? Parle, quoique tu ne doives pas dire de bonnes paroles.

TALTHYBIOS.

Femme, tu veux donc que je pleure deux fois de pitié sur ton enfant, car mes yeux se mouilleront en racontant son malheur, comme déjà ils se sont mouillés auprès du tombeau lorqu'elle mourait? La foule entière de l'armée Akhaienne était réunie devant le tombeau pour le meurtre de ta fille, et le fils d'Akhilleus ayant pris Polyxénè par la main, la plaça sur le haut tertre. Et j'étais là, et des jeunes hommes Akhaiens, choisis et illustres, le suivaient afin de contenir de leurs mains le tressaillement de la victime. Et le fils d'Akhilleus, ayant en main une pleine coupe d'or, en faisait des libations à son père mort, et il me fit signe de demander le silence à toute l'armée des Akhaiens. Et, m'étant avancé, je dis au milieu d'eux : — Faites silence, Akhaiens! Que tout le peuple soit en silence! Silence! taisez-vous! — Et je fis que la multitude fut immobile, et il parla ainsi : — O fils de Pèleus, ô mon père, reçois ces libations expiatoires, évocation des morts! Viens, afin de boire le sang noir et pur de la jeune vierge, que nous t'offrons, l'armée et moi. Sois-nous bienveillant! Accorde-nous de détacher de nos poupes les câbles des nefs, et qu'ayant obtenu un heureux retour d'Ilios, nous puissions tous rentrer dans la patrie! — Il parla ainsi, et toute l'armée s'unit à sa prière. Puis, saisissant la poignée de

l'épée entourée d'or, il la tira de la gaine et fit signe aux jeunes hommes choisis de l'armée Akhaienne de prendre la vierge; mais elle, ayant compris cela, parla ainsi : — O Argiens, qui avez renversé ma ville, je meurs de bon gré. Que nul ne me touche, car je tendrai courageusement la gorge. Par les Dieux, lâchez-moi! Tuez-moi libre et que je meure libre, car, étant de race royale, j'aurais honte d'être appelée esclave chez les morts! — Et les peuples applaudirent, et le roi Agamemnôn dit aux jeunes hommes de lâcher la vierge. Et dès que ceux-ci eurent entendu les dernières paroles de celui dont la puissance est la plus grande, ils la lâchèrent aussitôt, et dès qu'elle eut aussi entendu la parole du maître, ayant saisi son péplos, elle le déchira du haut de l'épaule au ventre, jusqu'au nombril, et montra ses mamelles et sa poitrine, très belles comme celles d'une statue ; puis, s'étant agenouillée, elle prononça ces paroles très lamentables : — Voici, ô jeune homme! Si tu veux frapper cette poitrine, frappe! Si tu préfères la gorge, la voilà! — Mais lui, ayant pitié de la vierge, voulant et ne voulant pas, trancha enfin avec le fer les voies du souffle, et des sources de sang jaillirent. Pour elle, même en mourant, elle prit soin de tomber décemment, cachant ce qu'il sied de cacher aux yeux des mâles. Après qu'elle eut rendu le souffle par cet égorgement de mort, les Argiens s'empressèrent en soins divers; et les uns couvraient la morte de feuilles, et d'autres amassaient des troncs de pins pour un bûcher. Et celui qui ne portait rien recevait ces paroles injurieuses de celui qui portait : — O lâche, tu restes là debout, et tu n'as rien pour la jeune fille, ni péplos, ni ornement! N'offriras-tu rien à celle-ci dont l'âme était excellente et très courageuse? — Voilà ce que j'ai à te dire sur ton

enfant morte, à toi, la plus heureuse en enfants et la plus malheureuse de toutes les femmes.

LE CHOEUR.

Une calamité terrible s'est ruée sur les Priamides et sur ma ville. C'est la fatalité des Dieux.

HÉKABÈ.

O fille, je ne sais, parmi tant de maux, lequel regarder. Dès que je songe à ma douleur, une autre me saisit, et, pour moi, les douleurs succèdent aux douleurs. Comment pourrai-je effacer ton malheur de ma pensée et n'en pas gémir? D'autre part, ton courage qu'on m'annonce empêche l'excès de mon chagrin. N'est-il pas étrange qu'une mauvaise terre, favorisée des Dieux, produise de nombreux épis, et que, d'autre part, une bonne terre, ayant manqué de cette faveur qui lui était nécessaire, ne donne que de mauvais fruits? Chez les hommes, au contraire, le mauvais est toujours mauvais, et le bon est toujours bon, et le malheur ne corrompt point sa nature, et il ne cesse point d'être bon. Est-ce la race, ou l'éducation, qui fait la différence? Toutefois, certes, la bonne éducation enseigne le bien, et celui qui connaît le bien sait aussi ce qui est honteux, car il l'a appris par la règle du beau. Mais que mon esprit songe à de vaines choses! Va, toi, et dis ceci aux Argiens : — Que nul ne touche à mon enfant, et qu'ils en écartent la foule. — Certes, dans une très nombreuse armée, la multidude est désordonnée, et la licence des marins est plus difficile à contenir que le feu, et, pour eux, qui ne fait pas le mal est le seul mauvais. Pour toi, ô ancienne esclave, prends un vase, et, l'ayant plongé

dans l'eau de mer, apporte-le ici, afin que je lave ma fille par de suprêmes ablutions, ma fille fiancée sans fiancé et vierge sans être vierge, et que je l'expose comme elle en est digne. Mais comment ? Je ne le puis. Je le ferai cependant, autant que possible, ayant demandé quelques ornements aux captives qui, assises près de moi, habitent dans ces tentes, si, toutefois, quelqu'une a pu dérober à nos maîtres nouveaux quelque chose de ses demeures. O belles demeures ! ô maisons autrefois heureuses ! ô Priamos très heureux en enfants et qui possédais d'innombrables et brillantes richesses ! et moi, la vieille mère ! dans quel néant nous sommes tombés, privés de notre ancien orgueil ! Nous glorifierons-nous donc maintenant, l'un de ses riches demeures, l'autre de sa renommée parmi les citoyens ? Tout cela n'est que néant, vains rêves et jactances. Celui-là seul est heureux à qui, chaque jour, il n'arrive rien de funeste.

LE CHOEUR.

Strophe.

Le malheur devait m'atteindre, ma perte était certaine du jour où Alexandros coupa les sapins Idaiens afin de naviguer sur la mer gonflée vers le lit de Hélénè, la plus belle de celles qu'éclaire Hèlios éclatant d'or.

Antistrophe.

Les peines et les nécessités plus puissantes que les peines s'enchaînent en cercle. Le malheur commun, venu de la démence d'un seul, a frappé la terre du Simoïs, et les maux ont succédé aux maux. La querelle, pour laquelle

le Bouvier jugea sur l'Ida entre trois filles des Bienheureux,

Épôde.

A été décidée par la lance, par le carnage et par la ruine de nos demeures. Mais une jeune Lakainienne, versant d'abondantes larmes, gémit aussi dans ses demeures auprès de l'Eurotas au beau cours, et une mère, dont les enfants sont morts, porte sa main sur sa tête blanche et se déchire la joue avec ses ongles ensanglantés.

UNE SERVANTE.

Femmes, où est Hékabè qui est si malheureuse, celle qui, par ses maux, l'emporte sur tous les hommes et sur toutes les femmes, et à qui personne ne disputera cette couronne?

LE CHOEUR.

Qu'est-ce, ô malheureuse aux paroles sinistres? Tes mauvaises nouvelles ne dormiront donc jamais?

LA SERVANTE.

J'apporte cette nouvelle douleur à Hékabè; mais, au milieu de tant de maux, il n'est pas facile à la bouche des mortels de prononcer des paroles de bon augure.

LE CHOEUR.

La voici qui sort des demeures. Elle paraît à propos pour t'entendre.

LA SERVANTE.

O très malheureuse maîtresse, et plus encore que je ne le dis, tu es perdue, tu n'es plus, bien que voyant encore la lumière. Sans enfants, sans époux, sans ville, tu es perdue sans ressources.

HÉKABÈ.

En cela tu ne dis pas une chose nouvelle, et tu la dis à qui le sait. Mais pourquoi m'apportes-tu le cadavre de Polyxénè dont la sépulture devait être célébrée par tous les Akhaiens ?

LA SERVANTE.

Elle ne sait rien ! Elle croit que je porte Polyxénè qu'elle pleure ; elle ne songe pas à de nouveaux malheurs.

HÉKABÈ.

Hélas ! malheureuse que je suis ! M'apporterais-tu ici la tête furieuse de la prophétique Kasandra ?

LA SERVANTE.

Celle que tu nommes est vivante, et tu ne pleures pas celui-ci qui est mort ! Vois ce cadavre nu ! Vois s'il te semble un prodige et si tes espérances sont trompées.

HÉKABE.

Hélas sur moi ! Certes, je vois mon fils Polydôros mort, lui qu'un homme Thrèkien me gardait dans ses demeures ! Malheureuse ! je suis perdue, je ne suis plus. O fils ! ô fils ! hélas ! hélas ! Je pousse un cri furieux pour ces maux qui me viennent d'un Daimôn funeste !

LA SERVANTE.

Connais-tu donc enfin la destinée de ton fils, ô malheureuse ?

HÉKABÈ.

Ce que je vois est incroyable, incroyable et nouveau, toujours nouveau ! Des maux suivent sans cesse d'autres maux ! Jamais je ne connaîtrai un seul jour sans larmes et sans gémissements !

LE CHOEUR.

O malheureuse, nous souffrons des maux terribles, terribles !

HÉKABÈ.

O fils ! fils d'une malheureuse mère, par quelle mort as-tu péri, par quelle destinée es-tu là gisant, et par quel homme ?

LA SERVANTE.

Je ne sais. Je l'ai trouvé sur les bords de la mer.

HÉKABÈ.

Est-ce le flot de la mer qui l'a rejeté sur le sable uni, étant tombé sous une lance sanglante ? Hélas sur moi ! Je comprends mon songe et la vision de mes yeux, le spectre aux ailes noires qui ne m'a point quittée ! ô fils, c'était toi qui n'étais plus à la lumière de Zeus !

LE CHOEUR.

Qui donc l'a tué ? Saurais-tu le dire, ô divinatrice par les songes ?

HÉKABÈ.

C'est mon hôte, mon hôte, le cavalier thrèkien, à qui le vieux Priamos l'avait confié en secret.

LE CHOEUR.

Hélas! Diras-tu qu'il l'a tué pour avoir son or?

HÉKABÈ.

Choses sans nom, qu'on ne peut dire, qui surpassent les prodiges impies et intolérables! Où est désormais la justice hospitalière? O le pire des hommes, comme tu as sans pitié déchiré la peau et tranché les membres de cet enfant avec le fer de l'épée!

LE CHOEUR.

O malheureuse! Qu'un Daimôn pèse lourdement sur toi et t'accable d'afflictions entre tous les mortels! Mais je vois Agamemnôn, notre présent maître. Amies, taisons-nous promptement.

AGAMEMNÔN.

Hékabè, pourquoi tardes-tu à mettre ta fille au tombeau, après qu'il m'a été demandé par Talthybios qu'aucun des Argiens ne la touchât. Or, nous l'avons laissée et nous ne l'avons point touchée, mais je m'étonne que tu tardes autant. Je viens te chercher, car tout est prêt là-bas, et tout est bien, s'il peut y avoir quelque chose de bien en ceci. Ah! quel est ce Troien mort que j'aperçois

dans les tentes ? Les vêtements qui enveloppent le corps m'apprennent que ce n'est pas un Argien.

HÉKABÈ.

Malheureux ! — et je le dis de moi-même, — malheureuse Hékabè ! que ferai-je ? Tomberai-je aux genoux d'Agamemnôn, ou supporterai-je mes maux en silence ?

AGAMEMNÔN.

Pourquoi me tournes-tu le dos, et te lamentes-tu, et ne me dis-tu pas ce qui est arrivé ? Qui est celui-ci ?

HÉKABE.

Si, me regardant comme une esclave et une ennemie, il me repoussait de ses genoux, je n'aurais fait qu'ajouter à mes maux.

AGAMEMNÔN.

Certes, je ne suis pas divinateur, et, si je ne t'entends, je ne puis rien savoir de tes desseins.

HÉKABÈ.

Peut-être vois-je en lui un ennemi, quand il ne l'est pas.

AGAMEMNÔN.

Si tu veux que je ne sache rien de ceci, soit ! Pour moi, en effet, je n'en veux rien savoir.

HÉKABE.

Sans lui je ne pourrais venger mes enfants. Pourquoi hésiter ? La nécessité est d'oser, que je réussisse ou non.

Agamemnôn ! Je te supplie par ces genoux, par ton menton, par ta droite heureuse !

AGAMEMNÔN.

Que désires-tu ? La liberté ? Tu le peux.

HÉKABÈ.

Non, certes. Pourvu que je me venge d'un mauvais, je veux être esclave toute ma vie !

AGAMEMNÔN.

Enfin que demandes-tu de moi ?

HÉKABÈ.

Aucune des choses auxquelles tu penses, ô Roi ! Vois-tu ce mort sur qui je verse des larmes ?

AGAMEMNÔN.

Je le vois, mais je ne comprends pas ce que tu veux dire.

HÉKABÈ.

Je l'ai enfanté autrefois, je l'ai porté sous ma ceinture !

AGAMEMNÔN.

Est-il donc un de tes enfants, ô malheureuse !

HÉKABÈ.

Ce n'est point un des Priamides qui sont morts sous Ilios.

AGAMEMNÔN.

As-tu donc eu d'autres enfants que ceux-là, femme ?

HÉKABÈ.

Certes, et inutilement, comme il paraît par celui-ci.

AGAMEMNÔN.

Où donc était-il, quand la Ville périssait ?

HÉKABÈ.

Son père, craignant qu'il mourût, l'avait éloigné.

AGAMEMNÔN.

Où l'envoya-t-il, seul, de tous ses enfants ?

HÉKABÈ.

Sur cette même terre où il a été retrouvé mort.

AGAMEMNÔN.

Était-ce vers l'homme qui commande à cette terre, vers Polymèstôr ?

HÉKABÈ.

Il lui fut envoyé, ayant la garde d'un or funeste.

AGAMEMNÔN.

Qui l'a tué ? Quelle a été sa destinée ?

HÉKABÈ.

Qui ? assurément c'est l'hôte thrèkien qui l'a tué.

AGAMEMNÔN.

O malheureuse! A-t-il désiré s'emparer de l'or?

HÉKABÈ.

Cela arriva dès qu'il eut appris la ruine des Phryges.

AGAMEMNÔN.

Où l'as-tu trouvé, ou qui a apporté ce cadavre?

HÉKABÈ.

Celle-ci l'a trouvé sur le bord de la mer.

AGAMEMNÔN.

En cherchant, ou en faisant autre chose?

HÉKABÈ.

Elle allait chercher de l'eau pour les ablutions de Polyxénè.

AGAMEMNÔN.

L'hôte, semble-t-il, l'ayant tué, l'a jeté hors de la demeure.

HÉKABÈ.

Certes, il l'a jeté à la mer après l'avoir ainsi déchiré.

AGAMEMNÔN.

O malheureuse, tu as souffert des maux sans mesure!

HÉKABÈ.

Je suis perdue, Agamemnôn, il ne me manque aucune douleur.

AGAMEMNÔN.

Hélas, hélas! quelle femme a été aussi malheureuse?

HÉKABÈ.

Aucune, à moins que tu ne nommes la misère elle-même. Mais sache pourquoi je tombe à tes genoux. Si je te semble avoir justement souffert, je me résignerai; sinon, venge-moi d'un homme, le plus impie des hôtes, qui, ne redoutant ni les Souterrains ni les Ouraniens, a commis l'action la plus odieuse, lui qui s'est assis tant de fois à ma table, et à qui j'ai donné l'hospitalité plus souvent qu'à mes autres amis. Or, ayant tout reçu de moi et accepté la garde de mon fils, il l'a tué! Et, s'il voulait le tuer, il ne l'a pas même jugé digne d'un tombeau, et il l'a jeté à la mer! Mais si nous sommes esclaves et faibles, les Dieux sont forts et la loi qui les domine eux-mêmes est forte, et c'est par elle que les Dieux existent, et c'est elle qui détermine pendant la vie le juste et l'injuste. Si cette loi qui repose en toi est violée, si les meurtriers de leurs hôtes, qui méprisent les choses sacrées des Dieux, ne sont point châtiés, il n'y a plus aucune justice parmi les hommes. Tiens ceci en honte, respecte-moi, aie pitié de moi, et, comme le peintre qui s'éloigne un peu, vois, contemple mes maux. J'étais reine autrefois, et maintenant je suis ton esclave; j'avais autrefois de nombreux enfants, et maintenant je suis vieille, sans enfants, sans ville, la plus malheureuse des vivants! Hélas sur moi, malheureuse! Pourquoi t'éloignes-tu de moi? Je vois que je n'obtiendrai rien! O malheureuse que je suis! Pourquoi, nous mortels, nous efforçons-nous d'acquérir toutes les sciences et les désirons-nous, au lieu de nous empres-

ser plutôt de nous perfectionner dans celle de la persuasion qui est la seule reine des hommes, afin de pouvoir persuader et obtenir à la fois? Et comment espérerait-on encore être heureux? D'une part, mes nombreux enfants, je les ai tous perdus, et, d'autre part, je m'en vais, esclave vouée à l'opprobre, et je vois la fumée qui monte au-dessus de ma ville! Cependant, — peut-être est-il vain de mettre ici Kypris en avant; mais la chose sera dite — auprès de ton flanc est couchée ma fille, l'inspirée de Phoibos, celle que les Phryges nomment Kasandra. Comment prouveras-tu, ô Roi, que ces nuits te sont douces? Quelle gratitude auras-tu à ma fille des baisers très doux qu'elle te donne dans son lit, et quelle gratitude auras-tu pour moi à cause d'elle? Car la plus grande reconnaissance naît chez les vivants de l'amour qu'ils goûtent dans l'obscurité des nuits. Écoute maintenant. Tu vois ce mort; en le protégeant tu protégeras celui qui s'est allié à toi. Je n'ai plus qu'une parole à dire. Plût aux Dieux que j'eusse une voix qui sortît de mes bras, de mes mains, de mes pieds, de mes cheveux, par l'art de Daidalos ou de quelque Dieu, afin que tout cela pût s'attacher à la fois à tes genoux en pleurant et en te parlant à la fois! O Maître! ô la plus grande lumière des Hellènes! laisse-toi persuader, tends une main vengeresse à la vieille femme, quoiqu'elle ne soit plus rien; mais, cependant, fais-le, car il appartient à un homme généreux de soutenir la justice et de châtier les mauvais toujours et partout.

LE CHOEUR.

C'est une chose étrange que la façon dont tout arrive aux mortels, et que cette loi de la nécessité qui change en

amis ceux qui étaient ennemis et en ennemis ceux qui se voulaient le plus de bien.

AGAMEMNÔN.

Pour moi, Hékabè, j'ai compassion de ton enfant et de tes misères et de tes supplications. Au nom des Dieux et de la justice, je veux que ton hôte impie soit châtié, pourvu que, tout en te servant, l'armée ne m'accuse pas d'avoir médité la mort du Roi thrèkien pour l'amour de Kasandra. Car il est une pensée qui me trouble : l'armée estime que cet homme est un ami, et que ce mort est un ennemi. Or, si celui-ci t'est cher, il n'en est pas de même pour l'armée. D'après cela, songe que tu as en moi un ami qui compatit à tes peines et prêt à te venir en aide, mais non si je suis blâmé par les Akhaiens.

HÉKABÈ.

Hélas! nul n'est libre parmi les mortels : l'un est esclave des richesses, l'autre de la fortune; la multitude, ou la lettre des lois, contraint cet autre d'agir contre sa pensée. Mais puisque tu as peur et que tu accordes à la multitude plus qu'il ne lui est dû, je te délivrerai de cette crainte. Sache donc que je médite un dessein terrible contre l'homme qui a tué celui-ci ; mais ne prends point part à mon action. Si quelque tumulte s'élève parmi les Akhaiens et s'ils veulent secourir l'homme thrèkien subissant le châtiment qu'il souffrira bientôt, réprime-les, sans me paraître favorable. Quant au reste, aie confiance ; je ferai tout pour le mieux.

AGAMEMNÔN.

Comment? Que feras-tu? Tueras-tu le Barbare, ayant

ainsi une épée de ta vieille main, ou par le poison? Qui t'aidera? De quelle main te serviras-tu? Où prendras-tu des amis?

HÉKABE.

Il y a dans ces tentes de nombreuses Troiennes.

AGAMEMNÔN.

Parles-tu des captives, butin des Hellènes?

HÉKABÈ.

Avec elles je châtierai mon meurtrier.

AGAMEMNÔN.

Et comment des femmes triompheraient-elles des mâles?

HÉKABÈ.

Le grand nombre est terrible, et, à l'aide de la ruse, il est invincible.

AGAMEMNÔN.

Il est terrible, sans doute, mais je me défie de la race féminine.

HÉKABÈ.

Quoi! des femmes n'ont-elles pas tué les fils d'Aigyptos Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé Lemnos de mâles? Ne pense pas ainsi, et que cela soit. Envoie en sûreté cette femme à travers l'armée, et toi, t'approchant de l'hôte thrèkien, dis-lui : — Hékabè, qui fut autrefois

reine d'Ilios, non moins dans ton intérêt que pour elle-même, t'appelle, toi et tes enfants, car il faut que tes enfants aussi sachent ce qu'elle veut te dire. — Toi, cependant, Agamemnôn, suspends la sépulture de Polyxénè nouvellement égorgée, afin que le frère et la sœur, double souci de leur mère, reposent, l'un près de l'autre sous la terre, ayant été consumés par le même feu.

AGAMEMNÔN.

Il en sera ainsi. A la vérité, si l'armée pouvait mettre en mer, je ne pourrais t'accorder cette faveur; mais puisqu'un Dieu ne nous envoie pas des vents propices, il faut rester, en attendant que nous puissions naviguer. Que ceci réussisse donc! car il est bon pour tous, pour chacun et pour la cité, que le mauvais soit puni et que le juste soit heureux.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O Patrie ilienne, tu ne seras plus dite la Ville impossible à prendre, tant les Hellanes, tels qu'une nuée, t'ont couverte de toutes parts, t'ayant dévastée par la lance! Ta couronne de tours a été rasée et tu as reçu la misérable souillure de la cendre! Malheureuse! Je ne rentrerai plus en toi!

Antistrophe I.

J'ai péri au milieu de la nuit, quand, au sortir du repas, le doux sommeil est répandu sur les yeux, quand l'époux, ayant mis fin aux chants, aux sacrifices et aux danses,

était couché sur son lit, laissant la pique suspendue au pieu, et ne voyant pas la multitude sortie des nefs envahir Troia Iliade !

Strophe II.

Et moi, je pressais de bandelettes les boucles de mes cheveux, et je regardais dans l'éclat profond des miroirs d'or, au moment de m'étendre sur mon lit. Et voici qu'un bruit s'éleva par la Ville, et que ce cri retentit dans Troia : — O enfants des Hellanes, quand retournerez-vous dans vos demeures, après avoir renversé la citadelle d'Ilios ?

Antistrophe II.

Ayant quitté mon doux lit, et vêtue d'un simple péplos, comme une jeune Dôrienne, je me prosternai en vain, malheureuse, devant la vénérable Artémis ! Et, mon époux étant mort, j'ai été entraînée, regardant au loin la mer salée et ma ville, après que la nef se fut mise en marche pour le retour et m'eut arrachée de la terre d'Ilios. Malheureuse ! dans ma douleur je perdis tout courage.

Épôde.

Maudissant Hélénè, la sœur des Dioskoures, et le funeste Paris, le bouvier de l'Ida, dont l'hymen, ou plutôt quelque fléau vengeur, m'a dépossédée de mes demeures et me fera périr loin de la patrie ! Qu'elle ne rentre jamais dans la demeure paternelle !

POLYMÈSTÔR.

O le plus cher des hommes, Priamos ! Et toi, très chère

Hékabè, je pleure en vous voyant, toi et ta ville et ta fille qui vient d'être tuée. Hélas! rien n'est sûr : ni la gloire, ni une constante prospérité ; et les Dieux confondent et troublent toutes choses, afin que, dans cette ignorance, nous les adorions. Mais à quoi servent des lamentations qui n'apaisent point les maux? Pour toi, ne me reproche point mon absence, car, lorsque tu es arrivée ici, j'étais sur les frontières de la Thrèkè ; et, dès mon retour, je mettais déjà les pieds hors de mes demeures, quand je rencontrai l'esclave qui m'apportait tes paroles. Je les ai entendues, et je suis venu.

HÉKABÈ.

J'ai honte, Polymèstôr, de te regarder en face, plongée que je suis en de tels maux. Toi qui m'as vue heureuse, j'ai honte, dans l'état où je suis, de fixer les yeux sur toi. Ne pense pas, Polymèstôr, que ce soit par malveillance pour toi. Il est d'usage, d'ailleurs, que les femmes ne regardent pas les hommes en face.

POLYMÈSTÔR.

Certes, je ne m'étonne point. Mais que me veux-tu ? Pourquoi m'as-tu fait sortir des demeures ?

HÉKABÈ.

Je veux apprendre à toi et à tes enfants quelque chose qui me concerne. Ordonne à tes compagnons de se retirer de ces tentes.

POLYMÈSTÔR.

Allez ! Je suis en sûreté, seul, ici. Tu es, en effet, mon

amie, et l'armée des Akhaiens m'est bienveillante. Dis-moi donc en quoi un ami heureux peut venir en aide à des amis malheureux, car je suis prêt à le faire.

HÉKABÈ.

Dis-moi d'abord si mon fils Polydôros, que tu as reçu de mes mains et de celles de son père, est toujours vivant ! Je te demanderai ensuite d'autres choses.

POLYMÈSTÔR.

Certes ! Et, en cela du moins, tu es heureuse.

HÉKABÈ.

O très cher, que tu parles bien et d'une manière digne de toi !

POLYMÈSTÔR.

Que veux-tu encore apprendre de moi ?

HÉKABÈ.

Se souvient-il encore de moi qui l'ai enfanté ?

POLYMÈSTÔR.

Certes, et il voulait même venir ici en secret vers toi.

HÉKABÈ.

Et l'or qu'il possédait quand il vint de Troia, est-il sauf ?

POLYMÈSTÔR.

Sauf, assurément, puisqu'il est gardé dans mes demeures.

HÉKABÈ.

Conserve-le donc, et ne désire pas les choses qui te sont confiées.

POLYMÈSTÔR.

Non, non ! Puissé-je jouir uniquement de ce que je possède, ô femme !

HÉKABÈ.

Sais-tu maintenant ce que je veux te dire, ainsi qu'à tes enfants ?

POLYMÈSTÔR.

Je ne sais. Tu vas me l'apprendre.

HÉKABÈ.

Puisses-tu aimer mes paroles autant que je t'aime !

POLYMÈSTÔR.

Que devons-nous donc savoir, moi et mes fils ?

HÉKABÈ.

Qu'il y a d'anciens dépôts d'or des Priamides.

POLYMÈSTÔR.

Est-ce là ce que tu veux faire savoir à ton fils ?

HÉKABÈ.

Certes ! et par toi seul, car tu es un homme pieux.

POLYMÈSTÔR.

En quoi fallait-il donc que mes fils fussent présents ?

HÉKABÈ.

Il est meilleur qu'ils le sachent, si tu venais à mourir.

POLYMÈSTÔR.

C'est bien dit et plus sage.

HÉKABÈ.

Sais-tu où est le temple d'Athana Iliade ?

POLYMÈSTÔR.

L'or est-il là ? Mais quel signe l'indique ?

HÉKABÈ.

Une pierre noire qui monte au dessus de terre.

POLYMÈSTÔR.

As-tu encore quelque chose à me dire à ce sujet ?

HÉKABÈ.

Je veux que tu sauves les richesses que j'ai emportées de Troia.

POLYMÈSTÔR.

Où sont-elles ? Les tiens-tu cachées sous ton péplos ?

HÉKABÈ.

Elles sont sous ces tentes, parmi la foule des dépouilles

POLYMÈSTÔR.

Ces tentes, où sont-elles ? Je ne vois que la station des nefs akhaiennes.

HÉKABÉ.

Je parle des tentes réservées aux femmes captives.

POLYMESTÔR.

Mais sont-elles sûres ? Ne s'y trouve-t-il point d'hommes ?

HÉKABÉ.

Aucun Akhaien ne s'y trouve ; nous les habitons seules. Glisse-toi dans ces demeures, (car les Argiens veulent délier les nefs et retourner de Troia chez eux) afin qu'ayant accompli ce qu'il faut que tu fasses, tu regagnes avec tes enfants le lieu où tu gardes mon fils.

LE CHOEUR.

Tu n'as pas encore subi, mais tu vas subir ton châtiment. Comme celui qui, précipité, tombe dans une mer sans rivages, tu tomberas dans la mort, toi qui as tué ! L'expiation terrible, due par la justice et par les Dieux, ne frappe jamais en vain. La route que tu as prise te trompera et te mènera dans le Hadès mortel, ô malheureux, et ce n'est pas par une main guerrière que tu perdras la vie.

POLYMESTÔR.

Hélas sur moi ! Malheureux ! je suis aveugle, j'ai perdu la lumière des yeux !

LE DEMI-CHOEUR.

Amies, avez-vous entendu cette lamentation du Thrè kien?

POLYMÈSTÔR.

Hélas sur moi! Encore! O meurtre lamentable de mes enfants!

LE DEMI-CHOEUR.

Amies, il arrive de nouveaux malheurs dans les tentes!

POLYMÈSTÔR.

Mais non! vous ne fuirez pas d'un pied rapide, car je briserai de mes coups le fond de ces tentes!

LE DEMI-CHOEUR.

Voilà le trait qui part de sa lourde main! Voulez-vous que nous nous précipitions! C'est le moment de venir en aide à Hékabè et aux Troiades.

HÉKABÈ.

Va! Brise, enfonce les portes, n'épargne rien! Jamais plus tes yeux ne brilleront dans tes prunelles, jamais tu ne verras vivants tes enfants que j'ai tués!

LE CHOEUR.

As-tu donc renversé le Thrèkien, ô maîtresse? As-tu dompté ton hôte, et vraiment fait ce que tu dis?

HÉKABE.

Tu le verras bientôt devant ces demeures, aveugle et marchant d'un pied aveugle et vacillant; et tu verras les cadavres de ses deux enfants que j'ai tués à l'aide des courageuses Trôiades. Il a payé ce qu'il me devait. Vois! il sort des tentes! Mais je m'en vais; je me déroberai au Thrèkien tout bouillant d'une colère irrésistible.

POLYMÉSTÔR.

Hélas sur moi! Où aller? où m'arrêter? où aborderai-je, en marchant sur mes mains et mes pieds comme une bête sauvage des montagnes? Quelle route prendre? Celle-ci, ou celle-là, afin de saisir ces Iliades tueuses d'hommes qui m'ont perdu? Misérables, misérables filles des Phryges! oh! les maudites! Dans quel enfoncement se blottissent-elles pour m'échapper? Halios! puisses-tu guérir la paupière sanglante et aveugle de mes yeux et me rendre la lumière! Ah! ah! Silence! silence! j'entends la marche furtive de ces femmes. Où me jetterai-je pour m'emplir de chair et d'os, pour faire un festin de bêtes féroces et venger ma ruine par leur destruction? Ah! malheureux! où vais-je, abandonnant mes enfants à ces Bakkhantes du Hadès, pour qu'elles les mettent en pièces? pour qu'elles donnent en pâture aux chiens cet égorgement sanglant, ou qu'elles les dispersent en lambeaux sur les montagnes? Où m'arrêter? où marcher? ou tourner? Et, comme une nef qui serre ses voiles de lin à l'aide des manœuvres, où m'élancer pour garder mes enfants sur leur lit funeste?

LE CHOEUR.

O malheureux, que de maux intolérables tu subis, et qu'il est lourd le Daimôn qui te châtie cruellement pour les choses honteuses que tu as faites !

POLYMESTÔR.

Ah ! ah ! ah ! ô race thrèkienne, possédée d'Arès, armée, portant la lance, ayant de beaux chevaux ! O Akhaiens ! O Atréides ! Je pousse des cris terribles ! Oh ! par les Dieux, venez, accourez ! Quelqu'un m'entend-il ? Nul ne viendra-t-il à mon aide ? Des femmes m'ont tué, des femmes esclaves ! J'ai souffert des choses horribles. Hélas sur mon malheur ! De quel côté me tourner ? Où aller ? Volerai-je à travers l'Ouranos, jusqu'à la haute demeure où Oriôn, ou Seirios, fait jaillir les flammes de ses yeux ? Ou plutôt, malheureux, plongerai-je dans le gouffre noir du Hadès ?

LE CHOEUR.

Il est pardonnable de renoncer à la vie quand on est en proie à des maux qu'on ne peut supporter.

AGAMEMNÔN.

J'ai entendu un cri et j'accours, car Èkhô, la fille retentissante du rocher des montagnes, a retenti avec bruit à travers l'armée. Si nous ne savions pas que les tours des Phryges sont tombées sous la lance des Hellènes, ce bruit nous eût pénétrés d'une grande terreur.

POLYMÈSTÔR.

O très cher Agamemnôn, car je t'ai reconnu à la voix, vois ce que je souffre !

AGAMEMNÔN.

Ah! O malheureux Polymèstôr, qui t'a perdu? Qui a ensanglanté tes paupières et t'a rendu aveugle? Qui a tué ces enfants? Certes, quel qu'il soit, celui-là était grandement irrité contre toi et tes enfants.

POLYMÈSTÔR.

Hékabè, à l'aide des femmes captives, m'a perdu et plus que perdu!

AGAMEMNÔN.

Que dis-tu? Et toi, as-tu fait ce qu'il dit? Toi, Hékabè, as-tu osé cette action inouïe?

POLYMÈSTÔR.

Hélas sur moi! Que répondras-tu? Est-elle donc là, tout près? Dis-moi où elle est, que je la saisisse, que je la déchire de mes mains, que je fasse saigner sa peau!

AGAMEMNÔN.

Que veux-tu faire?

POLYMÈSTÔR.

Par les Dieux! je t'en conjure! laisse-moi jeter ma main furieuse sur elle!

AGAMEMNÔN.

Arrête! Rejette de ton cœur ce désir barbare. Parle, afin que, vous écoutant tour à tour, je juge avec équité l'action qui t'a valu ce châtiment.

POLYMÈSTÔR.

Je vais parler. Il y avait un certain Polydôros, le plus jeune des Priamides, enfant de Hékabè, et que son père Priamos, prévoyant la destruction de Troia, m'avait confié pour être nourri dans mes demeures. Je l'ai tué. Mais pourquoi l'ai-je tué ? Juge si je l'ai fait avec prudence et sagesse. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, rebâtît Troia et la repeuplât, et que les Akhaiens, apprenant qu'un des Priamides vivait encore, conduisissent une nouvelle flotte vers la terre des Phryges, et vinssent ensuite dévaster les plaines thrèkiennes, et que, comme maintenant, les voisins des Troiens souffrissent des maux de ceux-ci. Or, Hékabè, ayant appris la mort de son fils, m'a amené ici sous prétexte de m'apprendre qu'il y avait des coffres d'or des Priamides enfouis dans Ilios; et elle m'a amené dans ces tentes, avec mes enfants, afin, disait-elle, qu'aucun autre ne sût ces choses. Et, ployant les genoux, je me suis assis au milieu d'un lit, et les jeunes filles troiennes étaient assises, les unes à droite, les autres à gauche, comme auprès d'un ami. Et les unes louaient le tissu èdônien de mes vêtements en l'exposant à la lumière de Hèlios, et les autres admiraient ma lance thrèkienne, et elles me laissèrent bientôt sans péplos et sans lance. Celles qui étaient mères berçaient mes enfants dans leurs bras, et, les faisant passer de mains en mains, les éloignaient de leur père. Puis, (le croiras-tu?) après d'amicales paroles, saisissant brusquement des épées cachées sous leurs péplos, elles percèrent mes enfants, et d'autres me saisirent en ennemies par les mains et les pieds. Et comme je relevais la tête, désirant secourir mes enfants, elles me retenaient par les cheveux. Et j'agitais les mains, malheu-

reux! et la multitude des femmes me réduisait à l'impuissance. Enfin, ajoutant à ces maux un mal plus affreux, elles firent une chose terrible. Saisissant leurs agrafes, elles percèrent et ensanglantèrent les malheureuses prunelles de mes yeux. Puis, elles s'enfuirent à travers les tentes. Et moi, me ruant comme une bête féroce, je poursuivis ces chiennes meurtrières, et, comme un chasseur, je tâtais tous les coins de la tente, frappant et renversant tout. Voilà ce que j'ai souffert, pour te plaire et pour avoir tué ton ennemi, Agamemnôn! Mais, pour n'en pas dire plus long, j'exprimerai en peu de mots tout ce qu'on a déjà dit en mal des femmes, dans le passé, le présent et l'avenir : ni la mer ni la terre ne nourrissent une pire race; et il le sait bien, quiconque les a connues dans tous les temps!

LE CHOEUR.

Ne t'emporte pas ainsi, et, parce que tu souffres, n'accuse point la race entière des femmes, car, si quelques-unes d'entre nous sont mauvaises, d'autres sont dignes qu'on les envie.

HÉKABÈ.

Agamemnôn, il serait bon que, parmi les hommes, la langue ne l'emportât jamais sur les actions, mais que les bonnes actions amenassent toujours les bonnes paroles, et les mauvaises actions les mauvaises paroles, et que le mal ne pût jamais bien parler. A la vérité, ils passent pour sages, ceux qui usent ainsi habilement de la parole; mais leur habileté a un terme, et ils périssent misérablement, et aucun d'eux n'a encore évité cette destinée. C'est à toi que je dis cela, Agamemnôn; et je répondrai maintenant

à celui-ci. Tu dis avoir tué mon fils afin d'épargner un double travail aux Akhaiens et à Agamemnôn; mais, ô le plus mauvais des hommes, il n'y a jamais eu d'amitié entre les Barbares et les Hellènes, et il ne peut en exister. Or, dans quel intérêt as-tu donc montré un tel zèle? Est-ce en vue de quelque alliance ou de quelque parenté? Par quelle raison? Craignais-tu que, passant de nouveau la mer, ils vinssent ravager les productions de ta terre? A qui penses-tu persuader cela? Si tu voulais être véridique, c'est ton avidité, c'est son or qui a tué mon fils. Car, enfin, dis-nous ceci : Pourquoi, quand Troia était heureuse, quand la ville était ceinte de tours, quand Priamos vivait, quand la lance de Hektôr florissait, lorsque tu nourrissais cet enfant dans tes demeures, pourquoi, puisque tu voulais être utile à Agamemnôn, n'as-tu pas tué mon fils alors, ou ne l'as-tu pas amené, vivant, aux Argiens? Mais, dès que notre lumière s'est éteinte, dès que la fumée de la Ville a démontré la victoire de nos ennemis, tu as tué l'hôte de ton foyer! Par surcroît, écoute les autres preuves de ta méchanceté : Si tu étais l'ami des Akhaiens, ne devais-tu pas apporter cet or, qui n'est pas tien, mais celui de mon fils, et le donner à ceux-ci qui manquent de tout et qui vivent loin de la terre de la patrie depuis si longtemps? Mais tu ne l'as point laissé échapper de ta main, et tu le gardes encore dans tes demeures. Et, cependant, si tu avais nourri mon enfant, comme tu le devais, et si tu l'avais sauvé, que ta gloire eût été grande! C'est dans le malheur que les vrais amis se révèlent, car la prospérité a toujours des amis. Si tu manquais de richesses, mon fils, heureux, n'eût-il pas été un grand trésor pour toi? Mais voici que, maintenant, tu n'as plus cet ami, et que cet or et tes enfants te sont

enlevés, et que toi-même tu subis une destinée semblable. Je te le dis donc, Agamemnôn, si tu secours cet homme, on te dira aussi mauvais que lui, car tu seras favorable à un hôte qui n'a été ni pieux, ni fidèle à ceux qui avaient droit à sa fidélité, ni religieux, ni juste ; et nous dirons que tu te réjouis du mal. Mais je ne veux point outrager mes maîtres.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Que les bonnes actions inspirent toujours de bonnes paroles aux vivants !

AGAMEMNÔN.

Certes, il m'est dur de juger et de condamner, mais il le faut. Ayant pris ceci en main, je ne puis m'en dessaisir sans honte. Il me semble, sache-le, que ce n'est ni pour moi, ni pour les Akhaiens, que tu as tué ton hôte, mais pour garder son or dans tes demeures. Tu parles ainsi favorablement de toi-même, à cause des maux que tu subis. Peut-être, chez vous, est-il permis de tuer son hôte ; mais, pour nous Hellènes, cela est odieux. Si je jugeais que tu n'es point coupable, comment ne serais-je point blâmé ? Je ne le puis. C'est pourquoi, puisque tu as osé commettre le crime, résigne-toi au châtiment.

POLYMÈSTÔR.

Hélas sur moi ! Vaincu par une femme esclave, je m'humilierai donc devant qui est plus faible que moi !

AGAMEMNÔN.

N'est-ce pas justice, puisque tu as fait cela ?

POLYMÈSTÔR.

Hélas sur moi! Hélas sur mes enfants et sur mes yeux! Malheureux!

HÉKABÈ.

Tu souffres! Et moi, penses-tu que je ne souffre pas à cause de mon enfant?

POLYMÈSTÔR.

Tu te plais à m'insulter, ô toi qui es capable de tout!

HÉKABÈ.

Ne dois-je pas me réjouir de t'avoir châtié?

POLYMÈSTÔR.

Non! quand la mer t'aura...

HÉKABÈ.

Quand elle m'aura emportée sur une nef vers la mer hellènique?

POLYMÈSTÔR.

Quand elle t'aura engloutie, tombée de la mâture.

HÉKABÈ.

Qui me contraindra de sauter dans la mer?

POLYMÈSTÔR.

Tu monteras de toi-même au mât de la nef.

HÉKABÈ.

Avec des ailes? ou de quelle autre façon?

POLYMÈSTÔR.

Tu deviendras une chienne aux yeux enflammés.

HÉKABÈ.

Comment sais-tu que je changerai de forme?

POLYMÈSTÔR.

Dionysos, le prophète, l'a dit aux Thrèkiens.

HÉKABÈ.

Et à toi, n'a-t-il point prédit les maux que tu souffres?

POLYMÈSTÔR.

Dans ce cas, jamais tu ne m'aurais pris à tes ruses.

HÉKABÈ.

Et, alors, dois-je vivre, ou mourir?

POLYMÈSTÔR.

Tu mourras, et ta tombe sera nommée...

HÉKABÈ.

D'un nom qui rappellera ma forme? ou de quel autre?

POLYMÈSTÔR.

La tombe d'une chienne malheureuse, et ce sera un signe pour les marins.

HÉKABÈ.

Peu m'importe, puisque je me suis vengée de toi.

POLYMÈSTÔR

Et ta fille Kasandra aussi doit mourir.

HÉKABÈ.

Je crache, et je te renvoie ces maux!

POLYMÈSTÔR.

C'est l'épouse de celui-ci, la fatale gardienne de sa demeure, qui la tuera.

HÉKABÈ.

Puisse la Tyndaris n'être jamais en proie à cette démence!

POLYMÈSTÔR.

Et toi-même, Agamemnôn, elle lèvera la hache sur ta tête.

AGAMEMNÔN.

Es-tu insensé? Veux-tu courir au devant du châtiment?

POLYMESTÔR.

Tue! Mais un bain sanglant t'attend dans Argos.

AGAMEMNÔN.

Serviteurs, entraînez-le loin d'ici!

POLYMÈSTÔR.

Mes paroles te font souffrir?

AGAMEMNÔN.

Ne lui fermerez-vous point la bouche?

POLYMÈSTÔR.

Fermez-la ! Tout est dit.

AGAMEMNÔN.

Allez ! Jetez-le, aussi promptement que possible, sur quelque île déserte, puisqu'il a une telle audace de langue. Pour toi, Hékabè, ô malheureuse ! va ensevelir tes deux morts. Vous, Trôiades, il faut que vous retourniez aux tentes de vos maîtres, car je sens déjà les vents favorables à notre retour dans nos demeures. Puissions-nous naviguer heureusement vers la patrie; et, délivrés de nos travaux, puissions-nous retrouver nos demeures prospères !

LE CHŒUR.

Amies, allez aux ports et aux tentes, essayer les travaux de la servitude, car c'est une dure nécessité.

FIN DE HÉKABÈ.

II

ORESTÈS

II

ORESTÈS

ELEKTRA.
HÉLÉNÈ.
HERMIONÈ.
CHOEUR DES FEMMES ARGIENNES.
ORESTÈS.
MÉNÉLAOS.
TYNDARÉÔS.
PYLADÈS.
UN MESSAGER.
APOLLÔN.
UN PHRYGE.

ÉLEKTRA.

Il n'est aucune chose si terrible à dire, aucun mal, aucune calamité envoyée divinement, dont la nature de l'homme ne supporte le poids. Car l'heureux Tantalos, né de Zeus, — et je ne rappelle point ceci pour insulter à sa

fortune — craignant le rocher qui va tomber sur sa tête, pend dans l'air, et subit ce châtiment, dit-on, parce que, étant homme et partageant avec les Dieux l'honneur d'une table commune, il eut une langue sans frein, faute très honteuse. Il engendra Pélops, de qui est né Atreus, auquel la Déesse, filant sa laine en une trame fatidique, réserva la discorde, afin qu'il fît la guerre à son frère Thyestès. Mais quel besoin ai-je d'énumérer ces choses abominables ? Atreus, ayant égorgé ses enfants, les lui servit dans un festin. D'Atreus — car je tais les événements intermédiaires — est né l'illustre — s'il est illustre — Agamemnôn, et Ménélaos, d'une mère Krétoise, Aéropè. Et Ménélaos épousa Hélénè haïe des Dieux ; et le Roi Agamemnôn, par un mariage célèbre chez les Hellènes, épousa Klytaimnestra, de qui sont nées trois vierges, Khrysothémis, Iphigénéia et moi, Elektra, et un mâle, Orestès, enfants d'une mère très scélérate qui, ayant enveloppé son mari d'un tissu inextricable, le tua. Il ne sied pas à une vierge d'en dire la cause. Je laisse à tout autre le soin de découvrir ce secret. Mais pourquoi faut-il que j'accuse Phoibos d'injustice ? En effet, il poussa Orestès à tuer la mère qui l'avait enfanté, ce qui n'est pas digne de louange auprès de tous. Cependant il l'a tuée, ne désobéissant point au Dieu ; et moi, j'ai pris ma part du meurtre, autant qu'une femme le peut, ainsi que Pyladès qui a commis cette action avec nous. Et, depuis, le misérable Orestès languit, consumé d'un mal cruel ; et il gît étendu sur son lit, et le sang de sa mère l'agite de fureurs ; car je crains de nommer les Déesses Euménides qui le terrifient. Ce jour est le sixième depuis que ma mère a été égorgée et que son cadavre a été purifié par le feu. Et, pendant ces jours-ci, Orestès n'a pris aucune

nourriture et n'a point baigné son corps; mais, enveloppé de ses vêtements, quand son corps est soulagé de son mal, recouvrant l'esprit, il pleure, et, quelquefois, rapide, il saute de son lit, comme un cheval hors du joug. Et il a été décrété que les Argiens ne nous recevraient ni sous leur toit ni à leur foyer, et que nul ne parlerait aux matricides; et ce jour est celui où la ville des Argiens décidera, par son suffrage, s'il faut que nous mourions lapidés ou que nous ayons le cou tranché par l'épée aiguisée. Mais nous avons quelque espoir de n'être pas mis à mort. En effet, Ménélaos revient de Troia dans sa patrie. Etant entré dans le port naupléien, il aborde le rivage, ayant longtemps erré dans ses courses vagabondes depuis Troia. Et il a envoyé avant lui, dans la demeure, la désastreuse Hélénè, pendant la nuit, de peur que ceux dont les fils ont péri sous Ilios, la voyant venir pendant le jour, ne lui jettent des pierres. Or, elle est dans la demeure, pleurant sa sœur et les calamités de sa famille. Cependant, elle a quelque consolation de ses douleurs. La vierge que Ménélaos laissa dans la demeure quand il navigua vers Troia, et qu'il confia à ma mère pour être élevée par elle, Hermionè, amenée de Spartè, réjouit Hélénè et lui fait oublier ses maux. Je regarde de tous côtés sur le chemin afin de voir arriver Ménélaos, car nous n'avons que de faibles secours à attendre de tous les autres. Si nous ne sommes sauvés par lui, la chose est sans ressources pour la malheureuse maison.

HÉLÉNÈ.

O enfant de Klytaimnestra et d'Agamemnôn, depuis si

longtemps vierge, Élektra, comment, ô malheureuse, toi et ton frère, le misérable Orestès, avez-vous tué votre mère? Je ne suis point souillée en te parlant, car je renvoie ce crime à Phoibos. Cependant, certes, je gémis sur la destinée de Klytaimnestra, ma sœur, que je n'ai point vue depuis que j'ai navigué pour Ilios, entraînée par une destinée envoyée par la colère divine; et, privée d'elle, je gémis sur vos calamités.

ÉLEKTRA.

Hélénè, que te dirai-je, à toi qui vois de tes yeux les calamités de la race d'Agamemnôn? Pour moi, sans dormir, je reste assidument auprès de ce mort malheureux, car il est mort, à voir sa faible haleine; mais je n'insulte point à ses maux. Et toi, qui es heureuse, et ton heureux mari, vous venez à nous qui sommes misérables.

HÉLÉNÈ.

Depuis combien de temps est-il couché sur ce lit?

ÉLEKTRA.

Depuis qu'il a versé le sang maternel.

HÉLÉNÈ.

O malheureux! Et sa mère, comme elle a péri!

ÉLEKTRA.

Il en est ainsi, et je suis désespérée de nos maux.

HÉLÉNÈ.

Par les Dieux! m'accorderas-tu une chose, ô vierge?

ÉLEKTRA.

Autant que je le pourrai, occupée que je suis auprès de mon frère.

HÉLÈNÈ.

Veux-tu te rendre pour moi au tombeau de ma sœur ?

ÉLEKTRA.

De ma mère, dis-tu ? Pour quelle raison ?

HÉLÈNÈ.

Pour y porter les prémices de ma chevelure et mes libations funèbres.

ÉLEKTRA.

Ne t'est-il donc point permis d'aller au tombeau de tes amis ?

HÉLÈNÈ.

Je rougis de me montrer aux Argiens.

ÉLEKTRA.

Tu es sage bien tard, après avoir honteusement abandonné ta demeure.

HÉLÈNÈ.

Tu parles bien, mais ce que tu dis n'est pas bienveillant pour moi.

ÉLEKTRA.

Quelle honte te possède donc devant les Mykènaiens ?

HÉLÈNÈ.

Je crains les pères de ceux qui sont morts sous Ilios.

ÉLEKTRA.

En effet, tu es violemment accusée par toutes les bouches d'Argos.

HÉLÈNÈ.

Ote-moi donc cette crainte en me rendant ce service.

ÉLEKTRA.

Je ne pourrais regarder le tombeau de ma mère

HÉLÈNÈ.

Cependant, certes, il est honteux de faire porter ceci par des servantes.

ÉLEKTRA.

Pourquoi n'envoies-tu pas ta fille Hermionè ?

HÉLÈNÈ.

Il n'est pas honnête à des vierges de paraître dans la foule.

ÉLEKTRA.

Elle montrerait sa gratitude à la morte qui l'a élevée.

HÉLÈNÈ.

Tu as bien dit ; je t'obéirai, jeune fille, et j'enverrai ma fille, car, en effet, tu as bien parlé. O fille, Hermionè,

sors devant les demeures. Prends dans tes mains ces offrandes funéraires et mes cheveux, et, te rendant au tombeau de Klytaimnestra, répands-y du miel mêlé avec du lait et l'écume du vin, et, debout au faîte du tertre, dis ceci : — Ta sœur Hélénè t'offre ces libations funéraires, n'osant approcher de ton tombeau, dans sa terreur de la foule argienne. — Et demande-lui d'être bienveillante pour moi, pour toi, pour mon mari, et pour ces deux malheureux qu'un Dieu a perdus. Et promets-lui toutes les offrandes funéraires qu'il convient que je fasse à ma sœur. Va, ô fille, hâte-toi, et, ces offrandes déposées sur le tombeau, souviens-toi de revenir très promptement.

ÉLEKTRA.

O Nature, quelle calamité tu es parmi les hommes, et combien tu es salutaire à ceux en qui tu es bonne ! Avez-vous vu comme elle a coupé les pointes de ses cheveux pour conserver sa beauté ? Certes, elle est la même femme qu'elle était auparavant. Que les Dieux te haïssent, toi qui m'as perdue et celui-ci et toute la Hellas ! O malheureuse que je suis ! Mais voici que mes chères compagnes viennent se joindre à mes lamentations. Peut-être réveilleront-elles de son sommeil celui-ci qui repose, et mouilleront-elles mes yeux de larmes, quand je verrai mon frère en démence.

ÉLEKTRA.

O très chères femmes, avancez d'un pied silencieux, ne faites point de bruit ni de cris. Votre amitié m'est

douce, mais ce me serait une douleur que celui-ci fût réveillé.

Strophe I.

Taisez-vous, taisez-vous! Ne laissez qu'une trace légère, ne faites point de bruit ni de cris. Allez loin, là, loin de moi et du lit.

LE CHŒUR.

Voilà, j'obéis.

ÉLEKTRA.

Hélas! hélas! ô chère, parle-moi aussi doucement que le son de la syrinx faite de roseau léger.

LE CHŒUR.

Voici que je parle d'une voix douce et basse, comme dans la demeure.

ÉLEKTRA.

Bien ainsi. Parle bas, approche doucement, doucement, et dis-moi pourquoi tu viens. Celui-ci, gisant sur ce lit, s'est endormi enfin, bien tard.

LE CHŒUR.

Antistrophe I.

Comment est-il? Réponds-nous, ô chère!

ÉLEKTRA.

Que dirai-je de sa fortune ou de son malheur? Il respire encore, à la vérité, mais il gémit faiblement.

LE CHŒUR.

Que dis-tu ? O malheureux !

ÉLEKTRA.

Tu le perdras, si tu chasses de ses paupières le très doux charme qui le possède.

LE CHŒUR.

Oh ! le malheureux, à cause des actions exécrables commandées par les Dieux ! O malheureux ! hélas ! que de peines !

ÉLEKTRA.

Injuste, il ordonna donc des choses injustes, Loxias, quand, sur le trépied de Thémis, il commanda le meurtre exécrable de ma mère !

LE CHŒUR.

Strophe II.

Vois-tu ? son corps remue sous ses vêtements.

ÉLEKTRA.

C'est toi, ô malheureuse, qui, en criant, l'as arraché au sommeil.

LE CHŒUR.

Je pensais qu'il dormait.

ÉLEKTRA.

Loin de nous et des demeures ! Retourne ton pied, ne fais pas de bruit.

LE CHŒUR.

Il dort.

ÉLEKTRA.

Tu dis vrai.

LE CHŒUR.

Vénérable, vénérable Nyx, Déesse qui apportes le sommeil aux hommes fatigués, viens de l'Érébos ! Viens, viens, Ailée ! dans la demeure agamemnônienne, car, à cause de nos douleurs, à cause de nos calamités, nous périssons, nous périssons !

ÉLEKTRA.

Vous faites du bruit. Ne voulez-vous pas, silencieusement, taire le son de votre voix en veillant auprès du lit, et lui permettre les tranquilles délices du sommeil, ô chères !

LE CHŒUR.

Antistrophe II.

Dis ! quelle sera la fin de ses maux ?

ÉLEKTRA.

Mourir, mourir ! Quelle autre, en effet ? Il n'a aucun désir de nourriture.

LE CHŒUR.

Sa mort est donc certaine ?

ÉLEKTRA.

Phoibos nous a égorgés en nous ordonnant le meurtre misérable et impie d'une mère parricide.

LE CHOEUR.

Action juste, à la vérité, mais mauvaise.

ÉLEKTRA.

Tu es morte, tu es morte, ô mère qui m'as enfantée ! Tu as tué le père ainsi que les enfants issus de ton sang. Nous périssons, nous sommes morts, nous périssons ! Toi, tu es déjà parmi les morts ; et la plus grande partie de ma vie s'en va dans les gémissements, les sanglots et les larmes nocturnes, car, sans mari et privée d'enfants, je traîne ma vie, misérable à jamais !

LE CHOEUR.

Vois, vierge Élektra ! Approche, de peur que ton frère soit mort sans que tu le saches. Il m'inquiète, en effet, par son peu de souffle.

ORESTÈS.

Cher apaisement du sommeil, ô remède à nos maux, combien tu es venu à propos et doucement à moi ! O vénérable oubli des douleurs, ô Divinité secourable aux malheureux ! Mais d'où suis-je venu ici ? Comment y suis-je arrivé ? Car j'ai tout oublié, étant privé de ma raison première.

ÉLEKTRA.

O très cher, combien ton sommeil m'a réjouie ! Veux-tu que je soulève ton corps et que je le redresse ?

ORESTÈS.

Certes, prends-moi, prends-moi ! Essuie sur ma misérable bouche et sur mes yeux ce reste d'écume.

ÉLEKTRA.

C'est un doux service, et je ne refuse pas de soigner de mes mains de sœur les membres fraternels.

ORESTÈS.

Mets ta poitrine contre ma poitrine, écarte de ma face ma chevelure hérissée, car c'est à peine si je vois de mes yeux.

ÉLEKTRA.

O tête malheureuse aux cheveux souillés, que tu es hérissée, non baignée depuis si longtemps !

ORESTÈS.

Étends-moi de nouveau sur ce lit. Quand le mal de ma fureur cesse, je suis sans force et mes membres languissent.

ÉLEKTRA.

Voilà ! Le lit est cher au malade; le repos en est fatigant, mais cependant nécessaire.

ORESTÈS.

Redresse-moi de nouveau, retourne mon corps. Les malades sont impatients à cause de l'angoisse de leur esprit.

ÉLEKTRA.

Ne veux-tu pas poser aussi tes pieds à terre et marcher entement, pas à pas ? Tout changement est une chose agréable.

ORESTÈS.

Très bien. Ceci a l'apparence de la santé, en effet, et l'apparence est bonne quand la réalité manque.

ÉLEKTRA.

Écoute, ô tête fraternelle, pendant que les Érinnyes te laissent la raison.

ORESTÈS.

Que diras-tu de nouveau ? Si c'est quelque chose d'heureux, ce me sera agréable ; mais s'il s'agit de quelque malheur, j'ai assez de souffrances.

ÉLEKTRA.

Ménélaos arrive, le frère de ton père. Ses nefs ont abordé le port de Nauplia.

ORESTÈS.

Que dis-tu ? Il vient comme une lumière sur mes maux et sur les tiens, lui, un de notre race, et qui a reçu des bienfaits de notre père.

ÉLEKTRA.

Il arrive, et, pour preuve de mes paroles, il ramène avec lui Hélénè des murailles de Troia.

ORESTÈS.

S'il eût échappé seul, il serait plus enviable; s'il ramène sa femme avec lui, il revient avec un grand fléau.

ÉLEKTRA.

Tynaaréôs a engendré une race de filles déshonorées et infâmes dans toute la Hellas.

ORESTES.

Ne sois donc point semblable à ces mauvaises femmes, car tu le peux, non seulement par tes paroles, mais aussi par tes sentiments.

ÉLEKTRA.

Hélas, ô frère! Ton œil est troublé! Tu étais sain d'esprit, et te voilà subitement redevenu furieux!

ORESTES.

O mère! je te supplie! N'excite point contre moi les Filles à face sanglante, chevelues de serpents! Les voici! elles accourent, elles se jettent sur moi!

ÉLEKTRA.

Reste, ô malheureux, tranquille sur ton lit; tu ne vois rien en effet.

ORESTÈS.

O Phoibos, elles vont me tuer, ces Déesses terribles à face de chien, aux regards de Gorgô, sacrificatrices des morts!

ÈLEKTRA.

Je ne te lâcherai point, mais, t'enveloppant de mes bras, je t'empêcherai de faire des bonds furieux.

ORESTÈS.

Lâche-moi, toi qui es l'une de mes Erinnyes et qui me saisis par le milieu du corps pour me jeter dans le Tartaros!

ÉLEKTRA.

O malheureuse que je suis! Quel secours invoquerai-je, puisqu'une Divinité nous est ennemie?

ORESTÈS.

Donne-moi cet arc de corne, présent de Loxias, à l'aide duquel Apollôn m'a ordonné de chasser les Déesses, si elles m'épouvantaient de leur rage furieuse.

ÉLEKTRA.

Un des Dieux peut-il être blessé par une main mortelle?

ORESTÈS.

S'il ne s'éloigne de mes yeux. N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas les flèches ailées qui s'envolent de l'arc qui frappe sûrement? Ah! ah! Qu'attendez-vous? Montez de vos ailes à la cime de l'Aithèr et accusez les oracles de Phoibos. Ah! pourquoi suis-je défaillant? Pourquoi ce souffle haletant de mes poumons? Où m'élançai-je de mon lit?... Enfin, hors de la tempête, je revois le calme! Sœur, pourquoi pleures-tu en te cachant la tête dans ton

péplos? J'ai honte de t'infliger une part de mes maux et de causer à une vierge la souffrance que je subis. Puisses-tu ne pas être flétrie à cause de mes maux! Tu as consenti, mais le meurtre maternel n'a été commis que par moi. Mais j'accuse Loxias qui m'a poussé à cette action très impie, en me rassurant par des paroles, et non en réalité. Je pense que mon père, si je l'avais interrogé en face pour savoir si ma mère devait être tuée par moi, m'aurait conjuré, par mon menton, de ne point enfoncer l'épée dans la gorge de qui m'a enfanté, puisque lui-même n'en devrait pas revenir à la vie, et que moi, malheureux, j'en devais être accablé de tant de maux. Mais, maintenant, découvre ta tête, ô sœur, et cesse de pleurer, bien que nous soyons misérablement affligés. Quand tu me vois défaillir, soutiens et console mon esprit troublé et désespéré; mais, quand tu pleures, c'est à moi de te rassurer tendrement. Ces services mutuels conviennent entre amis. O malheureuse, rentre donc dans la demeure, donne au sommeil tes paupières en proie aux veilles, prends de la nourriture et baigne ton corps; car si tu m'abandonnes, ou si tu prends quelque maladie en restant toujours auprès de moi, nous sommes perdus. En effet, je n'ai que toi seule pour soutien, et comme tu le vois, je suis abandonné par tous les autres.

ÉLEKTRA.

Cela ne sera point : je veux vivre et mourir avec toi, car il en est de même pour tous deux. Si tu meurs, moi, femme, que ferai-je? Comment me sauverai-je, seule, sans frère, sans père, sans amis? Mais, s'il te semble ainsi, il faut obéir. Recouche-toi donc sur ton lit et

chasse ces terreurs qui t'en arrachent. Reste étendu sur ce lit, car, bien que n'étant point malade, si on se croit tel, il en résulte angoisse et tourment pour les mortels.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Hélas, hélas ! O rapides, ailées, furieuses Déesses, qui, dans les larmes et les gémissements, célébrez des fêtes non semblables aux Thiases, noires Euménides qui volez par le large Aithèr, expiatrices du sang, vengeresses du meurtre, je vous supplie, je vous supplie, laissez le fils d'Agamemnôn oublier sa rage insensée et furieuse ! O malheureux, que de tourments tu t'es attirés en recueillant l'oracle rendu par Phoibos du haut du Trépied, sur le sol et dans le sanctuaire où est, dit-on, le nombril de la terre !

Antistrophe I.

O Zeus ! quelle pitié espérer ? Quel est ce combat du meurtre qui te travaille, malheureux, et dans lequel un Daimôn multiplie tes larmes en faisant apparaître dans la demeure le sang de ta mère, qui te tourmente ? Je me lamente, je me lamente ! Une grande fortune n'est point stable parmi les mortels. De même qu'un Daimôn déchire la voile d'une nef rapide, de même il engloutit cette fortune en de profondes misères, comme dans les flots violents et dévorateurs de la mer. Quelle autre famille, en effet, que celle des Tantalides, issue de noces divines, me faut-il honorer ?

Mais voici que le Prince, que le Roi Ménélaos approche.

A l'éclat qui le revêt, on voit bien qu'il est du sang des Tantalides. O toi qui as conduit une armée de mille nefs contre la terre Asia, salut! Tu jouis déjà d'une heureuse fortune, puisque tu as obtenu, à l'aide des Dieux, ce que tu désirais.

MÉNÉLAOS.

O demeure! d'une part, je te retrouve avec joie, en revenant de Troia; et, d'autre part, je gémis à ta vue, car, jamais, dans le monde entier, je n'ai vu une autre demeure enveloppée de plus lamentables calamités. En effet, j'ai appris la destinée d'Agamemnôn et la mort que lui a donnée sa femme, en approchant du promontoire maléien. Le divinateur des marins m'a tout annoncé du milieu des flots, le prophète Glaukos, Dieu véridique; et, m'étant apparu, il m'a dit ceci : — Ménélaos, ton frère gît mort; il est tombé mort dans le bain suprême préparé par sa femme. — Et il nous a fait verser d'abondantes larmes, à moi et à mes marins. Ayant abordé la terre de Nauplia, et, déjà ma femme se rendant ici, lorsque j'espérais entourer de mes chers bras Orestès, fils d'Agamemnôn, et sa mère, tous deux heureux, j'ai appris d'un pêcheur le meurtre impie de la Tyndaréenne. Et maintenant, ô jeunes filles, où est le fils d'Agamemnôn qui a osé commettre cette action terrible? C'était un petit enfant encore aux bras de Klytaimnestra quand je quittai la demeure en partant pour Troia. Je ne le reconnaîtrais pas, si je le voyais.

ORESTÈS.

Ménélaos, je suis cet Orestès que tu demandes, et je te

révèlerai moi-même mes misères. Mais, avant tout, je presserai tes genoux en suppliant, et, bien que privé de rameaux, je répandrai les prières de ma bouche. Sauve-moi! Car tu arrives quand je suis en proie à mes maux les plus cruels.

MÉNÉLAOS.

O Dieux! que vois-je? Est-ce un mort que je vois?

ORESTÈS.

Tu dis vrai. Je ne vis plus, en effet, à cause de mes maux, bien que je voie la lumière.

MÉNÉLAOS.

Que ta chevelure est souillée et hérissée, ô malheureux!

ORESTÈS.

Ce n'est pas mon apparence, ce sont mes actions qui me tourmentent.

MÉNÉLAOS.

Que tu regardes avec des yeux farouches sous tes paupières sèches!

ORESTÈS.

Mon corps s'est évanoui, mais le nom qui m'est dû me reste.

MÉNÉLAOS.

Oh! combien tu m'apparais défiguré, contre mon attente!

ORESTÈS.

C'est moi qui suis l'égorgeur de ma malheureuse mère.

MÉNÉLAOS.

Je l'ai appris. Épargne-toi de raconter ce malheur.

ORESTES.

Je te l'épargne ; mais le Daimôn est prodigue de maux pour moi.

MÉNÉLAOS.

Que t'arrive-t-il ? Quel mal te tourmente ?

ORESTÈS.

La conscience, par laquelle je sens que j'ai fait une action horrible.

MÉNÉLAOS.

Que dis-tu ? Qui est sage parle clairement et non obscurément.

ORESTÈS.

Une très grande tristesse me consume.

MÉNÉLAOS.

C'est une Divinité terrible, mais elle est exorable.

ORESTÈS.

Et les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

MÉNÉLAOS.

Quand as-tu commencé à être furieux ? Quel jour ?

ORESTES.

Depuis le jour où j'ai chargé d'un tertre ma malheureuse mère.

MÉNÉLAOS.

Étais-tu dans la demeure, ou près du bûcher ?

ORESTES.

C'était la nuit, et je veillais pour recueillir ses ossements.

MÉNÉLAOS.

Quelqu'un était-il là pour soutenir ton corps ?

ORESTÈS.

Pyladès, qui avait accompli avec moi le meurtre sanglant de ma mère.

MÉNÉLAOS.

Par quels spectres es-tu ainsi tourmenté?

ORESTÈS.

Il me semble voir trois Filles semblables à la Nuit.

MÉNÉLAOS.

Je sais de qui tu parles, mais je ne veux pas les nommer!

ORESTÈS.

Elles sont sacrées, en effet, et tu évites sagement de les nommer.

MÉNÉLAOS.

Elles te tourmentent à cause du meurtre de ta mère ?

ORESTÈS.

C'est la persécution dont je suis tourmenté misérablement.

MÉNÉLAOS.

Il n'est pas injuste que ceux qui ont commis des actions terribles subissent des peines terribles.

ORESTÈS.

Mais j'ai une excuse dans ce malheur...

MÉNÉLAOS.

Ne parle point de la mort de ton père, car ce ne serait point une juste raison.

ORESTÈS.

Phoibos, qui m'a ordonné d'accomplir le meurtre de ma mère.

MÉNÉLAOS.

Il ne connaît donc ni l'honnête ni le juste ?

ORESTÈS.

Nous sommes soumis aux Dieux, quels que soient les Dieux.

MÉNÉLAOS.

Et, après cela, Loxias ne te secourt point dans tes maux ?

ORESTÈS.

Il attend; les Dieux sont ainsi.

MÉNÉLAOS.

Combien de temps y a-t-il que ta mère a expiré?

ORESTÈS.

Ce jour est le sixième. Le bûcher sépulcral est encore chaud.

MÉNÉLAOS.

Que les Déesses ont été promptes à te réclamer le sang de ta mère!

ORESTÈS.

J'ai été pour ceux que j'aime un ami inhabile, mais sincère.

MÉNÉLAOS.

A quoi t'a servi d'avoir vengé ton père?

ORESTÈS.

A rien encore; mais je dis qu'attendre c'est être inactif.

MÉNÉLAOS.

Et que ressentent pour toi les citoyens, depuis que tu as fait cela?

ORESTÈS.

Je leur suis odieux, tellement qu'ils ne me parlent pas.

MÉNÉLAOS.

N'as-tu point, selon les lois, purifié tes mains de ce sang?

ORESTÈS.

Je suis chassé des demeures dont je m'approche.

MÉNÉLAOS.

Quels citoyens veulent te chasser de cette terre?

ORESTÈS.

Oiax, qui impute à mon père un crime devant Troia.

MÉNÉLAOS.

Je comprends : on te châtie du meurtre de Palamèdès.

ORESTÈS.

Je n'y ai point pris part, et cependant je suis irrévocablement perdu.

MÉNÉLAOS.

Quel autre encore? Est-ce quelqu'un des amis d'Aigisthos?

ORESTÈS.

Ceux-ci m'accablent d'outrages, et la Ville leur obéit maintenant.

MÉNÉLAOS.

La Ville te permet-elle de porter le sceptre d'Agamemnôn?

ORESTÈS.

Comment ! Ils ne me permettent seulement pas de vivre !

MÉNÉLAOS.

Que font-ils ? Peux-tu me le dire avec certitude ?

ORESTÈS.

Une sentence sera rendue contre moi en ce jour.

MÉNÉLAOS.

Seras-tu exilé de cette ville, mis à mort, ou non ?

ORESTÈS.

Je serai mis à mort, lapidé par les citoyens.

MÉNÉLAOS.

Pourquoi ne fuis-tu pas hors des frontières de cette terre ?

ORESTÈS.

Je suis environné de toutes parts d'hommes armés.

MÉNÉLAOS.

Par tes ennemis, ou par la force argienne ?

ORESTÈS.

Par tous les citoyens : il faut que je meure, pour tout dire en un mot.

MÉNÉLAOS.

O malheureux, tu en es venu au dernier point du malheur!

ORESTÈS.

En toi mon espérance a un refuge contre mes maux. Toi qui es heureux, fais part de ta félicité à tes amis malheureux; ne jouis pas seul des biens que tu possèdes, mais partage nos peines à ton tour; et les bienfaits que tu as reçus du père, rends-les à ceux auxquels il te faut les rendre. Les amis qui ne se montrent point tels dans le malheur, sont amis de nom, mais point en réalité.

LE CHŒUR.

Voici que le spartiate Tyndaréôs approche d'un pas sénile, couvert d'un péplos noir, et lugubrement rasé à cause de sa fille.

ORESTÈS.

Je suis perdu, Ménélaos! Voici que Tyndaréôs vient à nous, lui dont je redoute grandement la présence à cause de ce que j'ai fait. Il m'a nourri tout petit enfant, et il me couvrait de baisers, portant dans ses bras le fils d'Agamemnôn, et Léda faisait de même, et tous deux m'honoraient non moins que les Dioskoures. O cœur malheureux O mon âme! Quelle gratitude leur ai-je rendue! Quelles ténèbres répandrai-je sur ma face? De quelle nuée m'envelopper pour échapper aux yeux du vieillard?

TYNDARÉÔS.

Où, où verrai-je le mari de ma fille, Ménélaos ? Tandis que je versais des libations sur le tombeau de Klytaimnestra, j'ai appris qu'il était arrivé dans Nauplia, avec sa femme, sain et sauf après tant d'années. Conduisez-moi, car je veux le saluer, en me tenant à sa droite, cet ami que je revois après un si long temps.

MÉNÉLAOS.

O vieillard, salut! toi dont Zeus a possédé le lit.

TYNDARÉÔS.

Salut à toi, ô Ménélaos, mon parent par alliance ! Ah ! quel malheur de ne point connaître les choses futures ! Ce Dragon matricide, que je hais, lance devant les demeures des éclairs empestés. Ménélaos, peux-tu parler à cette tête scélérate ?

MÉNÉLAOS.

Pourquoi non ? Il est fils d'un père qui m'était cher.

TYNDARÉÔS.

Est-il né de lui, tel que le voilà ?

MÉNÉLAOS.

Il est né de lui ; et, s'il est dans le malheur, il doit être respecté.

TYNDARÉÔS.

Tu es devenu Barbare, étant resté longtemps parmi les Barbares.

MÉNÉLAOS.

Il appartient aux Hellènes de respecter toujours un parent.

TYNDARÉÔS.

Mais aussi de ne pas vouloir être au-dessus des lois.

MÉNÉLAOS.

Toute chose imposée est une servitude pour les sages.

TYNDARÉÔS.

Aie donc cette pensée ; moi, je ne la partagerai jamais.

MÉNÉLAOS.

C'est que la colère, unie à la vieillesse, n'est point une chose sage.

TYNDARÉÔS.

Avec celui-ci, quelle lutte de sagesse peut-on engager? Si les actions bonnes ou mauvaises sont évidentes pour tous, qui, de tous les hommes, a été plus insensé que celui-ci, qui n'a pas respecté ce qui est juste et ne s'est point conformé à la loi commune des Hellènes ? Après qu'Agamemnôn eut rendu l'âme, frappé à la tête par ma fille, crime abominable que je n'approuverai jamais, il fallait que celui-ci poursuivît le meurtre par une juste accusation et chassât sa mère des demeures. Il eût ainsi mérité d'être loué de sa modération dans cette calamité, et il eût respecté la loi, et il serait resté pieux. Mais, maintenant, il a subi le même Daimôn que sa mère,

car, la jugeant coupable avec justice, il est devenu pire qu'elle en la tuant. Je t'interrogerai seulement sur ceci, Ménélaos : Si la femme qui partagera le lit de celui-ci le tue, et si le fils tue la mère, et si le fils de ce dernier venge le meurtre par le meurtre, quand viendra la fin de ces crimes? Nos pères antiques ont décidé sagement en ceci : Ils ne permirent pas à qui avait versé le sang, de se montrer aux yeux des citoyens ni de venir à leur rencontre; mais ils voulurent qu'il expiât par l'exil, et non qu'il fût tué à son tour. En effet, autrement il y en aurait toujours un destiné à la mort, pour avoir le dernier souillé ses mains. Pour moi, je hais les femmes impies, et ma fille la première, elle qui a tué son mari. Je n'approuverai jamais Hélénè ta femme, ni ne lui parlerai, et je ne te louerai pas d'être parti pour Troia à la recherche d'une mauvaise femme; mais je défendrai la loi autant qu'il me sera possible, et j'attaquerai ces mœurs sauvages et féroces qui perdent toujours les nations et les cités. Qu'as-tu éprouvé, ô malheureux, quand ta mère découvrit ses mamelles en te suppliant? Pour moi, qui n'ai point vu cette chose lamentable, je baigne mes vieux yeux de larmes, malheureux que je suis! D'ailleurs, un fait confirme mes paroles : tu es haï des Dieux, et tu es châtié, à cause de ta mère, par tes fureurs et par tes épouvantes. Qu'ai-je besoin d'autres témoins pour des choses que je puis voir? Donc, sache, Ménélaos, qu'il ne te faut point, contre la volonté des Dieux, secourir celui-ci; laisse-le lapider par les citoyens, ou tu n'entreras pas sur la terre spartiate. Ma fille, en mourant, a été justement châtiée, mais il n'était point permis qu'elle mourût par celui-ci. J'ai été un homme heureux en toutes choses, excepté en filles; pour ceci je ne suis pas heureux.

LE CHOEUR.

Quiconque est heureux dans ses enfants, et n'a point subi à cause d'eux des malheurs éclatants, est digne d'envie.

ORESTÈS.

O vieillard, je redoute de parler contre toi, puisque je vais affliger ton âme. Je suis impie à la vérité, ayant tué ma mère, mais, d'autre part, je suis pieux, ayant vengé mon père. Donc, qu'il ne soit point question dans mes paroles de ta vieillesse qui me trouble quand je parle ! De la sorte, je rentrerai dans la droite voie. Cependant, je respecte tes cheveux blancs. Que me fallait-il faire ? Mets en regard ces deux choses : mon père m'a engendré, et ta fille m'a enfanté, de même qu'un champ reçoit d'un autre la semence, car il n'y a point d'enfant sans un père. J'ai donc pensé que je me devais avant tout à celui qui m'avait engendré plutôt qu'à celle qui m'avait nourri. Mais ta fille — je n'ose la nommer ma mère — par une union volontaire et illégitime est entrée dans le lit d'un autre homme. Je m'accuse en l'accusant ; cependant, je parlerai. Aigisthos était son mari clandestin dans la demeure. Je l'ai tué. Puis, j'ai tué ma mère, commettant ainsi une action impie, mais vengeant mon père. Quant à tes menaces de me faire lapider, écoute ce que j'ai fait pour toute la Hellas : si, en effet, les femmes en venaient à ce point d'audace de tuer leurs maris en cherchant un refuge auprès de leurs enfants et en voulant exciter la pitié par la vue de leurs mamelles, le meurtre de leurs maris ne leur semblerait plus rien, grâce à quelque prétexte que ce soit. Pour moi, ayant commis cette action

affreuse, comme tu la nommes, j'ai détruit cette coutume. Plein d'une juste haine, j'ai fait périr ma mère, elle qui a trahi un homme absent et chef des armées de toute la Hellas, et qui n'a point gardé son lit sans souillure. Comme elle se sentait en faute, elle ne s'est point châtiée elle-même ; mais de peur de l'être par son mari, elle l'a égorgé et a tué mon père. Par les Dieux ! — c'est à tort que je nomme les Dieux dans une cause où il s'agit d'un meurtre — si j'eusse approuvé en silence le crime de ma mère, qu'eût fait de moi celui qui est mort ? Dans sa haine ne m'eût-il pas fait tourmenter par les Érinnyes ? Si les Déesses sont les vengeresses de ma mère, ne le sont-elles pas de celui qui a subi un plus grand outrage ? Toi, ô vieillard, qui as engendré une nouvelle fille, c'est toi qui m'as perdu ; c'est à cause de son audace, que, privé de mon père, je suis devenu matricide. Vois ! Tèlémakhos n'a point tué la femme d'Odysseus ; mais elle n'a pas substitué un autre homme à son mari ; elle est restée chaste dans sa demeure. Vois-tu Apollôn qui, siégeant au nombril de la terre, révèle aux mortels des oracles très certains, et à qui nous obéissons en toutes choses, quoiqu'il ordonne ? C'est en lui obéissant que j'ai tué ma mère. Pensez qu'il est impie, et tuez-le. C'est lui qui a failli, et non moi. Que fallait-il que je fisse ? Un Dieu ne suffit-il pas pour me laver de la souillure que je rejette sur lui ? Qui pourra échapper désormais, si celui qui a tout ordonné n'empêche pas qu'on me tue ? Ne dis pas que cette action n'a pas été juste, mais, plutôt, qu'elle a été malheureuse pour nous qui l'avons commise. La vie est bonne aux mortels dont le mariage est heureux ; mais ceux qui ne tombent pas bien sont malheureux dans la demeure et au dehors.

LE CHOEUR.

Toujours les femmes ont été une cause de malheur dans la destinée des hommes.

TYNDARÉÔS.

Puisque tu es d'une telle insolence, et que tu ne cèdes pas à mes paroles, et que tu me réponds ainsi, de façon à pénétrer mon âme de douleur, tu ne m'enflammes que davantage à presser ta mort. J'ajouterai ce beau don à ceux dont je suis venu orner le tombeau de ma fille. Je pars pour me joindre à la multitude convoquée des Argiens, et j'exciterai la Ville, qui le veut déjà, à ce que vous receviez le châtiment de la lapidation, toi et ta sœur. Elle encore, plus que toi, mérite de périr, elle qui t'irrita contre ta mère en te rapportant des paroles hostiles, des songes envoyés par Agamemnôn et le lit adultère d'Aigisthos. Que les Dieux souterrains la poursuivent de leur haine, car, sur la terre même, elle leur était odieuse, jusqu'à ce qu'elle eut embrasé la demeure d'un feu plus ardent que celui de Hèphaistos ! Ménélaos, je te dis ceci, et je ferai ce que je dis : Si tu considères mon ressentiment et notre alliance, ne défends pas celui-ci de la mort contre les Dieux, mais permets aux Citoyens de le lapider, ou tu ne marcheras pas sur la terre spartiate. Souviens-toi de ce que tu entends, et ne choisis pas des impies pour amis, en reniant des amis pieux. Vous, serviteurs, emmenez-moi hors de la demeure.

ORESTÈS.

Va donc ! afin que nous poursuivions notre entretien,

en échappant à ta vieillesse. — Ménélaos, où vas-tu, agitant çà et là ta pensée et plongé dans des préoccupations contraires ?

MÉNÉLAOS.

Laisse. En y réfléchissant, je ne sais de quel côté me tourner.

ORESTÈS.

Ne prends donc pas de résolution. Ecoute-moi d'abord, tu te décideras ensuite.

MÉNÉLAOS.

Parle ! tu as bien dit. Il est un moment où le silence vaut mieux que la parole, et un moment où la parole est préférable au silence.

ORESTÈS.

Je parlerai donc. Les longs discours l'emportent sur les discours plus brefs et sont plus clairs à comprendre. Ne me donne rien de tes biens, Ménélaos, mais rends-moi ce que tu as reçu de mon père. Je ne parle pas de richesses ; mes richesses sont que tu me sauves la vie, ce que j'ai de plus cher. J'ai mal agi, mais, en retour de ce mal, il convient que j'obtienne de toi, même quelque chose d'injuste. En effet, mon père Agamemnôn, ayant injustement rassemblé toute la Hellas, partit pour Ilios, n'ayant point failli par lui-même, mais afin de réparer la faute et l'iniquité de ta femme. Il faut me rendre un service en retour d'un service. Il a exposé véritablement son corps pour toi, luttant dans le combat, afin que tu reprisses possession de ta femme, ainsi qu'il convient

d'amis à amis. Rends-moi donc ce que tu as reçu de lui, en travaillant, non pas dix années, mais un seul jour, pour me sauver. Quant au sacrifice de ma sœur à Aulis, je te l'abandonne ; ne tue pas Hermionè, car tu as le droit d'exiger plus de moi, tel que je suis, et je dois t'accorder davantage. Mais accorde ma vie à mon malheureux père, et celle de ma sœur si longtemps vierge, car, mort, je laisserai la maison paternelle sans enfant. Diras-tu : Cela est impossible? — C'est justement dans l'adversité que des amis doivent porter secours à leurs amis. Quand le Daimôn est favorable, qu'est-il besoin d'amis ? En effet, un Dieu qui veut nous venir en aide suffit. Tous les Hellènes pensent que tu aimes ta femme, et ce n'est point pour te flatter que je dis cela. C'est par elle que je te supplie. O malheureux à cause de mes maux ! A quoi en suis-je venu ! Mais que ne dois-je pas subir ? C'est pour toute ma famille, en effet, que je supplie. O frère de mon père, ô oncle, songe qu'il écoute ceci sous la terre des morts, que son âme vole au-dessus de toi et te dit ce que je te dis. Je te parle ainsi au milieu des larmes, des gémissements et des calamités, et je demande la vie, ce que tous recherchent, car je ne suis pas le seul.

LE CHOEUR.

Et moi aussi je te supplie, bien que je sois femme, de venir en aide à ceux qui souffrent, car tu le peux.

MÉNÉLAOS.

Orestès, certes, je respecte ta tête et je veux te venir en aide dans tes maux. En effet, il convient de prendre sa part des maux de ses parents, si un Dieu en donne les

forces, en mourant pour eux et en tuant leurs ennemis; mais je demande aux Dieux de pouvoir agir ainsi. J'arrive, en effet, sans compagnons, avec ma lance seule et une petite troupe d'amis qui ont survécu, et après avoir erré au loin au milieu d'innombrables peines. Nous ne pourrions donc combattre victorieusement Argos pélasgique; mais que nous le puissions par des paroles persuasives, nous avons cette espérance. Comment vaincre de si grands obstacles avec les efforts d'un si petit nombre? Il est insensé de le vouloir. Quand le peuple se soulève et entre en fureur, c'est comme si on voulait éteindre un feu violent; mais si on cède, en se relâchant et en attendant le moment favorable, peut-être sa fureur s'exhalera-t-elle; et, quand il aura apaisé son esprit, vous pourrez aisément obtenir de lui ce que vous voudrez. En effet, la pitié est en lui, autant qu'une grande colère, ce qui est très précieux pour attendre le moment favorable. Je vais tenter, pour toi, de persuader à Tyndaréôs et à la Ville de contenir leur colère. La nef qui roidit violemment les cordes de la voile est submergée, mais elle se redresse si on relâche la corde. Les Dieux haïssent les colères violentes, et les citoyens les haïssent aussi. Il me faut donc, je le dis sagement, te sauver par la prudence et non en voulant contraindre de plus puissants que nous. Je ne te sauverai point par la force des armes, comme tu le penses peut-être. Il n'est pas aisé, en effet, d'ériger, à l'aide d'une seule lance, des trophées sur les maux qui t'accablent. Jamais, certes, nous n'aurions été aussi humbles en face des Argiens; mais, en ce moment, il est nécessaire que les sages soient les esclaves de la fortune.

ORESTÈS.

Homme qui n'es bon à rien, si ce n'est à combattre pour une femme ! ô très lâche à venger tes amis ! tu fuis, te détournant de moi ! Les bienfaits d'Agamemnôn sont vains. Tu seras donc sans amis, ô père, dans l'adversité ! Hélas sur moi ! Je suis trahi, je n'ai plus aucune espérance d'échapper au supplice réservé par les Argiens, car en cet homme était mon unique salut. Mais je vois le plus cher des mortels, Pyladès, qui revient en hâte de chez les Phôkéens. O douce vue ! Un homme qui nous est fidèle dans l'adversité est plus doux à voir que, sur la mer, la sérénité du ciel aux marins.

PYLADÈS.

Je suis venu en hâte à travers la Ville, comme je le devais, ayant appris l'assemblée des citoyens, et je l'ai vue de mes propres yeux. Ils se sont assemblés contre toi et contre ta sœur, et ils sont prêts à vous tuer à l'instant. Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu ? Que fais-tu, ô le plus cher de mes égaux en âge, de mes amis, de mes parents ? Car tu es tout cela pour moi.

ORESTÈS.

Nous sommes perdus, pour te dire tous mes maux en une parole.

PYLADÈS.

Tu nous entraîneras tous ensemble, car tout est commun entre amis.

ORESTES.

Ménélaos est très inique envers moi et envers ma sœur.

PYLADÈS.

Il est naturel que le mari d'une mauvaise femme soit mauvais lui-même.

ORESTÈS.

Son arrivée m'a rendu le même service que s'il n'était pas venu.

PYLADÈS.

Il est donc vraiment venu dans ce pays ?

ORESTÈS.

Il est venu après un long temps, mais il s'est montré très promptement infidèle à ses amis.

PYLADÈS.

Et vient-il, ramenant sur sa nef satrès mauvaise femme

ORESTÈS.

Il ne l'a point ramenée; c'est elle qui l'a ramené ici.

PYLADÈS.

Où est cette femme qui, seule, a fait périr tant l'Akhaiens ?

ORESTÈS.

Dans mes demeures, s'il m'est permis de les nommer niennes.

PYLADÈS.

Et toi, quelles paroles as-tu dites au frère de ton père ?

ORESTÈS.

Qu'il ne nous laissât pas égorger par les citoyens, moi et ma sœur.

PYLADÈS.

Par les Dieux ! qu'a-t-il dit à cela ? Je désire le savoir

ORESTÈS.

Il a été sans franchise, comme les mauvais amis ont coutume d'être avec leurs amis.

PYLADÈS.

En usant de quel prétexte ? Sachant ceci, je saurai tout.

ORESTÈS.

Il est venu le père qui a engendré ces excellentes filles.

PYLADÈS.

Tu veux dire Tyndaréôs ? Il était peut-être irrité contre toi à cause de sa fille ?

ORESTÈS.

Tu as compris : Ménélaos a préféré l'alliance de celui-ci à celle de mon père.

PYLADÈS.

Et il n'a pas osé te venir en aide dans tes peines ?

ORESTÈS.

Ce n'est pas un homme de guerre, mais il est brave avec les femmes.

PYLADÈS.

Tu es donc au comble de tes maux, et il te faut mourir?

ORESTÈS.

Il faut que les citoyens donnent leurs suffrages au sujet du meurtre.

PYLADES.

Oue décideront-ils? Parle. Je suis plein de crainte.

ORESTES.

Je mourrai ou je vivrai. Les plus grandes choses s'expriment brièvement.

PYLADÈS.

Fuis donc! Quitte la demeure avec ta sœur.

ORESTÈS.

Ne vois-tu pas? Nous sommes gardés de toutes parts.

PYLADÈS.

J'ai vu les places de la Ville enveloppées d'armes.

ORESTÈS.

Nous sommes enveloppés comme une ville assiégée par des ennemis.

Universitas BIBLIOTHECA Bibliotheca

PYLADÈS.

Maintenant, demande-moi ce qui m'arrive, car moi aussi je suis perdu.

ORESTÈS.

Par qui ? Ton mal s'ajouterait à mes maux.

PYLADÈS.

Mon père Strophios, irrité, m'a chassé des demeures et m'a exilé.

ORESTÈS.

T'accuse-t-il d'un crime privé ou d'un crime public contre les citoyens ?

PYLADÈS.

Parce que j'ai accompli avec toi le meurtre de ta mère, il dit que je suis souillé.

ORESTÈS.

O malheureux, mes maux doivent donc aussi t'accabler ?

PYLADÈS.

Je ne suis pas tel que Ménélaos ; il nous faut suppporter ces calamités.

ORESTÈS.

Ne crains-tu pas qu'Argos ne veuille te tuer comme moi ?

PYLADÈS.

Il ne lui appartient pas de me punir, mais bien au pays des Phókéens.

ORESTÈS.

La multitude est terrible quand elle a des chefs mauvais.

PYLADÈS.

Mais quand elle en a de bons, elle veut toujours ce qui est bien.

ORESTÈS.

Soit! Il faut parler à la multitude.

PYLADÈS.

De quelle chose si nécessaire?

ORESTÈS.

Si, allant aux citoyens, je leur disais...

PYLADÈS.

Que tu as fait une chose juste?

ORESTÈS.

N'est-ce pas en vengeant mon père?

PYLADÈS.

Prends garde qu'ils te saisissent avec joie.

ORESTES.

Mourrai-je donc en silence, frappé de terreur?

PYLADÈS.

Cela est lâche

ORESTÈS.

Comment ferai-je donc ?

PYLADÈS.

Si tu restes, as-tu quelque chance de salut ?

ORESTÈS.

Je n'en ai pas.

PYLADÈS.

Mais, en allant devant les citoyens, as-tu quelque espoir d'être sauvé ?

ORESTÈS.

Cela se peut, la fortune aidant.

PYLADÈS.

Cela vaut donc mieux que de rester.

ORESTÈS.

J'irai donc.

PYLADÈS.

Si tu meurs, tu mourras ainsi plus glorieusement.

ORESTÈS.

Certes, ma cause est juste.

PYLADES.

Souhaite seulement qu'elle paraisse telle aux citoyens.

ORESTÈS.

Tu dis bien. J'éviterai ainsi d'être accusé de lâcheté.

PYLADÈS.

Mieux qu'en restant.

ORESTÈS.

Quelqu'un peut-être aura pitié de moi...

PYLADÈS.

Ta bonne naissance est une grande chose.

ORESTÈS.

En déplorant le meurtre de mon père.

PYLADÈS.

Tout cela est évident.

ORESTÈS.

Allons ! Car il est lâche de mourir sans gloire.

PYLADÈS.

J'approuve ceci.

ORESTÈS.

Le dirons-nous à ma sœur ?

PYLADÈS.

Non, par les Dieux !

ORESTÈS.

Il y aurait des larmes.

PYLADÈS.

Ce serait un mauvais présage.

ORESTÈS.

Ainsi, il vaut mieux se taire.

PYLADÈS.

Tu gagneras du temps.

ORESTÈS.

J'ai une seule inquiétude...

PYLADÈS.

Qu'est-ce encore ?

ORESTÈS.

C'est que les Déesses me contraignent d'être furieux.

PYLADÈS.

Mais moi, je prendrai soin de toi.

ORESTÈS.

Il est pénible de toucher un homme malade

PYLADÈS.

Non à moi, pour toi.

ORESTÈS.

Prends garde de partager ma fureur.

PYLADES.

Qu'importe.

ORESTÈS.

Tu n'hésites donc pas?

PYLADÈS.

L'hésitation est un grand mal entre amis.

ORESTÈS.

Va donc, ô gouvernail de mon pied!

PYLADÈS.

J'aurai chèrement soin de toi.

ORESTÈS.

Mène-moi au tombeau de mon père.

PYLADÈS.

Pourquoi cela?

ORESTÈS

Afin que je le supplie de me sauver.

PYLADÈS.

Certes, ceci est juste.

ORESTES.

Mais que je ne voie pas le tombeau de ma mère!

PYLADÈS.

Elle était ton ennemie. Mais hâte-toi, de peur que le

suffrage des Argiens te condamne. Appuie à mes flancs tes flancs affaiblis par ton mal, car je te porterai à travers la Ville, sans souci de la multitude et sans honte. Où montrerai-je, en effet, que je suis ton ami, si je ne viens pas à ton aide dans l'affreuse calamité où tu te trouves?

ORESTÈS.

C'est bien cela : il faut avoir des amis et non pas seulement des parents. Un homme qui sympathise avec nous, fût-il étranger, est un ami qui vaut mieux que mille parents.

LE CHŒUR.

Strophe.

Ces grandes richesses et cet éclat qui montrait tant d'orgueil par toute la Hellas et sur les bords du Simoïs ont changé pour les Atréides, à cause de l'antique calamité de leur famille, quand la querelle de la Toison d'or amena pour les Tantalides ces repas très lamentables et l'égorgement de nobles enfants ; d'où le meurtre, expiant le meurtre par le sang versé, ne s'est point arrêté aux deux Atréides.

Antistrophe.

Ce qu'on nomme une action honorable n'est point de frapper d'une main armée de l'épée le corps qui nous a conçus, et de lever à la lumière du soleil le fer noir de sang. Au contraire, commettre de tels crimes est une impiété insensée et une démence de scélérats. Dans l'épouvante de la mort, la misérable Tyndaride cria : —

Fils ! tu oses une action impie en tuant ta mère ! Crains, voulant honorer ton père, de te couvrir d'une infamie éternelle !

Épôde.

Quel mal plus grand, quelle plus grande cause de larmes et de pitié sur la terre que le meurtre d'une mère ? Celui qui a commis ce crime, le fils d'Agamemnôn, roulant de tous côtés des yeux farouches, est agité de fureurs, devenu la proie des Erinnyes à cause de ce meurtre. Oh ! le malheureux, quand, voyant le sein de sa mère hors de ses vêtements dorés, il la tua pour venger son père !

ÉLEKTRA.

Femmes, le malheureux Orestès s'est-il éloigné de ces demeures, en proie à la fureur infligée par les Dieux ?

LE CHŒUR.

Non, mais il est allé à l'assemblée Argienne, afin d'engager, pour sa vie, le combat par lequel il vous faut vivre ou mourir.

ÉLEKTRA.

Hélas sur moi ! Qu'a-t-il fait ? Qui lui a conseillé cela ?

LE CHOEUR.

Pyladès. Mais voici un messager qui nous dira promptement ce qui a été fait de ton frère.

LE MESSAGER.

O malheureuse, ô lamentable fille du Stratège Agamemnôn, maîtresse Élektra, entends la triste nouvelle que je viens t'apporter.

ÉLEKTRA.

Hélas, hélas ! Nous sommes perdus, tes paroles le disent clairement. Tu es venu, comme il est manifeste, en messager de malheurs.

LE MESSAGER.

Il a été décidé en ce jour, par le suffrage des Pélasges, que vous seriez mis à mort, ton frère et toi, ô malheureuse !

ÉLEKTRA.

Hélas sur moi ! Ce que je craignais depuis longtemps et dont l'attente faisait que je me consumais dans les larmes est enfin arrivé ! Mais quelle discussion, quelles paroles parmi les Argiens nous ont condamnés et jugés à mort? Dis, ô vieillard, serai-je lapidée, ou rendrai-je l'esprit par le fer, partageant les calamités de mon frère ?

LE MESSAGER.

A la vérité, je sortais des champs et j'entrais dans la Ville, voulant savoir ce qui vous concernait, toi et Orestès; car j'ai toujours été attaché à ton père, et ta famille m'a nourri, et, bien que pauvre, je suis dévoué à ceux que j'aime. Je vois la multitude arriver et s'asseoir sur la hauteur où, dit-on, Danaos, pour le jugement de sa querelle avec Aigyptos, réunit le premier le peuple en une assemblée publique. Voyant cette foule réunie, j'in-

terrogeai un des citoyens : — Qu'y a-t-il de nouveau dans Argos ? A-t-on appris quelque nouvelle des ennemis, qui inquiète la ville des Danaïdes ? — Et il me répondit : — Ne vois-tu pas Orestès qui vient ici combattre pour sa vie ? — En effet, je vois ce spectacle inattendu : (et plût aux Dieux que je ne l'eusse jamais vu !) Pyladès et ton frère venant ensemble, l'un triste et languissant de son mal, et l'autre, tel qu'un frère, prenant part aux douleurs de son ami et calmant sa souffrance comme on fait pour un enfant. Lorsque la multitude des Argiens fut toute réunie, un héraut, se levant, dit : — Qui veut parler ? Il s'agit de décider si le matricide Orestès doit mourir ou non. — Cela dit, se leva Talthybios qui ravagea la Phrygiè avec ton père. Toujours soumis aux puissants, il prononça des paroles ambiguës, louant ton père à la vérité, mais blâmant ton frère, et entremêlant avec adresse des paroles perfides, et disant qu'il s'établissait de mauvaises coutumes entre parents, et regardant avec bienveillance les amis d'Aigisthos. Telle est, en effet, cette espèce d'hommes ; les hérauts s'empressent toujours vers le plus heureux, et celui-là est leur ami, qui est puissant et compte parmi les chefs de la cité. Le roi Diomèdès parla après lui. Il ne voulait pas qu'on vous tuât, ni toi, ni ton frère, mais qu'en vous punissant par l'exil on satisfît à la piété. Et les uns acclamèrent ce qu'il avait dit, et les autres le blâmèrent. Et après lui se leva un homme à la langue sans frein, puissant par son audace, Argien quoique n'étant pas d'Argos, s'étant imposé, fort par le tumulte et l'audace ignorante de la parole, et capable de jeter les citoyens, par ses conseils, en de mauvaises révolutions. En effet, quand un homme éloquent et animé de mauvais sentiments, persuade la multitude, c'est un grand

malheur pour la cité; tandis que ceux qui donnent toujours de sages conseils, même quand ce n'est pas immédiatement, sont néanmoins utiles plus tard. C'est d'après ceci que nous devons juger le chef de la cité, car la position est la même pour l'orateur et pour celui qui est en possession du pouvoir. Or, il poussait le peuple à te lapider, ainsi qu'Orestès; et Tyndaréôs suggérait ce qu'il avait à dire à celui qui conseillait de vous tuer. Un autre se leva qui le contredit. Son aspect n'est pas beau, mais c'est un homme courageux, venant rarement à la Ville et à l'Agora, et travaillant lui-même son champ. Il est de ceux qui, seuls, sauvent la cité. Or, il est habile à discuter, quand il le veut, et il est intègre et mène une vie irréprochable. Et son opinion a été que le fils d'Agamemnôn, Orestès, devait être couronné, ayant voulu venger son père en tuant une femme mauvaise et impie, dont le crime ferait que personne désormais ne voudrait s'armer et aller combattre loin de sa demeure, si ceux qui restent en garde des choses domestiques les corrompent en souillant le lit nuptial des hommes. Et il sembla à tous les bons qu'il avait bien dit, et nul autre ne parla ensuite. Mais ton frère s'avança et dit : — O vous qui possédez la terre d'Inakhos, Pélasges autrefois et puis Danaïdes, c'est en vous vengeant, non moins que mon père, que j'ai tué ma mère. En effet, s'il est permis aux femmes de tuer leurs maris, vous recevrez promptement la mort, ou vous devrez être esclaves de vos femmes, et vous ferez ainsi le contraire de ce qu'il faut que vous fassiez. Maintenant que celle qui a trahi le lit de mon père est tuée, si vous m'infligez le supplice, la loi est abolie, et nul n'évitera la mort, et une telle audace ne sera plus rare. — Mais il ne persuada pas l'assemblée, quoique ayant bien parlé; et le

mauvais homme, orateur de la multitude, qui avait conseillé de vous tuer, toi et ta sœur, l'emporta. C'est à peine si le misérable Orestès a pu obtenir de ne pas mourir lapidé; mais il a promis qu'en ce jour il se tuerait de sa propre main, ainsi que toi. Pyladès l'a reconduit en pleurant hors de l'assemblée, et ses amis l'ont accompagné, gémissants et désolés. Tu vas voir quelque chose d'affreux et de lamentable. Prépare une épée ou un lacet pour ton cou, car il te faut quitter la lumière. Ni ta bonne naissance ne te servira, ni le Pythien Phoibos siégeant sur le Trépied. Il vous a perdus.

LE CHOEUR.

O malheureuse vierge, tu restes le visage baissé vers la terre, et muette, bien que tu doives bientôt éclater en gémissements et en lamentations!

ÉLEKTRA.

Strophe.

O Pélasgia! Je commence ma lamentation en enfonçant mes ongles blancs dans mes joues ensanglantées et heurtant ma tête, ce qui est dû à la belle jeune Déesse des morts sous la terre. Que la terre Kyklôpéenne gémisse à grands cris, le fer ayant rasé vos têtes à cause des calamités de la demeure! La compassion, la compassion est due à ceux qui vont mourir, à ceux qui furent autrefois les Stratèges de la Hellas.

Antistrophe.

Elle s'en est allée, elle s'en est allée, elle a péri, toute

la race des enfants de Pélops, dont la prospérité était enviée autrefois par les Bienheureux! La jalousie divine l'a renversée, ainsi que la sentence haineuse et meurtrière de la Cité. Hélas! hélas! Races malheureuses et lamentables des mortels! Voyez comme la Moire est venue contre toute attente! Les maux succèdent sans relâche aux maux, et toute la vie des mortels est instable.

Que je puisse m'élancer vers cette Pierre, masse détachée de l'Olympos et qui roule en tourbillonnant, suspendue par des chaînes d'or entre l'Ouranos et la terre, afin de crier mes lamentations au vieux père Tantalos qui a engendré les aïeux de ma famille qui a subi tant de maux depuis que Pélops, poussant la course rapide de ses quatre cavales, tua Myrtilos en le précipitant dans la mer, dans les flots écumeux de Géraistia, le long des rivages!

De là tomba sur notre famille l'exécration lamentable, le prodige fatal de l'Agneau à la Toison d'or, venu du Fils de Maia et né dans les troupeaux d'Atreus nourricier de chevaux. De là la discorde qui détourna le char ailé de Halios, afin que, délaissant la voie occidentale de l'Ouranos, il retournât vers Aôs sur un seul cheval. Et, alors, Zeus dirigea la course des sept Péléiades dans un autre chemin, et il fit succéder les meurtres aux meurtres parmi les Atréides, et le repas qui porte le nom de Thyestès, et le lit adultère de la perfide Krétoise Aéropa; et, enfin, le malheur de mon père et les miens par la misérable destinée de notre maison.

LE CHOEUR.

Voici ton frère qui approche, condamné par le suffrage de mort; et le plus fidèle des hommes, Pyladès, tel qu'un

frère, marchant avec sollicitude à son côté, soutient son corps malade.

ÉLEKTRA.

Hélas sur moi! Frère, je gémis en te voyant au bord de la tombe et près du bûcher funéraire. Hélas sur moi de nouveau! Te voyant de mes yeux pour la dernière fois, je perds l'esprit!

ORESTÈS.

N'accepteras-tu pas en silence, et sans lamentations de femme, ce qui est résolu? Ces choses sont lamentables, mais il te faut supporter nos fortunes présentes.

ÉLEKTRA.

Et comment me tairai-je, puisque nous ne devons plus voir, malheureux que nous sommes, la lumière du Dieu?

ORESTÈS.

Ne me tue pas. Je suis assez malheureux de mourir de la main des Argiens; laisse là nos maux présents.

ÉLEKTRA.

O malheureux Orestès, à cause de ta jeunesse, de ta destinée et de ta mort prématurée! Il te fallait vivre, et tu n'es plus désormais!

ORESTÈS.

Par les Dieux, que tu ne m'amollisses pas, en me faisant pleurer au souvenir de nos maux!

ÉLEKTRA.

Nous allons mourir! Se peut-il que nous ne déplorions pas nos maux? La chère vie est une chose digne d'être pleurée, en effet, pour tous les mortels.

ORESTÈS.

Ce jour est maître de nous; il faut préparer les lacets ou aiguiser l'épée de notre propre main.

ÉLEKTRA.

Frère, tue-moi donc, afin qu'aucun des Argiens ne me tue, en outrageant ainsi la race d'Agamemnôn.

ORESTÈS.

C'est assez du meurtre de ma mère. Je ne te tuerai point. Meurs de ta propre main, et comme tu le voudras.

ÉLEKTRA.

Soit! Il ne manquera rien à ton épée. Mais je veux entourer ton cou de mes bras.

ORESTÈS.

Charme-toi de ce vain plaisir, si, toutefois, il est agréable d'entourer de ses bras ceux qui vont à la mort.

ÉLEKTRA.

O très cher, toi qui reçois de ta sœur ce désirable et très doux nom de frère, et qui n'as qu'une âme avec elle!

ORESTÈS.

Tu me feras pleurer. Oui! je veux répondre à tes

caresses. Malheureux que je suis, pourquoi en rougirais-je? O sein d'une sœur! O embrassements chers! Entre nous, malheureux, ces paroles doivent tenir lieu d'enfants et de lit nuptial!

ÉLEKTRA.

Hélas! Qu'une même épée, s'il se peut, nous tue, et qu'un même tombeau de cèdre nous reçoive!

ORESTÈS.

Ceci serait très doux, mais tu vois comme nous sommes privés d'amis qui nous réunissent dans le tombeau. Le lâche Ménélaos, traître à mon père, n'a rien dit pour toi, n'a rien fait pour que tu ne meures pas, n'a pas même montré son œil; mais, dans l'espoir du sceptre, il a craint de sauver ses amis. Allons! mourons courageusement et dignes d'Agamemnôn. Pour moi, je prouverai à la Ville la bonté de ma race en me frappant de l'épée dans le foie. Il faut que tu oses faire comme moi. Et toi, Pyladès, préside à notre immolation; puis, dispose nos cadavres comme il convient, et, nous portant au tombeau de notre père, ensevelis-nous ensemble. Salut! Tu le vois, je vais faire ce que j'ai résolu.

PYLADÈS.

Arrête! Je te blâme pour la première fois, si tu as espéré que je vive, toi mort.

ORESTÈS.

Pourquoi faut-il que tu meures avec moi?

PYLADÈS.

Tu me le demandes? Comment vivrais-je sans ton amitié?

ORESTÈS.

Tu n'as pas tué ta mère, comme j'ai tué la mienne, malheureux!

PYLADÈS.

Mais j'ai agi avec toi, et il me faut subir la même destinée.

ORESTÈS.

Conserve ta vie à ton père, ne meurs pas avec moi. En effet, tu as une patrie, et je n'en ai plus. Tu as la demeure paternelle et un port assuré de richesses. Tu es privé, il est vrai, des noces de cette malheureuse que je t'avais fiancée, honorant ainsi notre amitié; mais prends une autre femme pour en avoir des enfants, car il n'est plus d'alliance désormais entre nous. Sois heureux, toi qui m'es cher entre tous mes égaux en âge, car il t'est permis d'être heureux, et non plus à nous, car les morts n'ont plus de joie.

PYLADÈS.

Certes, tu es loin de penser comme moi. Que ni la fertile terre ni le splendide Aithèr ne reçoivent mon sang, si, te trahissant, je t'abandonne, afin de me sauvegarder! J'ai tué avec toi, je ne le nierai pas, et j'ai conseillé tout ce dont tu es puni; donc, il me faut mourir avec toi et avec celle-ci. En effet, lui ayant été fiancé, je la regarde comme ma femme. Que dirais-je d'honorable,

étant retourné dans la terre Delphique, dans l'Acropole des Phôkéens, moi qui, avant que vous fussiez malheureux, étais votre ami, et qui ne le suis plus, maintenant que vous êtes malheureux ? Cela ne sera point, et vos peines seront les miennes. Mais, puisque nous devons mourir, cherchons quelque moyen de perdre Ménélaos avec nous.

ORESTÈS.

O très cher, que ne puis-je mourir en voyant cela !

PYLADÈS.

Obéis-moi donc, et retarde le coup de l'épée.

ORESTÈS.

Je le retarderai, si je puis de quelque façon me venger de mon ennemi.

PYLADÈS.

Tais-toi donc, car je me fie peu aux femmes.

ORESTÈS.

Ne crains rien de celles-ci ; elles sont nos amies.

PYLADÈS.

Tuons Hélénè ! Quelle amère douleur ce sera pour Ménélaos !

ORESTÈS.

Comment ? Je suis prêt, s'il y a moyen.

PYLADÈS.

En l'égorgeant. Elle se cache dans la demeure.

ORESTÈS.

Certes, elle scelle tout de son cachet.

PYLADÈS.

Mais elle n'aura rien désormais, car elle est fiancée au Hadès.

ORESTÈS.

Mais comment faire ? Elle est entourée de Barbares.

PYLADÈS.

Lesquels ? Je ne redoute aucun Phryge.

ORESTÈS.

Ils sont faits pour garder des miroirs et des parfums.

PYLADÈS.

Elle est donc revenue ici en possession des délices Troiennes ?

ORESTÈS.

Certes ; la Hellas lui est une trop petite demeure.

PYLADÈS.

L'esclave n'est rien en face d'un homme libre.

ORESTÈS.

Si je puis faire cela, je ne refuse point de mourir deux fois.

PYLADÈS.

Ni moi, certes, si je te venge !

ORESTÈS.

Parle, et mène à bonne fin ce que tu dis.

PYLADÈS.

Entrons dans la demeure, comme pour y mourir.

ORESTÈS.

Je comprends ceci, mais non pas le reste.

PYLADÈS.

Nous nous lamenterons devant elle au sujet des maux que nous subissons.

ORESTÈS.

Afin qu'elle en pleure, bien que s'en réjouissant dans l'âme.

PYLADÈS.

Et nous aussi, alors, nous aurons les mêmes sentiments qu'elle.

ORESTÈS.

Ensuite ? Comment terminerons-nous le combat ?

PYLADÈS.

Nous aurons des épées cachées sous nos péplos.

ORESTÈS.

Mais comment la tuer devant ses serviteurs ?

PYLADÈS.

Nous les disperserons çà et là dans les demeures.

ORESTÈS.

Et il faudra tuer celui qui ne se taira pas

PYLADÈS.

Ensuite l'occasion elle-même nous enseignera ce qu'il faudra faire.

ORESTÈS.

Tuer Hélénè, voilà notre symbole !

PYLADÈS.

Tu as compris. Maintenant, écoute comme mon projet est excellent. Certes, si nous tournions l'épée contre une femme vertueuse, le meurtre serait infâme ; mais, par ce châtiment, nous vengeons toute la Hellas, ceux dont elle a tué les pères, et les pères dont elle a tué les enfants, et les femmes qu'elle a privées de leurs maris. Ce sera une grande joie, et l'on allumera le feu devant les Dieux, en les priant de nous rendre heureux parce que nous aurons tué une mauvaise femme. On ne te nommera plus matricide, si tu la tues ; mais, laissant ce nom pour un meilleur, tu seras dit le meurtrier de Hélénè qui a fait mourir tant d'hommes. Non, il n'est point permis que Ménélaos soit heureux, et que ton père, toi et ta sœur, vous mouriez, et ta mère... — mais sur ceci je me tais, car ce n'est pas bon à dire — ni qu'il possède ta demeure, ayant recouvré sa femme grâce à la lance d'Agamemnôn. Que je ne vive plus si je ne tire contre elle mon épée noire ! Mais, s nous n'accomplissons le meurtre de Hélénè, mourons après avoir incendié ces demeures. Nous ne serons pas frustrés de l'un de ces deux honneurs, ou de mourir glorieusement, ou d'être glorieusement sauvés.

LE CHOEUR.

La Tyndaride est digne de la haine de toutes les femmes elle qui a déshonoré son sexe.

ORESTES.

Ah ! Rien de meilleur qu'un ami sûr, ni la richesse, ni la tyrannie; et il est insensé de préférer la multitude à un noble ami. C'est toi, en effet, qui as trouvé notre vengeance contre Aigisthos. Tu étais avec moi dans le danger, et, maintenant encore, tu me donnes la vengeance contre mes ennemis et tu ne t'éloignes point de moi. Mais je cesserai de te louer, car il est pénible d'être trop loué. Pour moi, quand je devrais rendre l'âme, je désire tout faire pour que mes ennemis meurent, pour perdre à mon tour ceux qui m'ont trahi, et pour que ceux qui m'ont rendu malheureux gémissent aussi. Je suis le fils d'Agamemnôn qui, jugé digne, commanda à la Hellas, et qui, n'étant pas un tyran, posséda cependant la puissance d'un Dieu. Je ne le déshonorerai pas par une mort servile, mais je rendrai l'âme en homme libre, et je me vengerai de Ménélaos. Nous serions heureux si nous pouvions accomplir une seule chose, si un salut inespéré nous arrivait, si nous pouvions tuer sans mourir nous-mêmes. Car, il m'est doux d'exprimer ce que je désire par des paroles ailées, et d'en réjouir mon cœur gratuitement.

ÉLEKTRA.

Frère, je pense avoir trouvé ton propre salut, le sien, et le mien en troisième lieu.

ORESTES.

Tu exprimes la providence divine ! Mais qu'est-ce ? Car je sais la prudence de ton esprit.

ÉLEKTRA.

Écoute donc; et toi, sois attentif.

ORESTÈS.

Parle, car dans l'attente même d'un bien il y a quelque volupté.

ÉLEKTRA.

Tu connais la fille de Hélénè ? Je te demande ce que tu sais.

ORESTÈS.

Je connais Hermionè que ma mère a élevée.

ÉLEKTRA.

Elle est allée au tombeau de Klytaimnestra.

ORESTÈS.

Pourquoi faire? Quelle espérance suggères-tu ?

ÉLEKTRA.

Elle va répandre des libations sur le tombeau, au nom de sa mère.

ORESTÈS

Soit ! En quoi ce que tu dis peut-il servir à notre salut ?

ÉLEKTRA.

Saisissez-la comme otage, quand elle reviendra.

ORESTÈS.

Quelle aide y a-t-il pour nous trois dans ce que tu dis?

ÉLEKTRA.

Hélénè une fois tuée, si Ménélaos veut agir contre toi, contre celui-ci et moi, car l'amitié nous unit en un seul, dis-lui que tu vas tuer Hermionè ; et tiens l'épée sur la gorge de la vierge. Et si Ménélaos, voyant Hélénè gisante dans le sang, te sauve pour que sa fille ne soit pas tuée, rends la vierge à son père. Mais si, ne pouvant refréner sa violente colère, il veut te tuer, frappe la gorge de la jeune fille. Je pense cependant que, tout d'abord violemment irrité, il apaisera son cœur, car il n'est ni hardi, ni courageux. Telle est ma certitude de salut. J'ai dit.

ORESTÈS.

O toi, qui possèdes un cœur d'homme dans un très beau corps de femme, combien tu es digne de vivre plutôt que de mourir ! Pyladès, seras-tu donc privé d'une telle femme, malheureux, qui te réserve, si tu vis, un heureux mariage?

PYLADÈS.

Que cela soit ! Qu'elle entre dans la ville des Phôkéens, honorée de belles noces !

ORESTÈS.

Mais quand Hermionè reviendra-t-elle dans la demeure ?

Car, pour le reste, tu as bien parlé, si nous avons la chance de nous saisir du petit chien d'un père impie.

ÉLEKTRA.

Je pense qu'elle doit être près de la demeure, car voici déjà longtemps qu'elle est partie.

ORESTÈS.

Très bien. Toi, sœur Élektra, reste devant la demeure pour recevoir la vierge à son arrivée, et vois si, avant que le meurtre soit accompli, quelque compagnon, ou le frère de notre père, nous prévient en venant vers les demeures. Crie dans la maison, ou, heurtant les portes parle à haute voix dans l'intérieur. Nous, entrons et armons nos mains de l'épée pour ce dernier combat, ô Pyladès, car tu m'aides dans tous mes travaux. O toi qui habites les demeures de la nuit noire, Père ! ton fils Orestès t'appelle. Viens en aide à nous qui te prions, car c'est pour toi, malheureux que je suis, que je subis des maux injustes, et que je suis trahi par ton frère, parce que j'ai fait une action juste. Je veux saisir et tuer sa femme. Sois donc notre allié pour cela.

ÉLEKTRA.

O Père, viens enfin, si tu entends sous la terre tes enfants qui t'appellent et qui meurent pour ta cause !

PYLADÈS.

O parent de mon père, Agamemnôn ! exauce aussi mes prières, sauve tes enfants !

ORESTÈS.

J'ai tué ma mère...

PYLADÈS.

Moi, j'ai conduit l'épée.

ÉLEKTRA.

Et moi, je l'ai exhorté et j'ai dissipé sa crainte.

ORESTÈS.

C'était pour te venger, Père!

ÉLEKTRA.

Moi non plus je ne t'ai point trahi!

PYLADÈS.

Entends donc ces reproches et tes enfants!

ORESTÈS.

Je t'offre la libation de mes larmes.

ÉLEKTRA.

Et moi celle de mes lamentations

PYLADÈS.

Cessez, et agissons. En effet, si les prières pénètrent sous la terre, il nous entend. Et toi, ô Zeus ancêtre! et toi, Justice vénérable! donnez-nous le succès, à celui-ci, à celle-ci et à moi! Ceci est une seule cause, un seul combat pour tous trois. Ils doivent vivre ou mourir ensemble.

ÉLEKTRA.

Strophe.

O chères Mykènides, qui êtes les premières sur la terre des Pélasges d'Argos !

LE CHOEUR.

Pourquoi élèves-tu la voix, ô vénérable ? Car ce nom te reste encore dans la ville des Danaïdes.

ÉLEKTRA.

Que quelques-unes d'entre vous restent tournées vers la voie des chars, et les autres vers la route de la demeure.

LE CHOEUR.

Pourquoi m'ordonnes-tu cela ? Dis-le-moi, chère.

ÉLEKTRA.

J'ai la crainte qu'il vienne quelqu'un vers la demeure dans une intention de meurtre, qui nous suscite maux sur maux.

1er DEMI-CHOEUR.

Allez ! Hâtons-nous ! Moi, je vais surveiller ce sentier, vers le soleil levant.

2me DEMI-CHOEUR.

Et moi, celui-ci qui regarde l'occident.

ÉLEKTRA.

Portez les pupilles de vos yeux de ce côté, et puis du côté opposé.

1er DEMI-CHOEUR.

Nous faisons comme tu l'ordonnes.

ÉLEKTRA.

Antistrophe.

Dirigez maintenant vos pupilles de tous les côtés, à travers les boucles de vos cheveux.

2me DEMI-CHOEUR.

Qui est celui-ci, sur le chemin? Quel est cet homme campagnard qui erre autour de la demeure?

ÉLEKTRA.

Nous sommes perdues, ô chères! Il révèlera aux ennemis les bêtes féroces cachées et armées.

1er DEMI-CHOEUR.

Sois sans crainte, ô chère! La route est déserte, que tu ne croyais pas telle.

ÉLEKTRA.

Et vous? qu'y a-t-il? Tout est-il sûr de votre côté? Donnez-moi une bonne réponse. N'y a-t-il rien devant les demeures?

2me DEMI-CHOEUR.

Ici les choses vont bien; mais, toi, observe de ton côté. Aucun des Danaïdes ne vient à nous.

1er DEMI-CHOEUR.

Je dis de même : de ce côté il n'y a aucune foule.

ÉLEKTRA.

Allons! Je vais donc heurter les portes du son de ma voix. Pourquoi tardez-vous, vous qui êtes dans les demeures, à sacrifier la victime pendant que tout est tranquille? Ils n'entendent pas! ô malheureuse à cause de mes maux! Leurs épées sont-elles devenues impuissantes contre la beauté! Bientôt quelque Argien armé va se ruer à l'aide vers la demeure. Regardez mieux encore! Ce n'est pas le lieu de se reposer. Les unes et les autres, portez vos yeux de tous côtés, ici et là.

LE CHOEUR.

Nous changeons d'endroit, et nous surveillons de toutes parts.

HÉLÉNÈ

Hélas! Pélasgienne Argos, je péris misérablement!

ÉLEKTRA.

Entendez-vous? Les hommes mettent la main au meurtre. C'est le hurlement de Hélénè, comme il m'est permis de le supposer.

LE CHOEUR.

O puissance de Zeus, puissance éternelle de Zeus, viens en aide à nos amis!

HÉLÉNÈ.

Ménélaos! je meurs, et tu n'es pas là pour me secourir!

ÉLEKTRA.

Tuez, massacrez, égorgez, frappez ! Enfoncez les épées à deux tranchants dans cette femme qui a abandonné son père et son mari, et qui a fait mourir des milliers de Hellanes autour des tourbillons de Skamandros, là où tant et tant de larmes ont coulé à cause des traits armés de fer !

LE CHOEUR.

Taisez-vous, taisez-vous ! J'entends sur la route un bruit qui accourt vers la demeure.

ÉLEKTRA.

O très chères femmes, Hermionè arrive au milieu du meurtre ! Cessons nos clameurs. Elle vient tomber dans les rets. Excellente proie, si elle peut être prise ! Restez avec un air tranquille, et que la couleur de votre visage ne révèle pas ce qui s'est fait. Moi, j'aurai les yeux sombres, comme ne sachant rien des choses accomplies. — O vierge, tu reviens, après avoir couronné le tombeau de Klytaimnestra et versé les libations funéraires ?

HERMIONÈ.

Je viens, ayant accompli une expiation ; mais la crainte m'a saisie d'avoir entendu, encore éloignée, des cris dans les demeures.

ÉLEKTRA.

Quoi ? Ce qui nous arrive est digne de lamentation.

HERMIONÈ.

Parle mieux. Annonces-tu quelque malheur nouveau ?

ÉLEKTRA.

Cette terre a résolu de nous faire mourir, Orestès et moi.

HERMIONÈ.

Que cela vous soit épargné, à vous qui êtes mes parents !

ÉLEKTRA.

Cela est résolu; nous sommes sous le joug de la nécessité.

HERMIONÈ.

Est-ce à cause de cela qu'on pousse des cris dans la demeure?

ÉLEKTRA.

Suppliant, tombé aux genoux de Hélénè, il crie...

HERMIONÈ.

Qui ? Je ne sais rien de plus, si tu ne parles

ÉLEKTRA.

Le malheureux Orestès, pour n'être point tué, et pour moi.

HERMIONÈ.

C'est donc pour une cause légitime que la demeure retentit ainsi?

ÉLEKTRA.

Quelle plus juste cause y aurait-il à des clameurs ? Mais, va ! prends part aux supplications de tes amis ; prosterne-toi devant ta bienheureuse mère, pour que Ménélaos ne nous voie pas morts. O toi, qui as été élevée par les mains de ma mère, aie pitié de nous et allège nos maux ! Cours à ce combat, je t'y précèderai ; car en toi seule est notre dernier terme de salut.

HERMIONÈ.

Voici que j'entre à la hâte dans la demeure. Soyez sauvés autant qu'il est en moi.

ÉLEKTRA.

O vous, amis, qui, dans la demeure, êtes armés de l'épée, ne saisirez-vous pas la proie ?

HERMIONÈ.

Hélas sur moi ! Qui sont ces hommes que je vois ?

ORESTÈS.

Il faut te taire. Tu apportes notre salut, et non le tien.

ÉLEKTRA.

Saisissez ! saisissez ! Approchez l'épée de sa gorge, soyez calmes, afin que Ménélaos sache qu'il a trouvé des hommes et non de lâches Phryges, et qu'il subisse ce qu'il faut que les lâches subissent. Allons, chères ! faites

beaucoup de bruit et criez devant les demeures, de peur que l'accomplissement du meurtre ne frappe les Argiens d'une violente terreur, de sorte qu'ils accourent à l'aide vers les demeures royales, avant que j'aie vu de mes yeux Hélénè égorgée et couchée sanglante dans la demeure, ou qu'un des serviteurs m'ait apporté quelque nouvelle, car, bien que j'en connaisse quelque chose, je ne sais pas tout clairement.

LE CHOEUR.

La vengeance des Dieux est tombée justement sur Hélénè, car elle a rempli toute la Hellas de larmes à cause du très funeste Paris Idaien qui attira les Hellènes à Ilios. Mais les portes de la demeure royale retentissent. Taisez-vous! C'est un des Phryges qui sort. Nous saurons de lui ce qui se fait dans les demeures.

LE PHRYGE.

Échappé à la mort, j'ai fui l'épée des Argiens, sur mes chaussures Barbares, traversant les toits de cèdre des chambres nuptiales et les triglyphes Doriques, loin, loin, ô terre, terre, dans ma fuite Barbare! Hélas, hélas! où fuirai-je, Étrangères? M'envolerai-je dans les hauteurs de l'Aithèr blanc, ou sur la mer que fait rouler Okéanos à tête de taureau, qui enveloppe la terre de ses bras?

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il, serviteur de Hélénè, tête Idaïenne?

LE PHRYGE.

Ilios, Ilios! Hélas sur moi! ô Ville, reine de la grasse Phrygiè, mont sacré de l'Ida, combien par des chants funèbres et d'une voix Barbare, je te pleure, renversée à cause de celle qui est née d'un œuf de cygne, de la fille si belle de Lèda, de la funeste Hélénè, cette Érinnys des murailles Apollôniennes, hélas! Lamentations, lamentations! malheureuse Dardania, terre des chevaux de Ganymèdès qui couche avec Zeus!

LE CHOEUR.

Dis-nous clairement les choses qui se sont faites dans les demeures, car je ne puis rien conjecturer avec certitude de ce que tu viens de dire.

LE PHRYGE.

Ailinon! Ailinon! C'est ainsi que les Barbares commencent leurs plaintes lamentables, hélas! hélas! d'une voix asiatique, lorsque le sang des rois est répandu sur la terre par les épées de fer d'Aidès. Afin de te dire chaque chose, deux lions jumeaux Hellanes sont entrés dans la demeure. L'un eut pour père celui qu'on nommait le Stratège, et l'autre est fils de Strophios, artisan de ruses, semblable à Odysseus, et silencieusement perfide, mais fidèle à ses amis, hardi au combat, habile à la guerre et dragon meurtrier. Qu'il périsse, à cause de sa tranquille prudence, malfaisant qu'il est! Ils vinrent auprès du thrône de la femme qu'épousa l'archer Paris; et, les yeux mouillés de larmes, humbles, ils se tinrent, celui-ci d'un côté, et celui-là de l'autre, et prêts à agir. Et ils jetèrent leurs mains suppliantes autour des genoux de Hélénè. Et les

serviteurs Phryges s'empressèrent d'accourir, et ils se demandaient l'un et l'autre, avec inquiétude, s'il n'y avait pas là quelque embûche. Et il semblait aux uns qu'il n'y en avait pas, et il semblait aux autres qu'ils voyaient la fille de Tyndaréôs enveloppée dans les rets du dragon matricide.

LE CHOEUR.

Et toi, où donc étais-tu alors? Étais-tu déjà en fuite, dans ta terreur?

LE PHRYGE.

Par hasard, selon la coutume Phrygienne, j'agitais çà et là l'air près de la chevelure de Hélénè, avec un cercle bien garni de plumes, et devant sa joue, selon la mode Barbare. Et elle tordait de ses doigts le lin du fuseau, et elle laissait tomber les fils à terre, désirant composer avec le butin Phrygien des ornements de lin et des vêtements de pourpre pour le tombeau de Klytaimnestra. Et Orestès parla ainsi à la femme Lakainienne : — O fille de Zeus, quitte ton siège pour venir à celui de l'antique foyer du bisaïeul Pélops, afin d'entendre mes paroles. — Et il l'emmenait, et elle le suivait, sans prévoir ce qu'il allait faire. Et le perfide Phôkéen, son compagnon, faisait autre chose : — Ne sortirez-vous pas d'ici, lâches Phryges! — Et il les enferma ici et là dans la demeure, les uns dans les écuries des chevaux, les autres à l'extérieur, nous dispersant tous loin de la maîtresse.

LE CHOEUR.

Qu'est-il arrivé de lamentable après cela?

LE PHRYGE.

Mère Idaïenne, mère toute puissante! Hélas, hélas! O calamités sanglantes et impies, que j'ai vues de mes yeux dans les demeures royales! Ayant tiré et tenant en mains les épées cachées sous leurs péplos pourprés, chacun d'eux regarda tout autour, de peur qu'il y eût quelqu'un. Et, alors, comme des sangliers montagnards, se retournant contre la femme, ils disent : — Meurs! Meurs! Ton mauvais mari te tue, lui qui a trahi le Fils de son frère afin qu'il mourût dans Argos. — Elle cria : — Hélas sur moi! — Et, jetant son bras blanc contre sa poitrine, elle frappa sa tête d'un coup lamentable, fuyant çà et là et courant sur ses sandales d'or. Mais Orestès, avançant ses chaussures Mykèniennes, la saisit par les cheveux, et, lui courbant le cou sur l'épaule gauche, se préparait à lui enfoncer l'épée noire à travers la gorge.

LE CHOEUR.

Où donc étaient, afin de la secourir, les Phryges dans la demeure?

LE PHRYGE.

Nous enfonçons avec des leviers, en poussant des clameurs, les portes et les cloisons où nous étions retenus, et nous accourons à l'aide, de tous les bouts de la maison, ceux-ci avec des pierres, ceux-là avec des traits, et d'autres avec l'épée nue en mains. Contre nous vient Pyladès, irrésistible, semblable au Phryge Hektôr, ou tel qu'Aias au casque à triple aigrette, que j'ai vu aux portes de Priamos. Et nous engageons la mêlée des épées. Mais alors il devient manifeste combien, nous Phryges, nous

sommes inférieurs à la lance de la Hellas dans la mêlée d'Arès. L'un fuit, l'autre tombe mort, celui-ci reçoit une blessure, celui-là supplie, cherchant un refuge contre la mort, et nous fuyons tous dans les ténèbres ; et les uns tombaient morts, et les autres gisaient mourants. Et la malheureuse Hermionè arriva dans la demeure au moment ou la mère lamentable qui l'enfanta tombait égorgée. Mais eux, tels que des Bakkhantes sans thyrses qui courent sur le faon montagnard, la saisirent de leurs mains; et, de nouveau, ils frappèrent la fille de Zeus. Mais celle-ci, ô Zeus! ô terre! ô lumière! ô nuit! soit par des enchantements, soit par un art magique, soit enlevée par les Dieux, s'échappa de la chambre, disparut de la demeure! Ce qui est arrivé après cela, je ne le sais plus, car j'ai précipité mon pied fugitif hors des demeures. Mais Ménélaos a inutilement souffert des peines et des maux sans nombre pour ramener de Troia sa femme Hélénè.

LE CHOEUR.

Un nouvel événement succède à celui-ci, car je vois, devant les demeures, Orestès, armé de l'épée, qui vient d'un pas précipité.

ORESTÈS.

Où est-il celui qui a fui mon épée hors des demeures?

LE PHRYGE.

Je t'adore, Roi! en me prosternant à la manière Barbare.

ORESTÈS.

Ceci ne se passe pas à Ilios, mais sur la terre Argienne.

LE PHRYGE.

Partout il est plus doux aux sages de vivre que de mourir.

ORESTÈS.

N'as-tu point crié vers Ménélaos pour qu'il vînt à l'aide ?

LE PHRYGE.

C'était plutôt pour appeler à ton secours, car tu étais plus digne d'être secouru.

ORESTÈS.

La fille de Tyndaréôs a donc péri justement ?

LE PHRYGE.

Très justement, eût-elle eu une triple gorge pour mourir.

ORESTÈS.

Tu me flattes par peur, mais tu ne penses pas ainsi.

LE PHRYGE.

Pourquoi non ? N'a-t-elle pas fait périr également la Hellas et les Phryges ?

ORESTÈS.

Jure, sinon je te tuerai, que tu ne dis pas cela pour me plaire.

LE PHRYGE.

Je jure par mon âme, ce qui est mon serment le plus sacré.

ORESTÈS.

N'était-ce pas ainsi qu'à Troia le fer était la terreur des Phryges?

LE PHRYGE.

Éloigne cette épée! De près elle menace, par ses éclairs, d'une mort terrible.

ORESTÈS.

Crains-tu d'être changé en pierre, comme si tu voyais Gorgô?

LE PHRYGE.

Je crains bien plus de mourir, car je ne connais pas la tête de Gorgô.

ORESTÈS.

Étant esclave, tu crains la mortqui t'affranchira de tes maux?

LE PHRYGE.

Tout homme, bien qu'esclave, se réjouit de voir la lumière.

ORESTÈS.

Tu parles bien ; ta prudence te sauve. Mais rentre dans la demeure.

LE PHRYGE.

Tu ne me tueras donc pas?

ORESTÈS.

Tu as ta grâce.

LE PHRYGE.

Voilà une belle parole.

ORESTÈS.

Mais je changerai peut-être de résolution.

LE PHRYGE.

Cette parole-ci n'est pas belle.

ORESTÈS.

Tu es un insensé, si tu penses que je voulusse ensanglanter ton cou, car, toi, tu n'es ni homme, ni femme. — Pour vous, c'est afin que vous ne jetiez pas de clameurs que je suis sorti des demeures, car, dès qu'Argos aurait entendu vos cris, elle se soulèverait ; mais, pour Ménélaos, je ne le crains pas à portée d'épée. Qu'il vienne, fier de ses blonds cheveux sur ses épaules ! Car, s'il amène dans cette demeure des Argiens rassemblés, afin de venger le meurtre de Hélénè, et s'il ne veut pas me sauver, ainsi

que ma sœur et Pyladès qui a commis ceci avec moi, il verra deux cadavres, sa fille vierge et sa femme !

LE CHŒUR.

Hélas, hélas ! Fortune ! La famille des Atréides est en proie à un combat nouveau et terrible.

1er DEMI-CHŒUR.

Que ferons-nous ? Annoncerons-nous cela dans la Ville ? ou bien, resterons-nous muettes ?

2me DEMI-CHŒUR.

C'est le plus sage, chères.

1er DEMI-CHŒUR.

Voici, devant les demeures, voici une fumée qui monte dans l'air et qui annonce quelque chose.

2me DEMI-CHŒUR.

Ils allument des torches, comme s'ils allaient embraser les demeures Tantaléiennes, et ils ne cessent pas de tuer.

LE CHŒUR.

Le Daimôn marque aux hommes le terme qu'il veut. C'est une grande force. Cette maison est tombée dans le sang, par la volonté d'un Daimôn vengeur, à cause du meurtre de Myrtilos, précipité de son char. Mais je vois Ménélaos venir en hâte vers la demeure, ayant appris

peut-être ce qui s'est accompli. Fermez promptement les portes aux verrous, Atréides, qui êtes dans la demeure! L'homme prospère est terrible contre ceux qui sont dans 'adversité, comme tu y es maintenant Orestès!

MÉNÉLAOS.

Je viens, ayant appris les actions cruelles et audacieuses de deux lions, car je ne les appelle pas des hommes. J'ai entendu dire de ma femme qu'elle n'était point morte, mais qu'elle a disparu; vain bruit qu'un homme saisi de terreur m'a annoncé. Mais ce sont là des inventions du matricide, et une grande dérision. Que quelqu'un ouvre la demeure! J'ordonne aux esclaves d'enfoncer les portes, afin de sauver au moins ma fille des mains de ces hommes souillés de meurtres, et que je retrouve ma malheureuse femme. Il faut qu'ils meurent de ma main ceux qui ont tué ma femme!

ORESTÈS.

Holà! toi! ne touche point de tes mains les portes closes. Je te parle, Ménélaos, dont l'arrogance est comme une tour, ou bien je te briserai la tête du haut de ce créneau, la fracassant avec la corniche des toits antiques, excellent ouvrage. Les portes sont bien fermées aux verrous; elles résisteront à tes efforts, et tu n'entreras pas dans la demeure.

MÉNÉLAOS.

Ah! qu'est-ce que cela? Je vois la splendeur des flammes, et, au sommet des demeures, comme le faîte des

tours, des hommes qui tiennent l'épée sur la gorge de ma fille !

ORESTÈS.

Veux-tu m'interroger, ou m'écouter ?

MÉNÉLAOS.

Ni l'un ni l'autre ; mais il me faut t'écouter, je le vois.

ORESTÈS.

Je vais tuer ta fille, si tu veux le savoir.

MÉNÉLAOS.

Ayant tué Hélénè, tu ajoutes le meurtre au meurtre !

ORESTÈS.

Que ne l'ai-je pu, non trompé par les Dieux !

MÉNÉLAOS.

Tu nies avoir tué, et tu dis cela pour m'outrager.

ORESTÈS.

Certes, c'est avec regret que je le nie. Que n'ai-je pu...

MÉNÉLAOS.

Faire quoi ? En effet tu me remplis de terreur.

ORESTÈS.

Précipiter dans le Hadès la souillure de la Hellas.

MÉNÉLAOS.

Rends-moi le corps de ma femme, afin que je la mette au tombeau.

ORESTES.

Demande aux Dieux ; moi, je tuerai ta fille.

MÉNÉLAOS.

Le matricide accomplit meurtre sur meurtre!

ORESTÈS.

Je venge mon père, que tu as trahi pour qu'il mourût.

MÉNÉLAOS.

Le meurtre de ta mère ne te suffit donc pas?

ORESTÈS.

Je ne me lasserai jamais de tuer les mauvaises femmes.

MÉNÉLAOS.

Et toi, Pyladès, as-tu pris part à ce meurtre?

ORESTÈS.

Son silence l'affirme. Il suffit que je le dise.

MÉNÉLAOS.

Mais non impuni, à moins que tu ne fuies sur des ailes.

ORESTES.

Nous ne fuirons pas, mais nous mettrons le feu aux demeures.

MÉNÉLAOS.

Vas-tu donc dévaster les demeures paternelles ?

ORESTES.

Afin que tu ne les aies pas ; et j'égorgerai celle-ci dans le feu.

MÉNÉLAOS.

Tue donc, et, si tu le fais, je t'en châtierai.

ORESTÈS.

Cela va être fait.

MÉNÉLAOS.

Hélas ! hélas ! ne le fais pas !

ORESTÈS.

Tais-toi donc, et supporte patiemment une juste calamité.

MÉNÉLAOS.

Et toi ! est-il juste que tu vives ?

ORESTÈS.

Et que je commande à cette terre.

MÉNÉLAOS.

A laquelle ?

ORESTÈS.

A l'Argos Pélasgique.

MÉNÉLAOS.

Tu toucherais les vases d'eau lustrale ?

ORESTÈS.

Pourquoi non, en effet ?

MÉNÉLAOS.

Et tu sacrifierais les victimes avant le combat ?

ORESTÈS.

Et toi, es-tu digne de le faire ?

MÉNÉLAOS.

Mes mains sont pures.

ORESTÈS.

Mais non tes pensées.

MÉNÉLAOS.

Qui te parlerait ?

ORESTÈS.

Quiconque aime son père.

MÉNÉLAOS.

Mais celui qui honore sa mère ?

ORESTÈS.

Celui-là est heureux.

MÉNÉLAOS.

Donc, tu ne l'es pas.

ORESTÈS.

En effet, les mauvaises femmes ne me plaisent pas.

MÉNÉLAOS.

Ecarte cette épée loin de ma fille.

ORESTÈS.

Tu mens.

MÉNÉLAOS.

Vas-tu donc tuer ma fille ?

ORESTÈS.

Tu ne mens plus.

MÉNÉLAOS.

Hélas sur moi ! Que ferai-je ?

ORESTÈS.

Va, et persuade aux Argiens...

MÉNÉLAOS.

Que leur persuaderai-je ?

ORESTÈS.

Que la cité ne nous fasse pas mourir.

MÉNÉLAOS.

Ou vous tuerez ma fille ?

ORESTÈS.

Cela est ainsi.

MÉNÉLAOS.

O malheureuse Hélénè !

ORESTÈS.

Ne suis-je pas aussi malheureux ?

MÉNÉLAOS.

Je t'ai ramené ta victime de chez les Phryges..

ORESTÈS.

Plût aux Dieux qu'il en fût ainsi !

MÉNÉLAOS.

Ayant subi d'innombrables fatigues.

ORESTÈS.

Mais non pour moi.

MÉNÉLAOS.

J'ai cruellement souffert !

ORESTÈS.

Tu ne m'as été d'aucun secours.

MÉNÉLAOS.

Tu l'emportes sur moi.

ORESTÈS.

Tu t'es pris toi-même dans ta méchanceté. Mais, allons, Élektra, incendie ces demeures ! Et toi, Pyladès, le plus sûr de mes amis, brûle l'entablement de ces murailles !

MÉNÉLAOS.

O terre des Danaens fondateurs d'Argos cavalière ! n'accourez-vous pas en armes à l'aide ? Car celui-ci fait violence à toute la Cité, afin de vivre, après avoir accompli le meurtre abominable de sa mère !

APOLLÔN.

Ménélaos, apaise ton cœur irrité. Moi, Phoibos, le fils de Lètô, je suis devant toi et je te parle. Et toi, qui, armé, menaces cette jeune fille, Orestès, arrête, afin d'apprendre ce que je viens te dire. En effet, Hélénè, que tu désirais tuer, irrité contre Ménélaos, et qui t'a échappé,

est cette étoile que vous voyez dans les profondeurs de l'Aithèr. Elle est sauvée, et tu ne l'as point tuée. C'est moi qui l'ai sauvée et ravie à ton épée par l'ordre du père Zeus. Étant fille de Zeus, il faut qu'elle vive immortelle, et elle siègera dans les profondeurs de l'Aithèr auprès de Kastôr et de Polydeukès, et favorable aux marins. Toi, Ménélaos, prends une autre femme pour épouse dans ta demeure, puisque les Dieux, à cause de la beauté de celle-ci, ont suscité tant de meurtres entre les Hellènes et les Phryges, afin de débarrasser cette terre d'une multitude d'hommes arrogants. Voilà pour ce qui regarde Hélénè. Toi, Orestès, il faut que tu franchisses les frontières de ce pays et que tu habites Parrhasios pendant le cycle d'une année. Et elle empruntera son nom à ton exil, et elle sera appelée Orestios par les Azaniens et les Arkadiens. De là tu iras dans la ville des Athènaiens où tu rendras raison du meurtre de ta mère aux trois Euménides. Les Dieux seront juges de ta cause et rendront le vénérable jugement sur la colline d'Arès, où tu dois vaincre. Et il est dans la destinée que tu épouses Hermionè, celle même sur la gorge de laquelle tu tiens l'épée levée; et Néoptolémos, qui pense l'épouser, ne l'épousera jamais. Son destin est de mourir par une épée delphique, quand il viendra me demander de venger son père Akhilleus. Donne à Pyladès, à qui tu l'avais déjà fiancée, ta sœur en mariage, et leur vie future sera heureuse. Ménélaos, laisse Orestès commander dans Argos, et retourne régner sur la terre spartiate, et possède la dot de la femme qui t'a fait subir jusqu'à ce jour des travaux innombrables et incessants. Je concilierai son différend avec la Cité, puisque je l'ai contraint moi-même de tuer sa mère.

ORESTÈS.

O prophète Loxias, tu n'étais donc pas un faux divinateur dans tes oracles, mais un véridique ! Cependant je craignais d'avoir pris pour ta voix celle de quelque Daimôn entendu. Mais tout finit bien, et j'obéirai à ta parole. Voici que j'affranchis Hermionè de la mort, et je l'épouserai, quand son père me la donnera.

MÉNÉLAOS.

O fille de Zeus, Hélénè, salut ! Je te dis heureuse d'habiter la demeure bienheureuse des Dieux. Orestès, je te donne ma fille pour femme, Phoibos l'ordonnant. Mari de bonne race d'une femme bien née, sois heureux, ainsi que moi qui te la donne !

APOLLÔN.

Allez donc, chacun où nous l'envoyons et cessez vos querelles.

MÉNÉLAOS.

Il faut obéir.

ORESTÈS.

Et moi aussi j'obéis. Je me conforme à notre destinée, Ménélaos, et à tes oracles, Loxias !

APOLLÔN

Allez donc, et honorez la Paix, la plus belle des Déesses. Pour moi, traversant le pôle des astres éclatants, je conduirai Héiénè aux demeures de Zeus, là où, auprès de Hèra et de Hèbè, la femme de Hèraklès, elle sera Déesse pour les hommes, toujours honorée de leurs libations, et

veillant sur la mer, avec les Tyndarides, fils de Zeus, au salut des marins.

LE CHŒUR.

O très vénérable Victoire, accompagne toujours ma vie, et ne cesse pas de me couronner !

FIN D'ORESTÈS

III

LES PHOINISSIENNES

III

LES PHOINISSIENNES

IOKASTÈ.
LE PAIDAGÔGUE.
ANTIGONÈ.
POLYNEIKÈS.
ETÉOKLÈS.
KRÉÔN.
MÉNOIKEUS.
TEIRÉSIAS.
LE CHŒUR.
OIDIPOUS.
UN MESSAGER.
UN AUTRE MESSAGER.

IOKASTÈ.

toi, qui traces la route parmi les astres de l'Ouranos et qui sièges sur un char d'or, Hèlios! Toi, qui roules la flamme avec tes chevaux rapides, quel rayon funeste tu as envoyé sur Thèba, le jour où Kadmos, ayant quitté la

terre Phoinissienne, vint dans ce pays! Lui qui, après avoir épousé autrefois la fille de Kypris, Harmonia, engendra d'elle Polydôros de qui naquit, dit-on, Labdakos, et de celui-ci Laios. Pour moi je suis appelée fille de Ménoikeus, et Kréôn est mon frère, né de la même mère. On me nomme Iokastè. Mon père, en effet, m'a donné ce nom, et Laios m'épousa. Me possédant depuis longtemps dans sa demeure et n'ayant point d'enfants, il alla interroger Phoibos et lui demanda que nous eussions des enfants mâles dans nos demeures, et celui-ci lui répondit : — O toi, qui commandes aux bons cavaliers Thèbaiens, n'ensemence pas malgré les Dieux le sillon des enfants, car, si tu engendres un fils, ce fils te tuera, et toute la famille s'en ira dans le sang! — Mais lui, cédant à la volupté et poussé par l'excès de vin, engendra notre fils; et, après avoir engendré, reconnaissant son erreur, et se souvenant de l'oracle du Dieu, donna l'enfant aux pasteurs afin qu'ils l'exposassent dans la prairie de Hèra, à la cime du Kithairôn, après avoir percé ses talons de fers aigus, d'où vient que la Hellas le nomme Oidipous. Et les pasteurs de Polybos, l'ayant recueilli, le portèrent dans la demeure et le remirent aux mains de leur maîtresse qui confia le fruit de mon accouchement à des mamelles de nourrice, et elle persuada à son mari qu'elle l'avait enfanté. Et déjà mon fils était devenu homme aux joues florissantes, et, soit qu'il comprît tout de lui-même, soit qu'il eût été averti par quelqu'un, il se rendit à la demeure de Phoibos pour découvrir ses parents, en même temps que Laios, mon mari, s'y rendait aussi, afin de connaître si son fils exposé était encore vivant. Et ils se rejoignirent au lieu où la route de la Phôkis se coupe en trois. Et le conducteur de Laios commanda ainsi à Oidipous : — O

Étranger, cède le chemin au Roi. — Mais lui marchait en silence et avec fierté. Et les sabots des chevaux rougirent de sang ses pieds... Mais qu'est-il besoin de raconter ce qui est en dehors de nos maux ? Or, le fils tua le père, et, se saisissant du char, il le donna à Polybos qui l'avait nourri. Mais, comme la Sphinx opprimait la Ville, et mon mari n'étant plus, Kréôn mon frère fit proclamer qu'il me marierait à celui qui comprendrait l'énigme de la Vierge rusée. Et il arriva que mon fils Oidipous comprit l'énigme de la Sphinx, et il devint ainsi le maître de ce pays, et il reçut en récompense le sceptre de cette terre. Et le malheureux, sans le savoir, épousa sa mère qui, sans le savoir, coucha avec son fils. Et j'ai conçu de mon fils deux enfants mâles, Étéoklès et l'illustre Force de Polyneikès, et deux filles. Son père nomma l'une Ismènè, et l'autre, qui était l'aînée, je la nommai Antigonè. Mais quand il sut que mon lit était à la fois celui de sa mère et de sa femme, Oidipous, accablé de tous ces maux, leva une main meurtrière contre ses yeux et les creva avec des agrafes d'or. Dès que la joue de mes fils fut ombragée, ils enfermèrent leur père afin que cette calamité fût oubliée, mais toutes les ruses étaient vaines pour cela. Il est vivant dans les demeures, mais irrité de cette destinée, il profère des imprécations très impies contre ses enfants et souhaite qu'ils déchirent cette famille avec le fer aigu. Et ceux-ci, craignant que les Dieux n'accomplissent les imprécations s'ils habitaient ensemble, convinrent que le plus jeune, Polyneikès, s'exilerait d'abord volontairement de cette terre, et qu'Étéoklès, restant, possèderait le sceptre de ce pays et le cèderait à son tour dans une année. Mais, une fois assis au banc du commandement, Étéoklès ne céda point le thrône, et il chassa de cette terre Polyneikès

exilé. Et celui-ci, étant parti pour Argos et ayant fait alliance de famille avec Adrastos, a réuni et amène une nombreuse armée d'Argiens, et il vient contre la Ville aux sept portes elle-même, et il redemande le sceptre paternel et sa part de cette terre. Et moi, afin de dénouer cette contestation, j'ai persuadé mon fils de venir à son frère, sur la foi donnée, avant de toucher la lance. Le messager envoyé dit qu'il doit venir. Mais, ô toi, qui habites les splendides retraites de l'Ouranos, Zeus, sauve-nous et fais se réconcilier mes enfants ! Il ne faut pas, en effet, que tu permettes, si tu es sage, que le même mortel soit toujours malheureux.

LE PAIDAGÔGUE.

O toi, Antigonè, qui es un noble rejeton de ton père dans ces demeures, puisque ta mère, émue de tes prières, t'a permis de quitter la chambre des vierges et de monter au plus haut de la demeure afin de voir l'armée des Argiens, arrête-toi pour que j'examine le chemin, de peur que quelque citoyen n'apparaisse dans le sentier, et pour qu'un blâme honteux ne nous soit pas adressé, à moi comme esclave, et à toi comme reine; et je te dirai tout ce que j'ai vu et appris des Argiens quand je suis allé porter la foi publique à ton frère, et quand, l'ayant quitté, je suis revenu ici. Mais aucun des citoyens n'approche des demeures. Gravis donc les antiques marches de cèdre, et regarde la plaine, et, vers le cours de l'Ismènos et la source Dirkè, combien est nombreuse l'armée des ennemis.

ANTIGONÈ.

Tends donc, tends donc ta vieille main à la jeune fille, du haut des marches, afin de m'aider à lever les pieds.

LE PAIDAGÔGUE.

Voici ma main, prends-la, Vierge. Tu es montée à propos, car l'armée Pélasgique se met en mouvement et se divise par troupes.

ANTIGONÈ.

O vénérable fille de Latô, Hékata ! Toute la plaine resplendit d'airain.

LE PAIDAGÔGUE.

Ce n'est pas timidement que Polyneikès vient sur cette terre; mais il retentit de nombreux cavaliers et d'innombrables hoplites.

ANTIGONÈ.

Les portes sont-elles verrouillées et les barres d'airain sont-elles bien adaptées aux murailles de pierre construites par Amphiôn ?

LE PAIDAGÔGUE.

Sois rassurée. La Ville est bien fortifiée à l'intérieur ; mais regarde le premier, si tu veux savoir qui il est.

ANTIGONÈ.

Quel est celui-ci, dont la cime du casque est blanche et qui porte aisément au bras un massif bouclier d'airain?

LE PAIDAGÔGUE.

C'est un chef, ô maîtresse.

ANTIGONÈ.

Qui est-il ? D'où est-il ? Dis, ô vieillard. Comment se nomme-t-il ?

LE PAIDAGÔGUE.

On dit qu'il est Mykènaien d'origine, et il habite le marais de Lernaia. C'est le roi Hippomédôn.

ANTIGONÈ.

Oh ! qu'il est fier et terrible d'aspect, et semblable à un géant né de la terre ! Des étoiles sont peintes sur son bouclier. Il ne ressemble pas à la race des mortels.

LE PAIDAGÔGUE.

Vois-tu ce chef qui traverse l'eau de Dirkè ?

ANTIGONÈ.

Ses armes sont étranges, étranges ! Quel est celui-ci ?

LE PAIDAGÔGUE.

C'est le fils d'Oineus, Tydeus. Il porte l'image d'Arès Aitôlien sur la poitrine.

ANTIGONÈ.

Est-ce lui, ô vieillard, qui a épousé la sœur de la femme de Polyneikès ? La couleur de ses armes est étrange, à demi Barbare.

LE PAIDAGÔGUE.

En effet, ma fille, tous les Aitôliens portent le long bouclier et sont habiles à lancer les longues piques.

ANTIGONÈ.

Mais toi, ô vieillard, comment sais-tu si bien ces choses?

LE PAIDAGÔGUE.

J'ai vu et remarqué les signes de leurs boucliers, en portant la foi publique à ton frère, et, en les regardant, je reconnais ceux qui en sont armés.

ANTIGONÈ.

Quel est celui-ci qui passe autour du tombeau de Zèthos, chevelu de boucles, à l'air orgueilleux et jeune d'aspect? C'est un chef, car une multitude armée le suit et l'entoure.

LE PAIDAGÔGUE.

C'est Parthénopaios, fils d'Atalantè.

ANTIGONÈ.

Qu'Artémis, qui court sur les montagnes avec sa mère, le dompte et le tue de ses traits, lui qui vient contre ma ville pour la dévaster!

LE PAIDAGÔGUE.

Qu'il en soit ainsi, ô enfant! Cependant ils viennent avec justice sur cette terre. Je crains que les Dieux ne l'observent que trop bien.

ANTIGONÈ.

Mais où est celui qui, par une mauvaise destinée, est né de la même mère que moi ? O très cher vieillard, dis où est Polyneikès ?

LE PAIDAGÔGUE.

Il est debout auprès d'Adrastos, contre le tombeau des sept filles de Niobè. Le vois-tu ?

ANTIGONÈ.

Je vois, mais non clairement. Je vois cependant quelque ressemblance de sa figure et de sa taille. Plût aux Dieux que je pusse, comme un nuage qui vole, traverser l'air pour courir vers mon frère ! Je jetterais mes bras autour de son cou très cher, du cou de ce malheureux exilé, après un si long temps ! Comme il resplendit sous ses armes d'or, vieillard ! Il resplendit, pareil aux rayons de Hèlios au matin !

LE PAIDAGÔGUE.

Il viendra dans ces demeures, sur la foi publique, afin de te combler de joie.

ANTIGONÈ.

Mais, ô vieillard, quel est celui qui mène un char aux chevaux blancs, où il est assis ?

LE PAIDAGÔGUE.

C'est le divinateur Amphiaraos, ô maîtresse. Les victimes sont avec lui, qui sont vouées à la terre qui aime le sang.

ANTIGONÈ.

O fille de Halios à la splendide ceinture, Sélanaia! Lumière à l'orbe d'or! Comme il mène son char avec modération, et comme il excite ses chevaux d'un fouet léger! Mais où est Kapaneus qui menace si insolemment la Ville?

LE PAIDAGÔGUE.

Il examine l'accès des tours et mesure les murailles de la base au sommet.

ANTIGONÈ.

Io! Némésis! tonnerres au retentissement horrible de Zeus, et feu de la foudre! Réprimez cette arrogance sans frein! Celui-ci livrera les femmes thèbaiennes captives à Mykèna et au trident Lernaien, et imposera le joug de la servitude aux eaux de Poseidôn et d'Amymonè. Que je ne subisse jamais, jamais, la servitude, ô vénérable, ô fille aux cheveux d'or de Zeus, Artémis!

LE PAIDAGÔGUE.

O fille, entre dans la demeure et reste sous ton toit virginal, puisque tu as eu la satisfaction de ton désir, ayant vu ce que tu désirais voir. En effet, depuis que le tumulte a envahi la Ville, une multitude de femmes vient vers les demeures royales. La race des femmes est naturellement malveillante, et les plus petites choses excitent chez elles beaucoup de paroles. La volupté des femmes est de dire du mal les unes des autres.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Abandonnant la mer Tyrienne, je suis venu de l'Ile Phoinissienne, récompense choisie de Loxias, esclave de Phoibos dans son temple, où il habite sous les sommets neigeux du Parnasos, après avoir navigué à travers la mer Ionienne, sur les plaines stériles qui roulent autour de la Sikélia, et où Zéphyros pousse dans l'Ouranos ses souffles au beau bruit strident.

Antistrophe I.

Choisie dans ma ville comme le plus beau don à Loxias, je suis venue sur la terre Kadméienne des illustres Agénorides, envoyée vers les tours fraternelles de Laios. Comme les offrandes dorées, je suis devenue servante de Phoibos, et l'eau de la source Kastalia m'attend afin de baigner ma chevelure, délices virginales, dans les adorations de Phoibos.

Épôde.

O pierre flamboyante, qui resplendis d'une double lumière sur les cimes de Dionysos Bakkhéien, et toi, vigne, qui, chaque jour, fais jaillir l'abondance du raisin florissant ! Antres divins du Dragon, sommets d'où regardent les Dieux, sacré mont neigeux ! Plaise aux Dieux que, sans crainte, je sois un chœur dansant de l'immortelle Déesse, loin de Dirkè, dans les vallées de Phoibos, où est le nombril de la terre !

Strophe II.

Mais voici que le cruel Arès arrive devant nos murailles

et allume la rage guerrière contre cette ville. Puisse cela ne pas être ! En effet, les douleurs sont communes entre amis, et si cette terre fortifiée de sept tours doit souffrir, ces maux accableront aussi le pays Phoinissien Hélas ! hélas ! les enfants d'Iô-Porte-Corne ont le même sang, et je partage leurs maux.

Antistrophe II.

Mais, autour de la Ville, l'épaisse nuée des boucliers est pleine d'éclairs, image de la sanglante mêlée qu'Arès doit bientôt porter aux enfants d'Oidipous, désastre envoyé par les Érinnyes. O Argos Pélasgique, j'ai peur de la force et de la vengeance divines. En effet, il ne se rue pas armé pour un combat injuste, celui qui réclame ses demeures.

POLYNEIKÈS.

Les gardiens des portes m'ont ouvert facilement les barrières, et je suis entré dans la Ville ; aussi je crains que, m'ayant reçu dans leurs rets, ils ne me renvoient pas sans verser mon sang. C'est pourquoi mes yeux doivent se tourner ici et là, de peur de quelque embûche. Mais, la main armée de cette épée, je me rassurerai sur mon audace. Holà ! Qui va là ? Suis-je donc effrayé d'un bruit ? Tout semble péril, en effet, aux audacieux quand ils mettent le pied sur une terre ennemie. Certes, je me fie à ma mère qui m'a persuadé de venir sur la foi d'un traité, et cependant je ne m'y fie pas non plus. Mais voici une aide. En effet, il y a, ici près, des foyers d'autels et une demeure habitée. Allons ! je renfoncerai l'épée dans la gaîne obscure, et j'interrogerai celles-ci qui sont devant les demeures, et qui elles sont. — Femmes étran-

gères, dites ! de quelle patrie êtes-vous venues dans les demeures helléniques ?

LE CHŒUR.

La terre Phoinissienne est la patrie qui m'a nourrie ; les petits-fils d'Agènôr m'ont envoyée ici comme un don choisi de victoire offert à Phoibos. Au moment où l'illustre fils d'Oidipous allait m'envoyer vers l'oracle vénérable et les autels de Loxias, les Argiens assiégèrent la Ville. Mais toi, à ton tour, réponds-moi, dis qui tu es et pourquoi tu viens vers les tours aux sept portes de la terre Thèbaienne.

POLYNEIKÈS.

Mon père est Oidipous fils de Laios ; Iokastè, fille de Ménoikeus, m'a enfanté ; et le peuple Thèbaien me nomme Polyneikès.

LE CHOEUR.

O né du sang des fils d'Agènôr, de mes maîtres, par qui je suis envoyée, je te révère, prosternée à tes genoux, ô Roi, selon la coutume de ma patrie. Tu viens après un long temps sur la terre de la patrie. O vénérable maîtresse, viens, accours, ouvre les portes ! N'entends-tu pas, ô mère qui as enfanté celui-ci ? Que tardes-tu à sortir des hautes chambres et à serrer ton fils dans tes bras ?

IOKASTE.

O jeunes filles, ayant entendu la voix Phoinissienne, du fond de ces demeures, je me traîne ici d'un pied trem-

blant de vieillesse. O fils, après un long temps, après beaucoup de jours, je vois ton visage ! Presse entre tes bras la poitrine de ta mère, donne tes joues que je les embrasse, couvre mon cou des boucles de tes cheveux noirs ! Oh ! oh ! te voilà enfin, contre toute espérance et toute attente, dans les bras de ta mère ! Que te dirai-je ? O fils, ô mon fils, comment, par mes mains, par mes paroles, par ma joie multipliée qui t'enveloppe, prouverai-je le ravissement de mon ancien bonheur ? O fils, ô mon fils, combien regretté de tes amis, combien regretté de Thèba, tu as quitté la maison paternelle, envoyé en exil par l'injure d'un frère ! C'est pour cela qu'en pleurant je coupe mes cheveux blancs dénoués en signe de deuil, et que, non plus vêtue de vêtements blancs, ô fils, je me couvre de ces noirs péplos ! Et le vieillard aveuglé, au fond de la demeure, versant toujours des larmes de regret sur le couple disjoint, se jette sur l'épée pour se tuer de sa propre main, court au toit pour se pendre au lacet, déplorant les imprécations jetées contre ses enfants, et, se lamentant et gémissant, se cache toujours dans les ténèbres. Mais toi, ô fils, j'apprends qu'uni par le mariage à une étrangère, tu goûteras la joie des enfants dans une alliance étrangère : lamentables noces pour ta mère et pour la race de Laios ! Et moi, je n'ai point allumé pour toi la lumière des noces, comme il convient à une heureuse mère ! L'Ismènos n'a point donné ses eaux pour célébrer les bains hyménaiens, et l'entrée de l'épouse n'a point été chantée à travers la ville de Thèba ! Que tout ceci périsse, quelle qu'en soit la cause, ou le fer, ou la discorde, ou ton père, ou le Daimôn qui a envahi outrageusement la demeure d'Oidipous, car le poids douloureux de ces malheurs est tombé sur moi !

LE CHŒUR.

C'est une chose terrible pour les femmes d'enfanter avec douleur, et pourtant toute la race des femmes aime ses enfants.

POLYNEIKES.

Mère, je suis venu vers mes ennemis imprudemment et par prudence à la fois ; mais la nécessité contraint tous les hommes d'aimer leur patrie, et qui dit autrement se berce de paroles et dissimule sa pensée. Mais j'ai tellement craint et redouté que mon frère me tuât par ruse, que je suis entré dans la Ville, l'épée à la main, et regardant de tous côtés. Une seule raison me rassure, la trêve et la foi qui m'a fait entrer dans les murs paternels. Je suis venu, en pleurant beaucoup, revoir après un long temps les demeures et les autels des Dieux et les gymnases où j'ai été élevé et l'eau de Dirkè. Repoussé contre toute justice loin de tout cela, j'habite une ville étrangère, ayant une source de larmes dans les yeux. Mais — car la douleur amène la douleur — je te vois la tête rasée et couverte de vêtements noirs. Hélas sur mes maux ! Quelle chose lamentable, ô mère, que la haine domestique ! Et qu'il est difficile de se réconcilier ! Que fait dans les demeures mon vieux père qui ne voit que les ténèbres ? Et que font mes deux sœurs ? Sans doute elles gémissent sur mon exil malheureux.

IOKASTE.

Quelque Dieu funeste a perdu la race d'Oidipous. Il a commencé, en effet, par mon enfantement illégitime ; il a fait que ton père m'a épousée par malheur et que tu es

né. Mais pourquoi ces paroles? Il faut supporter les choses fatales. Comment te demander... je crains que ce que je veux savoir ne te déchire l'âme, et cependant j'en ai le désir.

POLYNEIKÈS.

Demande, n'omets rien. Tout ce que tu veux me plaira aussi.

IOKASTÈ.

Je t'interrogerai donc sur ce que je veux d'abord savoir. Être exilé, est-ce un grand mal?

POLYNEIKÈS.

Très grand, plus, par le fait, qu'on ne peut dire.

IOKASTÈ.

Comment? Quel est le malheur des exilés?

POLYNEIKES.

C'est un très grand malheur. L'exilé n'a plus la liberté de parler.

IOKASTÈ.

Ceci est d'un esclave de ne pouvoir dire ce qu'il pense.

POLYNEIKES.

Il faut subir les inepties des puissants.

IOKASTÈ.

Il est amer d'être insensé avec les insensés.

POLYNEIKÈS.

Mais, dans notre intérêt, il faut subir cette servitude contre nature.

IOKASTÈ.

Mais l'espérance nourrit les exilés, dit-on.

POLYNEIKÈS.

Ils sont flattés par ses yeux souriants, mais ils tardent à être exaucés.

IOKASTÈ.

Le temps ne montre-t-il pas que ces promesses sont vaines ?

POLYNEIKÈS.

Elles ont un certain charme qui adoucit les maux.

IOKASTÈ.

Mais comment vivais-tu, avant de trouver à te nourrir ar tes noces ?

POLYNEIKÈS.

Parfois, j'en avais pour un jour, parfois, je n'avais rien.

IOKASTE.

Les amis et les hôtes de ton père ne venaient-ils pas à ton aide ?

POLYNEIKÈS.

Soyons heureux ! il n'y a plus d'amis quand on est malheureux.

IOKASTE.

Est-ce que ta bonne naissance ne te porte pas haut?

POLYNEIKES.

C'est un mal de ne rien avoir. Ma naissance ne me nourrit pas.

IOKASTÈ.

La patrie, à ce qu'il semble, est très chère aux mortels.

POLYNEIKES.

Tu ne saurais dire combien elle est chère.

IOKASTE.

Comment es-tu venu à Argos? Dans quel dessein?

POLYNEIKÈS.

Loxias avait adressé à Adrastos un certain oracle.

IOKASTÈ.

Lequel? Que dis-tu? Je ne puis comprendre.

POLYNEIKES.

Lui ordonnant de marier ses filles à un sanglier et à un lion.

IOKASTÈ.

Mais qu'y avait-il de commun, fils, entre toi et ces bêtes sauvages?

POLYNEIKES.

Je ne sais. Un Daimôn m'appelait à cette destinée.

IOKASTE.

Le Dieu est sage. Mais comment t'es-tu marié ?

POLYNEIKÈS.

C'était la nuit, et j'arrivai au vestibule d'Adrastos.

IOKASTÈ.

Cherchant un lit, ou errant comme un exilé ?

POLYNEIKES.

Certes, ainsi. Ensuite vint un autre exilé.

IOKASTÈ.

Qui était celui-ci ? Un malheureux aussi ?

POLYNEIKÈS.

Tydeus, qu'on dit né d'Oineus.

IOKASTE.

Pourquoi Adrastos vous trouva-t-il semblables à des bêtes sauvages ?

POLYNEIKES.

Parce que nous en vînmes au combat pour nos lits.

IOKASTE.

Et, par cela, le fils de Talaos comprit la divination ?

POLYNEIKES.

Et il nous donna ses deux filles à tous deux.

IOKASTÈ.

Es-tu heureux de ces noces, ou malheureux ?

POLYNEIKÈS.

Mes noces sont irréprochables jusqu'à ce jour.

IOKASTÈ.

Mais comment as-tu persuadé à une armée de te suivre ici ?

POLYNEIKÈS.

Adrastos jura ceci à ses deux gendres, à Tydeus et à moi, car celui-ci était mon beau-frère, qu'il nous ramènerait l'un et l'autre dans notre patrie, et moi d'abord. Beaucoup de chefs Danaens et Mykènaiens m'accompagnent, m'apportant un triste secours, mais nécessaire, car je mène une armée contre ma patrie. Mais j'atteste les Dieux que c'est contre mon gré que j'ai fait la guerre à des parents très chers. Il t'appartient, ô mère, de mettre fin à ces maux, en réconciliant des frères chers l'un à l'autre, en me délivrant de mes peines ainsi que toi-même et la Ville entière. Il y a une parole antique et très connue, que je dirai cependant : les richesses sont ce qui existe de plus honoré par les hommes ; elles possèdent la plus grande puissance entre toutes les choses humaines. C'est à cause d'elles que je viens ici, conduisant d'innombrables lances ; car, pauvre, un homme de bonne race n'est plus rien.

LE CHOEUR.

Voici Etéoklès qui se rend à la réconciliation. Ton devoir, mère Iokastè, est de parler de façon que tu réconcilies tes fils.

ÉTÉOKLÈS.

Mère, me voici. C'est pour te plaire que je suis venu. Que faut-il que je fasse ? Que quelqu'un commence à parler. J'ai cessé de ranger les citoyens et les lignes égales des troupes autour des murailles afin d'entendre de toi les propositions pour lesquelles j'ai permis que celui-ci vînt, sur la foi de la trêve, et que tu le reçusses dans les murs.

IOKASTÈ.

Arrête. La hâte n'amène pas toujours la justice, et les lentes paroles donnent lieu à de sages effets. Apaise ton œil farouche et ce souffle de colère. Tu ne vois pas, coupée à la gorge, la tête de Gorgô, mais ton frère qui est devant toi. Et toi aussi, Polyneikès, en te tournant vers ton frère, tu parleras mieux et tu entendras mieux ses paroles. Je veux vous avertir sagement tous deux : quand un ami, irrité contre un ami, le rencontre et le regarde les yeux dans les yeux, il ne doit considérer que la chose pour laquelle il vient et ne se rappeler aucun des maux passés. La parole est à toi d'abord, fils Polyneikès, car tu as amené l'armée des Argiens, ayant souffert des injures, ainsi que tu le dis. Qu'un Dieu soit votre juge et vous réconcilie !

POLYNEIKÈS.

Le langage de la vérité est simple ; les choses justes se passent d'interprétations compliquées et pèsent de leur propre poids ; mais l'injustice, malade en elle-même, a besoin de remèdes subtils. Pour moi, j'ai considéré la demeure paternelle, mes intérêts et ceux de celui-ci. Voulant échapper aux imprécations qu'Oidipous a criées

autrefois contre nous, je suis sorti volontairement de cette terre, laissant celui-ci régner dans la patrie pour une année, afin de posséder moi aussi la puissance à mon tour, et d'éviter ainsi d'en venir à la haine et au meurtre, et de causer ou de souffrir des maux qui s'accomplissent d'habitude. Mais celui-ci, ayant consenti et juré par les Dieux, n'a rien fait de ce qu'il a promis, et il possède seul la puissance et ma part des demeures. Et, maintenant, je suis prêt, si je recouvre mes biens, à renvoyer l'armée hors de cette terre et à gouverner ma demeure à mon tour, et à le laisser régner un temps égal, à ne point ravager ma patrie, et à ne point approcher les échelles des tours massives pour les escalader ; ce que je ferai si justice ne m'est point rendue. J'atteste les Dieux que j'ai agi avec équité, ayant été dépouillé de ma patrie contre tout droit. Telles sont simplement les choses, mère, sans paroles superflues, et qui doivent suffire, ce me semble, à tous les esprits, intelligents ou grossiers.

LE CHOEUR.

Bien que je n'aie pas été élevée dans la Hellas, il me semble, cependant, que tu as parlé sagement.

ÉTÉOKLÈS.

Si les mêmes paroles étaient belles et sages pour tous, il n'y aurait ni difficulté ni dissension parmi les hommes ; mais rien n'est semblable que les noms, et les choses diffèrent. Pour moi, mère, je parlerai sans rien cacher. Je voudrais aller jusqu'au lever des astres de l'Ouranos, et sous la terre, si je le pouvais, afin de posséder la Tyrannie, la plus grande des Déesses. Je ne veux donc pas, ô mère, céder un tel bien à un autre, mais plutôt le con-

server pour moi. C'est une lâcheté, en effet, de renoncer à une grande chose pour une moindre. En outre, j'aurais honte que celui-ci, étant venu en armes pour dévaster cette terre, obtînt ce qu'il demande. Ce serait un opprobre pour Thèba si, par terreur des lances Mykèniennes, j'abandonnais à celui-ci le spectre qui m'appartient. Il ne devait pas venir en armes pour cette réconciliation, car la parole vient à bout de tout, aussi bien que le fer des ennemis. Si, par un autre moyen, il veut habiter cette terre, soit ; mais je ne veux pas cesser de régner, lorsque je le puis, pour être jamais son esclave. Donc, haut les flammes, haut les épées ! Attelez les chevaux, emplissez les plaines de chars, car je ne céderai point ma tyrannie. Si, en effet, il faut violer la justice, il est très beau de la violer pour la tyrannie. Dans les autres choses que l'équité soit respectée.

LE CHOEUR.

Il ne convient pas de bien parler dans les causes déshonnêtes ; cela n'est pas bien, c'est chose amère pour la justice.

IOKASTÈ.

O fils Etéoklès, il n'y a pas que les maux qui soient attachés à la vieillesse, et l'expérience peut enseigner plus de sagesse que la jeunesse. Pourquoi, fils, as-tu le violent désir de la pire des Déesses, de l'Ambition ? N'agis pas ainsi, car c'est une Déesse injuste. Elle est entrée dans beaucoup de familles et de villes heureuses, et elle en est sortie avec la ruine de ceux qui se sont servis d'elle. Tu es insensé à cause d'elle. Il est plus beau de respecter l'égalité qui unit les amis aux amis, les villes

aux villes, et les alliés aux alliés. Un droit égal est, en effet, une loi naturelle entre hommes, et celui qui est moindre se dresse en ennemi de qui est plus élevé, et il prépare le jour de la lutte. Car l'égalité a donné aux hommes les mesures et les poids et a constitué le nombre. La nuit aux paupières obscures et la lumière de Hèlios parcourent également le cercle de l'année, et aucune d'elles, vaincue, n'envie l'autre. Ainsi donc, le jour et la nuit servent aux hommes; et toi, tu ne souffres pas que celui-ci partage également la demeure et tu ne lui accordes point sa part? Alors, où est la justice? Pourquoi honores-tu au delà de tout la tyrannie, cette brillante injustice, et penses-tu qu'il est si beau d'être regardé et honoré? Certes, cela est bien vain. Veux-tu éprouver tant de soucis, toi qui possèdes tant de choses dans ta demeure? Qu'est-ce que l'abondance, si ce n'est à peine un nom? Ce qui est nécessaire suffit aux sages. Ce n'est point par eux-mêmes que les mortels possèdent les richesses. Elles viennent des Dieux et nous en prenons soin, et, quand ils le veulent, ils les reprennent. La fortune n'est pas stable et dure un jour. Allons! si je t'interrogeais, si je t'offrais l'alternative de régner ou de sauver la Ville? Dirais-tu que tu veux régner? Mais si celui-ci l'emporte sur toi, si les lances des Argiens dispersent l'armée des Kadméiones, tu verras cette ville des Thèbaiens domptée, tu verras de nombreuses vierges captives enlevées de force par les hommes ennemis. Ainsi, cette richesse que tu veux posséder sera funeste à Thèba, et tu ne seras qu'un ambitieux. Voilà ce que je te dis. Et, à toi, Polyneikès, je déclare ceci : Adrastos t'a imposé une reconnaissance imprudente, et tu es venu en insensé assiéger ta patrie. Mais quoi? Si tu prenais cette

ville, et plaise aux Dieux que cela n'arrive point, comment érigerais-tu des trophées de victoire? Comment célébrerais-tu des sacrifices, ayant vaincu ta patrie? Comment inscrirais-tu sur les dépouilles, aux bords de l'Isménos : — *Polyneikès, ayant incendié Thèba, a consacré ces boucliers aux Dieux.* — Qu'il ne t'arrive jamais, ô fils, de remporter une telle victoire sur les Hellènes! Si, au contraire, tu es vaincu, et si celui-ci l'emporte, comment retourneras-tu dans Argos, laissant ici mille et mille morts? Quelqu'un dira alors : — Oh! quelles malheureuses fiançailles, Adrastos! — Et il ajoutera : — A cause des noces d'une seule jeune fille, nous périssons! — Tu tentes un double malheur, fils, d'être privé de tes biens, ou de tomber au milieu de tes alliés. Renoncez, renoncez à ces excès! Des deux côtés le mal en est très cruel.

LE CHOEUR.

O Dieux, détournez ces malheurs et rendez la paix aux fils d'Oidipous!

ÉTÉOKLÈS.

Mère, il ne s'agit plus de lutter de paroles; le temps passe inutilement, et ton zèle est vain. Je n'accepte, en effet, que les conditions que j'ai faites : que je possède le sceptre et que je sois roi de cette terre. Cesse donc tes longs avertissements. Et toi, sors de ces murailles, ou tu mourras!

POLYNEIKÈS.

Par qui? Qui est assez invulnérable, ayant tiré l'épée mortelle contre moi, pour échapper à une mort égale?

ÉTÉOKLÈS.

Il est devant toi, et non loin. Vois mes mains!

POLYNEIKÈS.

Je les vois. Mais la richesse est lâche et aime la vie.

ÉTÉOKLÈS.

Et c'est pour combattre un homme de rien que tu viens avec tant de guerriers?

POLYNEIKÈS.

Un chef prudent vaut mieux qu'un audacieux.

ÉTÉOKLÈS.

Tu es arrogant, te fiant à la trêve qui te garantit de la mort.

POLYNEIKÈS.

Je te demande de nouveau le sceptre et ma part de cette terre.

ÉTÉOKLÈS.

Je ne rendrai rien. J'habiterai seul ma demeure.

POLYNEIKÈS.

En gardant plus que ta part?

ÉTÉOKLÈS.

Certes! Et sors de cette terre.

POLYNEIKÈS.

O Autels des Dieux paternels!

ÉTÉOKLES.

Que tu viens renverser.

POLYNEIKÈS

Écoutez-moi !

ÉTÉOKLÈS.

Qui t'écoutera, toi qui portes la guerre dans ta patrie ?

POLYNEIKES.

O temples des Dieux portés par des chevaux blancs !

ÉTÉOKLÈS.

Qui te haïssent.

POLYNEIKÈS.

Je suis chassé de ma patrie !

ÉTÉOKLÈS.

N'es-tu pas venu pour m'en chasser ?

POLYNEIKES.

Et injustement, ô Dieux !

ÉTÉOKLÈS.

Invoque les Dieux à Mykèna, non ici.

POLYNEIKÈS.

Tu es un impie.

ÉTÉOKLÈS.

Mais non un ennemi de ma patrie, comme toi.

POLYNEIKÈS.

Toi, qui me chasses après m'avoir dépouillé ?

ÉTÉOKLÈS.

Et qui, de plus, te tuerai !

POLYNEIKÈS.

O Père, entends-tu ce que je souffre

ÉTÉOKLES.

Certes, car il entend ce que tu fais.

POLYNEIKÈS.

Et toi, mère ?

ÉTÉOKLÈS.

Il ne t'est pas permis de nommer ta mère.

POLYNEIKÈS.

O Ville !

ÉTÉOKLÈS.

Va ! invoque dans Argos l'eau de Lernè !

POLYNEIKÈS.

J'irai, ne sois pas en peine. Toi, mère, je te remercie.

ÉTÉOKLÈS.

Sors de cette terre !

POLYNEIKÈS.

J'en sortirai ; mais accorde-moi de voir mon père.

ÉTÉOKLÈS.

Tu ne pourras l'obtenir.

POLYNEIKES.

Ou les vierges mes sœurs.

ÉTÉOKLÈS.

Tu ne les reverras jamais.

POLYNEIKÈS.

O sœurs !

ÉTÉOKLÈS.

Pourquoi les appelles-tu, étant leur pire ennemi ?

POLYNEIKÈS.

Mère, salut à toi ! Sois heureuse !

IOKASTÈ.

Certes, je suis heureuse en effet, fils !

POLYNEIKES.

Je ne suis plus ton fils.

IOKASTÈ.

Je suis accablée de maux.

POLYNEIKÈS.

Car il me fait injure.

ÉTÉOKLES.

Et moi aussi je suis outragé.

POLYNEIKÈS.

Où te tiendras-tu devant les tours?

ÉTÉOKLÈS.

Pourquoi me demandes-tu cela?

POLYNEIKÈS.

Je me tiendrai en face de toi pour te tuer.

ÉTÉOKLÈS.

Le même désir me possède.

IOKASTÉ.

O malheureuse! Que faites-vous, ô fils?

ÉTÉOKLÈS.

Le fait lui-même te l'apprendra.

IOKASTÈ.

Vous n'échapperez donc pas aux imprécations de votre père?

ÉTÉOKLÈS.

Que toute la demeure périsse!

POLYNEIKÈS.

Bientôt mon épée ensanglantée ne restera pas oisive! J'atteste la terre qui m'a nourri et les Dieux! Qu'ils soient témoins des maux que je subis injustement, exilé de cette terre comme un esclave, comme si je n'étais pas né du même père aussi, d'Oidipous! O Cité! s'il t'arrive

quelque malheur, ce n'est pas moi, mais lui qu'il faut en accuser, car je suis venu malgré moi, et, malgré moi, je suis chassé de la patrie. Et toi, Roi Phoibos, gardien des voies publiques, et vous, mes égaux, et vous, images des Dieux à qui sont offertes des victimes, et vous, demeures, salut! Car je ne sais s'il me sera permis de vous parler jamais plus! Cependant, mon espérance ne sommeille pas encore, et je me fie aux Dieux pour qu'ayant tué celui-ci je puisse régner sur la terre de Thèba!

ÉTÉOKLÈS.

Sors de cette terre! Vraiment, ton père t'a donné le nom de Polyneikès par une prévoyance divine, car c'est un nom de querelle.

LE CHOEUR.

Strophe.

Quand le Tyrien Kadmos vint dans ce pays, une génisse accomplissant l'oracle, y laissa tomber son corps, là où la prophétie lui ordonna d'habiter les plaines fertiles des Aônes, où le beau cours des eaux de Dirka baigne les champs fleuris aux sillons profonds, où la Mère, unie à Zeus, enfanta Bromios que le lierre flexible enveloppa tout enfant et couvrit de l'ombre de son vert feuillage, ornement joyeux des vierges Thèbaiennes et des femmes Eviennes dans les danses de Bakkhos.

Antistrophe.

Là, le Dragon sanglant d'Arès, cruel gardien, surveillait de la lumière de ses yeux errant çà et là, les cours d'eau vive et les vertes prairies; et, venant à la source

purificatrice, d'une pierre lancée par son bras le tua en frappant sa tête ensanglantée. Et par les conseils de Pallas fille sans mère de Zeus, il sema dans la terre les dents de la Bête, sous les profonds sillons, et la terre en fit jaillir une moisson d'hommes armés que le fer et le carnage rendirent à la chère terre qu'ils arrosèrent de leur sang, elle qui les avait fait naître aux souffles de l'Aithèr.

Épôde.

Et toi, né autrefois de l'Aïeule Iô, Épaphos, ô rejeton de Zeus, je t'appelle, je t'appelle de ma voix Barbare et de mes prières Barbares ! Viens ! viens sur cette terre que tes descendants ont fondée, et que les deux Déesses, la chère Perséphassa et la divine Damatèr, Gaia reine et nourrice de toutes choses, ont possédée. Envoie à l'aide de cette terre les Déesses qui portent des flambeaux ! En effet, tout est facile aux Dieux.

ÉTÉOKLÈS.

Va, toi, et amène le fils de Ménoikeus, frère de ma mère Iokasté, en lui disant que je voudrais conférer avec lui de mes intérêts privés et du salut public, avant de ranger l'armée et d'en venir au combat. Mais sa présence épargne cette fatigue à tes pieds. En effet, je le vois qui vient vers ma demeure.

KRÉÔN.

J'ai, certes, parcouru beaucoup d'endroits, désirant te voir, Roi Étéoklès. J'ai fait, en te cherchant, le tour des murailles Kadméiennes et approché les sentinelles.

ÉTÉOKLES.

Moi aussi, je désirais te voir, Kréôn, car j'ai tenté une vaine réconciliation dans l'entretien que j'ai eu avec Polyneikès.

KRÉÔN.

J'ai appris qu'il s'enfle plus haut que Thèba, appuyé sur l'alliance d'Adrastos et de son armée. Mais il faut remettre cela au jugement des Dieux. Il est des choses plus pressantes que je suis venu te dire.

ÉTÉOKLÈS.

Quelles sont ces choses? Je ne comprends pas tes paroles.

KRÉÔN.

Il nous est venu un transfuge des Argiens.

ÉTÉOKLES.

Apporte-t-il quelque nouvelle de ce qu'ils font?

KRÉÔN

Il dit que l'armée des Argiens va envelopper à l'instant de troupes épaisses la Ville de Thèba.

ÉTÉOKLES

Alors la Ville des Kadméiens doit donc aussi leur opposer des hommes armés.

KRÉÔN.

Où? Comme un jeune homme, ne vois-tu pas ce qu'il te faut voir?

ÉTÉOKLÈS.

Au delà de ces fossés pour combattre promptement.

KRÉÔN.

Le peuple de cette terre est peu nombreux, et ils sont innombrables.

ÉTÉOKLÈS.

A la vérité ils sont courageux en paroles.

KRÉÔN.

Argos a quelque renom parmi les Hellènes.

ÉTÉOKLÈS.

Rassure-toi ; bientôt j'emplirai les plaines de leur carnage.

KRÉÔN.

Je le voudrais sans doute ; mais je vois que ceci coûtera beaucoup de peine.

ÉTÉOKLÈS.

Certes, je ne retiendrai pas mes troupes derrière les murailles.

KRÉÔN.

Mais la victoire est entièrement l'œuvre de la prudence.

ÉTÉOKLÈS.

Veux-tu donc que je me tourne vers quelque autre voie ?

KRÉÔN.

Toutes, quelles qu'elles soient, plutôt que d'engager le combat au hasard.

ÉTÉOKLÈS.

Si nous nous jetions sur eux, pendant la nuit, par surprise ?

KRÉÔN.

Oui, si l'événement trompant ton espoir, tu pouvais revenir ici en sûreté.

ÉTÉOKLÈS.

La nuit est également favorable aux uns et aux autres, mais elle vient davantage en aide à qui ose.

KRÉÔN.

Si tu es défait, les ténèbres de la nuit sont terribles

ÉTÉOKLÈS.

Ferai-je l'attaque pendant leur repas ?

KRÉÔN.

Peut-être y aura-t-il surprise, mais il faut vaincre.

ÉTÉOKLÈS.

Le courant de Dirkè est profond à passer.

KRÉÔN.

Il n'est rien de mieux que se bien garder.

ÉTÉOKLÈS.

Mais quoi ! si nous abordions l'armée des Argiens avec nos chevaux ?

KRÉÔN.

Toute leur armée est entourée de tous côtés d'un enclos de chars.

ÉTÉOKLES.

Que ferai-je donc ? Livrerai-je la Ville à l'ennemi

KRÉÔN.

Certes, jamais. Mais réfléchis si tu es sage.

ÉTÉOKLÈS.

Quel est donc le dessein le plus sage ?

KRÉÔN.

Ils ont sept hommes, dit-on, à ce que j'ai appris ?

ÉTÉOKLÈS.

De quoi sont-ils chargés? Ces forces sont petites.

KRÉÔN.

De commander autant de troupes qui assiègeront les sept portes.

ÉTÉOKLÈS.

Que ferons-nous donc ? car je n'attendrai pas jusqu'à désespérer.

KRÉÔN.

Choisis aussi sept hommes pour les opposer à ceux-là aux portes

ÉTÉOKLÈS.

Afin qu'ils commandent les troupes ou pour combattre seuls?

KRÉÔN.

Avec les troupes. Et choisis ceux qui sont les plus braves.

ÉTÉOKLÈS.

Je comprends; afin qu'ils repoussent l'ascension des murs.

KRÉÔN.

Joins d'autres chefs à ceux-ci, car un seul homme ne voit pas tout.

ÉTÉOKLÈS.

Faut-il choisir l'audace ou la prudence?

KRÉÔN.

L'une et l'autre; car, seule, l'une ou l'autre ne vaut rien.

ÉTÉOKLÈS.

Cela sera fait. En parcourant l'enceinte aux sept tours, je placerai les chefs aux portes, comme tu le dis, opposant aux ennemis leurs égaux en courage. Ce serait un long retard de dire le nom de chacun quand les ennemis campent sous les murailles. Mais je m'en vais pour ne

point rester oisif. Plaise aux Dieux que j'aie mon frère pour adversaire, que je le combatte et que je le tue de ma lance, lui qui vient renverser ma patrie ! Mais c'est à toi de t'inquiéter de célébrer les noces de ma sœur Antigonè et de ton fils Haimôn, si la fortune tourne mal pour moi. Je confirme en partant cette alliance déjà accordée. Tu es le frère de ma mère; à quoi bon parler davantage ? Traite-la dignement pour toi et pour moi. Quant à mon père s'aveuglant dans son délire, je ne l'approuve pas. Il nous tuera par ses imprécations si la destinée le veut. Une seule chose reste à faire, c'est de savoir du divinateur Teirésias s'il a quelque oracle à révéler. J'enverrai son fils Ménoikeus qui a le nom de ton père, conduire ici Teirésias, Kréôn. Il viendra de bon gré te parler. Pour moi, j'ai blâmé devant lui l'art de la divination, et je crains qu'il en soit irrité. Mais j'ordonne à la Ville et à toi, Kréôn, si ma cause est victorieuse, que le cadavre de Polyneikès ne soit jamais enseveli dans la terre thèbaienne, et de faire mourir quiconque l'aura enseveli, fût-il de nos amis. Je veux te dire ceci. Maintenant, je vous ordonne, serviteurs, de m'apporter toutes mes armes afin que j'aille au combat avec la justice victorieuse. Nous invoquerons la Précaution, la plus tutélaire des Déesses, pour qu'elle sauve la Ville.

LE CHŒUR.

Strophe.

O très lamentable Arès, pourquoi te réjouis-tu du sang et de la mort dissonantes dans les fêtes de Bromios ? Au milieu des belles danses tu ne ceins jamais tes boucles des

couronnes de fleurs de la jeunesse, ni tu n'élèves, aux sons du lotos, le chant par qui dansent les Kharites. Mais, avec les porteurs d'armes, tu pousses l'armée des Argiens contre la race de Thèba, et tu excites une danse qui est en dissonance avec les flûtes. Tu n'es pas agité par la fureur du thyrse et tu ne sautes pas en rond couvert de peaux de faon ; mais, sur les chars et par les freins tu diriges les quadriges des chevaux, et, sur les bords de l'Isménos, tu fais s'agiter les cavaliers, poussant les Argiens contre la race issue de la terre et leur foule armée et portant le bouclier contre nos murailles de pierre. C'est Eris, une Déesse terrible, qui a médité ces maux contre les rois de cette terre, les lamentables Labdakides !

Antistrophe.

O bois aux beaux feuillages, plein de bêtes fauves ! Kithairôn, délices neigeuses d'Artémis ! Tu n'aurais jamais dû nourrir le fils de Iokastè, destiné à la mort, Oidipous, l'enfant rejeté de la demeure et marqué des agrafes d'or ! Et la Vierge oiseau, le monstre montagnard, la Sphinx, n'aurait jamais dû venir, deuil de cette terre, avec ses très lamentables chants, elle que le souterrain Aidès envoya vers nos murs, et qui, de ses quadruples serres, enlevait la race de Kadmos dans la lumière inaccessible de l'Aithèr ! Une autre querelle s'éleva entre les enfants d'Oidipous, dans les demeures et dans la Ville. Ce qui n'est pas honnête, en effet, ne le sera jamais, ni cet enfantement impie d'une mère, ni cet opprobre d'un père !

Epôde.

Tu as enfanté, ô terre, tu as enfanté autrefois, comme je l'ai appris de la Renommée Barbare, comme je l'ai

appris dans mes demeures, une race, illustre honneur de Thèba, née des dents du Dragon à l'éclatante crête rouge et nourri de bêtes fauves. Autrefois les Ouranides vinrent aux noces de Harmonia, et les murailles de Thèba et ses tours, aux sons de la kithare et de la lyre d'Amphiôn, s'élevèrent entre deux fleuves, dans la prairie verdoyante d'herbes que baignent Dirkè et l'Isménos. Et Iô, l'Aïeule cornue, enfanta les princes des Kadméiens; et cette Ville, ajoutant les uns aux autres d'innombrables biens, se dressa sous les plus hautes couronnes d'Arès.

TEIRÉSIAS.

Mène-moi plus avant, fille, car tu es l'œil de mon pied aveugle, comme l'étoile du marin. Ici, précède-moi, posant mon pied sur un sol uni, de peur que je trébuche, car ton père est faible. Garde dans ta main de vierge ces sorts que j'ai recueillis, observant les augures des oiseaux sur le siège sacré où je prophétise. Fils Ménoikeus, né de Kréôn, dis-moi quel chemin il faut encore faire dans la Ville jusqu'à ton père, car mes genoux sont fatigués, et j'avance avec peine, ayant déjà beaucoup marché.

KRÉÔN.

Prends courage! tu as porté ton pas auprès de tes amis, Teirésias. Soutiens-le, fils, car le petit enfant et le pied d'un vieillard ont besoin habituellement de l'appui d'une main étrangère.

TEIRÉSIAS.

Soit! Nous voici. Pourquoi m'as-tu appelé si promptement, Kréôn?

KRÉÔN.

Je ne l'ai pas encore oublié. Mais ranime tes forces, reprends haleine, et chasse la fatigue de la route.

TEIRÉSIAS.

Sans doute je suis accablé de fatigue, étant arrivé ici, hier, de la terre des Erekhthides. En effet, il y avait là une guerre contre Eumolpos, et j'ai fait que les Kékropides ont été glorieusement victorieux, et je possède cette couronne d'or, comme tu vois, que j'ai reçue en prémice des dépouilles ennemies.

KRÉÔN.

Je veux que ta couronne victorieuse soit regardée comme un présage, car, ainsi que tu le sais, nous sommes assaillis par une tempête guerrière de Danaïdes, et un grand danger est sur Thèba. Le Roi Etéoklès, couvert de ses armes, marche déjà à la bataille Mykènide; mais il m'a ordonné de savoir de toi ce que nous avons à faire pour sauver la Ville

TEIRÉSIAS.

Pour ce qui concerne Etéoklès, j'aurais la bouche close et je tairais mes oracles: mais sur toi, puisque tu veux savoir, je parlerai. Depuis longtemps déjà cette terre est en peine, Kréôn, depuis que Laios a engendré des enfants malgré les Dieux et a fait naître le malheureux Oidipous mari de sa mère; et le déchirement sanglant de ses yeux est l'œuvre des Dieux et un enseignement à la Hellas. Les fils d'Oidipous ont voulu pendant longtemps cacher ces choses, comme s'ils tentaient d'échapper aux Dieux;

mais ils se sont trompés en insensés. En n'honorant point leur père et en ne lui donnant point la liberté de sortir, ils ont très irrité le malheureux homme ; et il a jeté sur eux de funestes imprécations, souffrant qu'il est et accablé d'outrages. Que n'ai-je point fait et dit à cause de cela ? J'ai encouru la haine des fils d'Oidipous. Mais, Kréôn, la mort est près d'eux, et elle leur viendra par la main l'un de l'autre, et les morts sans nombre couchés sur les morts confondront les lances Argiennes et Kadméiennes et rempliront d'un deuil amer la terre de Thèba. Et toi, ô misérable Ville, tu seras renversée aussi, si quelqu'un n'obéit pas à mes paroles. Car ce qu'il y avait de mieux à faire c'était qu'aucun des fils d'Oidipous ne fût ni roi, ni citoyen de cette terre, parce qu'ils étaient en proie aux Daimones et devaient renverser cette Ville. Mais, puisque le mal l'a emporté sur le bien, il ne reste qu'une seule chance de salut. Cependant, comme il n'est pas sûr pour moi de parler, et comme le remède qui doit sauver la Ville amènerait une cruelle destinée à ceux que le sort désignerait, je m'en vais, salut ! Je subirai, s'il le faut, ce que tous devront subir, car que ferai-je ?

KRÉÔN.

Reste ici, vieillard.

TEIRÉSIAS.

Ne me retiens pas.

KRÉÔN.

Reste ; pourquoi me fuis-tu ?

TEIRÉSIAS.

La fortune te fuit, mais non moi

KRÉÔN.

Dis le salut de la Ville et des citoyens.

TEIRÉSIAS.

Tu veux maintenant, et, cependant, bientôt tu ne voudras plus.

KRÉÔN.

Comment ne voudrais-je pas sauver la terre de la patrie

TEIRÉSIAS.

Tu sauras donc maintenant mes oracles. Mais je veux savoir, avant tout ceci, où est Ménoikeus qui m'a conduit ici.

KRÉÔN.

Il n'est pas loin il est auprès de toi.

TEIRÉSIAS.

Qu'il s'en aille loin de mes oracles.

KRÉÔN.

C'est mon fils, il est né de moi ; il taira ce qu'il fa u taire.

TEIRÉSIAS.

Tu veux donc que je parle, lui présent ?

KRÉÔN.

Il se réjouira d'apprendre ce qui sera notre salut.

TEIRÉSIAS.

Sache donc par mes oracles ce qu'il faut que vous fassiez pour sauver la ville des Kadméiens : Il te faut égorger ton fils Ménoikeus pour ta patrie, puisque tu provoques cette destinée.

KRÉÔN.

Que dis-tu ? Quelle parole as-tu dite, ô vieillard ?

TEIRÉSIAS.

Ce qui est fatal et ce qu'il faut que tu fasses.

KRÉÔN.

Oh ! que de malheurs en peu de paroles !

TEIRÉSIAS.

Pour toi, certes, mais un glorieux salut pour ta patrie

KRÉÔN.

Je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris. Que la Ville se sauve elle-même !

TEIRÉSIAS.

Cet homme n'est plus le même ; il change de pensée

KRÉÔN.

Va ! va-t'en ! Je n'ai que faire de tes oracles.

TEIRÉSIAS.

La vérité n'est-elle plus, parce que tu es malheureux ?

KRÉÔN.

Je te supplie par tes genoux, par tes cheveux blancs!

TEIRÉSIAS.

Pourquoi me supplies-tu? Tu veux conjurer des maux inévitables.

KRÉÔN.

Tais-toi! ne dis pas cela aux citoyens.

TEIRÉSIAS.

M'ordonnes-tu de commettre une injustice? Je ne me tairai pas.

KRÉÔN.

Que me feras-tu donc? Tueras-tu mon fils?

TEIRÉSIAS.

D'autres se chargeront de ce soin; mais moi, je parlerai.

KRÉÔN.

Mais d'où vient que ce malheur tombe sur moi et sur mon fils?

TEIRÉSIAS.

Tu fais bien de m'interroger et d'en venir aux explications. Il faut que celui-ci soit égorgé dans l'antre où le Dragon, né de la terre, veillait sur les eaux de Dirkè, et qu'il donne son sang en libation à la terre, à cause de l'antique colère d'Arès contre Kadmos, en expiation du meurtre du Dragon né de la terre. En faisant cela,

vous aurez Arès pour allié. Si le sol reçoit fruit pour fruit et sang pour sang, la terre vous sera propice, elle qui, autrefois, a enfanté une moisson d'hommes aux casques d'or ; et il faut que celui-ci meure, qui est de cette race et issu des dents du Dragon. Toi et tes enfants vous êtes le seul reste pur de cette race, par ta mère et tes ancêtres mâles. Les noces de Haimôn empêchent qu'il soit sacrifié, n'étant plus vierge, car, bien qu'il n'ait pas atteint le lit nuptial, il est cependant fiancé. Mais si ce jeune homme meurt, voué à la Ville, il sauvera la terre de la patrie. Et il donnera un retour amer à Adrastos et aux autres Argiens, couvrant leurs yeux d'une ombre fatale et rendant Thèba illustre. Choisis entre ces deux sorts, l'un ou l'autre, de sauver ton fils ou la Ville. Pour ce qui dépend de moi, tu sais tout. Mène-moi dans ma demeure, fille. Quiconque se livre à la divination est insensé. S'il dit des choses pénibles, il est odieux à ceux par lesquels il est consulté; s'il parle faussement par compassion, il viole les droits des Dieux. Il fallait que Phoibos seul révélât les oracles, lui qui ne craint personne.

LE CHOEUR.

Kréôn, pourquoi te tais-tu ? Pourquoi garder le silence? Je ne suis pas moins stupéfaite que toi.

KRÉÔN.

Que dire ? Je parle assez clairement. En effet, jamais je n'en viendrai à ce point de malheur de sacrifier mon fils à la Cité. La nature de tous les hommes est d'aimer leurs enfants, et aucun d'eux ne donnerait son propre fils à

tuer. Personne n'aura à me louer d'avoir tué mes enfants. Pour moi, étant dans la maturité de la vie, je suis prêt à mourir en expiation pour la patrie. Allons, fils! avant que toute la Ville les connaisse, laisse là ces mauvais oracles des Divinateurs, et fuis promptement hors de cette terre; car il ira aux sept portes, tout dire aux princes, aux stratèges et aux chefs des troupes. Si nous prenons l'avance, c'est le salut pour toi; si tu tardes, nous sommes perdus, tu seras tué.

MÉNOIKEUS.

Où fuirai-je? Vers quelle cité? Vers quel hôte?

KRÉÔN.

Là où tu seras le plus loin de cette terre.

MÉNOIKEUS.

Il te convient de le dire et à moi d'obéir.

KRÉÔN.

Traverse Delphis.

MÉNOIKEUS.

Où faut-il, père, que j'aille ensuite?

KRÉÔN.

Dans le pays Aitôlien.

MÉNOIKEUS.

Et, de là, où fuirai-je?

KRÉÔN.

Sur la terre des Thesprôtes.

MÉNOIKEUS.

Dans le sanctuaire de Dôdônè ?

KRÉÔN.

Tu m'as compris.

MÉNOIKEUS.

Sous quelle protection ?

KRÉÔN.

Le Daimôn te protègera.

MÉNOIKEUS.

Quelle quantité d'argent aurai-je ?

KRÉÔN.

Je te fournirai de l'or.

MÉNOIKEUS.

Tu as bien parlé, père. Va donc. Moi, j'irai vers ta sœur Iokastè, dont j'ai trait les mamelles quand j'étais privé de mère, et, l'ayant saluée, j'irai et sauverai ma vie. Mais, va, pars, et ne me sois pas un empêchement. — Femmes, que j'ai bien dissipé la crainte de mon père en le trompant par mes paroles, afin d'accomplir ce que je veux ! En m'éloignant, en privant la Ville d'une heureuse fortune, il me prostitue à la lâcheté. Certes, cela est pardonnable à un vieillard ; mais je ne mériterais pas de

pardon, si je trahissais la patrie qui m'a engendré. Sachez-le donc : j'irai, je sauverai la Ville, je donnerai mon âme en mourant pour cette terre. Ne serait-il pas honteux, tandis que ceux-ci, non contraints par les oracles et la fatalité divine, sont debout sous le bouclier et ne refusent pas de mourir en combattant devant les tours pour la patrie, que moi, trahissant mon père, mon frère et ma ville, je sortisse comme un lâche de cette terre ? Partout où je vivrais je serais regardé comme un lâche ! Non ! Par Zeus qui est dans les astres, et par le sanglant Arès qui a fait rois de ce pays ceux qui sont nés des dents semées dans la terre ! Mais j'irai, et, debout sur le sommet des murailles, dans l'antre noir du Dragon, je me tuerai de ma propre main, et je délivrerai cette terre. Ma résolution est dite. Je pars, faisant par ma mort un présent honorable à la Ville. J'affranchirai cette terre de la ruine. En effet, si chacun, faisant tout ce qu'il peut de bien, l'accomplissait pour la patrie commune, les cités subiraient de moindres maux et seraient heureuses à l'avenir.

LE CHŒUR.

Strophe.

Tu es venue, tu es venue, ô Ailée, enfantement de la terre et de la souterraine Ekhidna, pilleuse des Kadméiens, lamentable, funeste pour beaucoup, vierge à demi, bête terrible, aux ailes furieuses et aux ongles déchirant la chair ! Autrefois, des bords Dirkaiens, enlevant de jeunes enfants, tu apportais à leur patrie de sanglantes douleurs, avec un chant lugubre et une Érinnys désastreuse. Il est

altéré de sang celui des Dieux qui fit cela. Les gémissements des mères, les gémissements des vierges jetaient dans les demeures une voix lamentable, un chant lugubre, qui retentissaient de l'un à l'autre par la Ville. Mais ces clameurs étaient semblables aux gémissements du tonnerre, toutes les fois que la Vierge ailée enlevait un homme de la Ville.

Antistrophe.

Enfin, envoyé par le Pythien, le malheureux Oidipous vint dans la terre Thèbaienne dont il fut d'abord la joie, puis la douleur. Après l'illustre victoire de l'Énigme, le malheureux contracta avec sa mère de funestes noces; et il souilla la Ville, et il la jeta dans le sang, et, par ses imprécations, il poussa ses fils à un exécrable combat. Nous admirons, nous admirons celui-ci qui va à la mort pour la terre de la patrie, laissant le deuil à Kréôn, mais devant illustrer d'une glorieuse victoire les murailles aux sept tours de cette ville. Plaise aux Dieux que nous devenions mères aussi et que nous ayons des enfants bien nés, chère Pallas, toi qui tuas le Dragon d'une pierre lancée par Kadmos, le poussant à cette action qui causa cette peste daimonienne et dévastatrice de cette terre!

LE MESSAGER.

Holà! Qui est aux portes de la demeure? Ouvrez! faites sortir Iokastè. Holà! holà! Tu es en retard, mais, cependant, sors, écoute, illustre femme d'Oidipous! Cesse tes gémissements et tes larmes de tristesse.

IOKASTÈ.

O très cher! viens-tu m'annoncer quelque calamité?

La mort d'Etéoklès auprès de qui tu te tiens toujours, écartant les traits de l'ennemi ? Que viens-tu enfin m'annoncer de nouveau ? Mon fils est-il mort, ou vivant ? Dis-le-moi.

LE MESSAGER.

Il vit. Ne crains rien. Je viens te délivrer de tes craintes.

IOKASTÈ.

Et comment l'enceinte aux sept tours se comporte-t-elle ?

LE MESSAGER.

Elle est inébranlée. La Ville n'est pas pillée.

IOKASTÈ.

Les lances Argiennes en sont-elles venues à l'assaut ?

LE MESSAGER.

On en est venu au combat ; mais l'Arès des Kadméiens l'a emporté sur la lance Mykènaienne.

IOKASTÈ.

Par les Dieux ! Dis une seule chose : Que sais-tu de Polyneikès ? Je suis inquiète de savoir s'il voit la lumière.

LE MESSAGER.

Jusqu'ici chacun de tes fils encore.

IOKASTÈ.

Sois heureux ! Mais, comment, en combattant aux portes

et du haut des tours, avez-vous repoussé les lances Argiennes ? Dis, afin que, dans la demeure, j'aille réjouir le vieillard aveugle par la nouvelle du salut de la Ville.

LE MESSAGER.

Après que le fils de Kréôn, qui est mort pour cette terre, debout sur le haut des tours, s'est plongé son épée noire dans la gorge, sauvant ainsi le pays, ton fils a rangé les sept troupes et les chefs aux sept portes, pour les défendre contre les lances argiennes, et il a opposé les cavaliers aux cavaliers et les hoplites aux porteurs de boucliers, afin que chaque portion des murailles fût secourue de pres. Alors, du haut de la citadelle, nous avons vu l'armée des Argiens, portant ses boucliers blancs, quitter le Teumèsos. Puis, auprès du fossé, elle a rejoint en courant la Ville de la terre Kadméienne. Le Paian et les trompettes sonnèrent en même temps de leur côté et sur nos murs. Et d'abord, Parthénopaios, le fils de la chasseresse, ayant pour signe, au milieu de son bouclier de famille, Atalanta perçant et domptant de sa flèche lancée le sanglier Aitôlien, conduisait contre la porte Nèita sa troupe hérissée de boucliers. Vers la porte Proitida venait le divinateur Amphiaraos, portant des victimes sur son char et n'ayant point de signes orgueilleux sur ses armes modestes. Vers la porte Ogygia venait le roi Hippomédôn, ayant pour signe, au milieu de son bouclier, Argos couvert d'yeux, dont les uns s'ouvrent avec le lever des astres et les autres se ferment à leur déclin, comme il me fut permis de le voir, Hippomédôn mort. A la porte Homoloïs se tenait Tydeus, ayant sur son bouclier une peau de lion aux poils hérissés ; et dans sa main droite il portait une torche, comme le Titan Promètheus,

pour incendier la Ville. Ton fils Polyneikès conduisait Arès contre la porte Krènaia. Pour signe, les rapides cavales Potniades, sur son bouclier, bondissaient, habilement mues par des ressorts sous la poignée du bouclier, et elles semblaient furieuses. Ayant un souffle de guerre non moindre que celui d'Arès, Kapaneus conduisait sa troupe contre la porte Elektra. Les figures de fer de son bouclier représentaient un géant de la terre soutenant toute une ville sur ses épaules, arrachée de ses fondements par des leviers, signe de ce que notre Ville doit subir. Et Adrastos était à la septième porte, portant au bras gauche un bouclier empli des cent vipères peintes de l'Hydre, jactance Argienne ; et ces dragons enlevaient dans leurs mâchoires, du milieu des murailles, les enfants des Kadméiens. Il m'a été permis de voir chacun de ces signes en portant le mot d'ordre aux chefs des troupes. Et, d'abord, nous avons combattu avec les arcs et les flèches, et les frondes qui frappent de loin, et les fragments de rocher. Et, comme nous l'emportions, Tydeus cria, et ton fils aussi : — O enfants des Danaens, avant d'être percés par les traits, que tardez-vous à vous ruer contre les portes, cavaliers, armés à la légère et conducteurs de chars ? — En entendant sa voix, nul ne resta oisif, mais beaucoup tombèrent la tête écrasée, et vous eussiez vu beaucoup des nôtres aussi, précipités sur le sol devant les murs, comme des sauteurs, arroser la terre aride d'un fleuve de sang. L'Arkadien, fils d'Atalanta, et qui n'était pas Argien, se ruant contre la porte comme un tourbillon, demanda en criant du feu et une hache, comme pour renverser la Ville ; mais Périklyménos, fils du Dieu de la mer, réprima sa fureur en lui lançant à la tête une pierre arrachée d'un créneau, et qui aurait empli un cha-

riot. Et il écrasa sa blonde tête, et il rompit les sutures des os, et il ensanglanta aussitôt ses joues rouges. Et il ne reviendra pas vivant vers sa mère, la Nymphe du Mainalos, illustre par son arc. Ton fils, voyant cette porte bien défendue, alla vers une autre, et je le suivis. Et là, je vois Tydeus et ses guerriers pressés, dardant jusqu'aux faîtes des tours tant de lances Aitôliennes, que les nôtres fuyaient, abandonnant le sommet des créneaux ; mais, tel qu'un chasseur, ton fils les rallie et les ramène sur les tours. Ayant réparé cette défaite, nous nous hâtons vers une autre porte. Mais Kapaneus, comment dirai-je sa fureur ? Il approchait, portant une longue échelle, et son arrogance était telle qu'il criait que le feu secré de Zeus lui-même ne l'empêcherait pas de renverser la Ville du haut des citadelles. Et, disant cela, il montait, bien qu'accablé de pierres, et, se couvrant tout le corps de son bouclier, il gravissait les échelons glissants. Et déjà il franchissait le sommet des murs, quand Zeus le frappa de la foudre. Et la terre retentit, et tous furent épouvantés. Et ses membres étaient dispersés au loin, comme par une fronde, du haut de l'échelle, et sa chevelure était emportée dans l'Ouranos, et son sang baignait la terre. Ses mains et ses pieds tournaient comme la roue d'Ixiôn, et son cadavre consumé tomba sur le sol. Adrastos, ayant vu que Zeus lui était ennemi, fit retirer l'armée Argienne loin du fossé ; et les nôtres, à leur tour, voyant le signe favorable de Zeus, se ruèrent, cavaliers, hoplites et conducteurs de chars, à coups de lances, à travers l'armée Argienne. Et là, tous les maux se réunirent. Et ils mouraient et tombaient des chars, et les roues et les essieux sautaient, et les cadavres s'amassaient sur les cadavres. Donc, en ce jour, nous avons empêché la ruine de nos

tours. Cette Ville sera-t-elle aussi heureuse à l'avenir? Cela concerne les Dieux. Mais aujourd'hui c'est un des Dieux qui l'a sauvée.

LE CHOEUR.

Il est beau de vaincre ; mais si les Dieux avaient eu un dessein meilleur encore, j'en serais heureuse.

IOKASTÈ.

Les Dieux et la fortune ont bien fait. Mes fils sont vivants et la ville est sauve; mais Kréôn, semble-t-il, expie malheureusement mes noces et les maux d'Oidipous. Il est privé de son fils, et ce qui est heureux pour la Ville lui est cruel. Mais poursuis, dis-moi ce qu'après cela mes fils ont résolu de faire.

LE MESSAGER.

Laisse le reste. Jusqu'ici tu es bien partagée.

IOKASTÈ.

Tu m'inspires des soupçons en disant cela. N'omets rien.

LE MESSAGER.

Désires-tu plus que le salut de tes fils?

IOKASTÈ.

Je veux savoir si je suis aussi heureuse en tout le reste?

LE MESSAGER.

Renvoie-moi; ton fils n'a point de porteur d'armes.

IOKASTÈ.

Tu me caches quelque malheur et tu l'enveloppes de ténèbres.

LE MESSAGER.

Je ne dirai rien de mauvais, après ce qui est heureux pour toi.

IOKASTÈ.

Tu parleras, à moins que tu ne t'enfuies dans l'Aithèr.

LE MESSAGER.

Hélas ! hélas ! Pourquoi ne m'as-tu point permis de partir, après une bonne nouvelle ? Pourquoi me forces-tu à t'annoncer des malheurs ? Tes fils méditent une action très honteuse ; ils vont engager un combat singulier, à l'écart de toute l'armée. Ils l'ont dit ouvertement aux Argiens et aux Kadméiens, ce qu'ils n'auraient dû jamais dire. Le premier, Etéoklès, debout sur une haute tour, ordonnant le silence, a dit à l'armée : — O chefs de la terre de Hellas et chefs des Argiens qui êtes venus ici, et toi, peuple de Kadmos, ne rendez plus vos âmes, ni pour Polyneikès, ni pour moi. Moi-même, je courrai ce danger, et, seul, je combattrai mon frère. Et, si je le tue, je gouvernerai mon pays, et, si je suis vaincu, je lui livrerai la Ville. Pour vous, quittant le combat, vous retournerez sur la terre Argienne, ne laissant point votre vie ici ; et, pour ce peuple, c'est assez de morts. — Il parla ainsi, et ton fils Polyneikès, se ruant hors des rangs, applaudit à ces paroles. Et tous les Argiens, ainsi que le peuple de Kadmos, murmuraient favorablement, comme s'ils pensaient que cela était juste. Et un traité fut conclu à ces

conditions, et les chefs, au milieu des deux armées, unirent leurs serments qu'ils s'y conformeraient. Déjà, les deux jeunes hommes du vieux Oidipous couvraient leurs corps d'armures d'airain, et ils étaient aidés par leurs amis ; le roi de ce pays par les chefs Kadméiens, et l'autre par les chefs des Danaïdes. Et ils étaient debout, resplendissants, sans changer de couleur, et pleins de la fureur de lancer la pique l'un contre l'autre. Et leurs amis, s'approchant de l'un et de l'autre, enflammaient leurs cœurs par ces paroles : — Polyneikès, c'est à toi d'ériger une statue à Zeus en signe de trophée et de donner une grande gloire à Argos ! — Et à Etéoklès à son tour : — En ce jour tu combats pour la patrie. Victorieux, tu possèderas le sceptre. — Ils parlaient ainsi, les exhortant au combat. Et les divinateurs égorgaient des brebis, et ils observaient l'ardeur du feu et les déchirures des viscères humides, et les jets de lumière qui indiquent un double augure, le signe de la victoire et de la défaite. Donc, si tu as quelque remède, ou de sages paroles, ou des incantations qui charment, va ! éloigne tes fils de ce combat cruel, car le danger est grand, et le prix amer de ce combat ne sera pour toi que des larmes, étant privée en ce jour de tes deux fils.

IOKASTÈ.

O ma fille Antigonè, sors des demeures ! Notre destinée présente ne te permet plus de rester dans les danses ni dans l'assemblée des vierges. Il te faut empêcher deux hommes courageux, tes frères, qui vont à la mort, de s'entre-tuer.

ANTIGONÈ.

O mère qui m'as enfantée, quelle nouvelle affreuse annonces-tu par ces cris à tes amis devant les demeures?

IOKASTÈ.

O fille, tes frères meurent!

ANTIGONÈ.

Comment dis-tu?

IOKASTÈ.

Ils vont engager un combat singulier.

ANTIGONÈ.

Hélas sur moi! Que dis-tu, mère?

IOKASTÈ.

Rien d'heureux! Mais suis-moi.

ANTIGONÈ.

Où, ayant quitté ma chambre virginale?

IOKASTÈ.

Au milieu de l'armée.

ANTIGONÈ

J'ai honte de me montrer au milieu de la foule.

IOKASTÈ.

Ce que tu as à faire ne s'inquiète pas de la pudeur.

ANTIGONÈ.

Alors, que ferai-je ?

IOKASTÈ.

Tu apaiseras la querelle de tes frères.

ANTIGONÈ.

En faisant quoi, mère ?

IOKASTE.

En te prosternant avec moi devant eux.

ANTIGONÈ.

Mène-moi au milieu des deux armées. Il ne faut point tarder.

IOKASTÈ.

Hâte-toi, hâte-toi, fille ! En effet, si je préviens le combat de mes fils, je verrai encore la lumière, mais, s'ils sont morts, je tomberai morte avec eux !

LE CHOEUR.

Strophe.

Hélas ! hélas ! Je frémis d'horreur, mon cœur frémit ! La pitié, la pitié me saisit tout le corps pour cette mère malheureuse. De ses deux fils lequel versera le sang de l'autre ? Hélas ! à cause de ces calamités, ô Zeus, ô terre ! Lequel frappera de mort, à travers l'armure, la gorge et l'âme fraternelles ! Sur quel cadavre gémirai-je ?

Antistrophe.

Hélas! Terre, Terre! Deux bêtes féroces, deux âmes sanguinaires vont commettre un meurtre sanglant, en frappant de la lance ennemie. Malheureux! Ils n'ont point été arrêtés par la pensée d'un combat singulier. Dans un beuglement barbare, gémissant et pleurant, je chanterai la lamentation qui plaît aux morts. Voici venir l'instant du meurtre. Ce jour décidera de l'événement. Ce meurtre abominable est dû aux Érinnyes. Mais je vois Kréôn qui vient tristement vers ces demeures. Je cesserai de gémir.

KRÉÔN.

Hélas sur moi! Que ferai-je? Dois-je pleurer sur moi, ou sur la Ville qu'enveloppe une telle nuée qui la jette dans l'Akhérôn! Mon fils, en effet, est tombé mort pour la patrie, laissant un nom glorieux, mais devant être pleuré par moi. L'ayant enlevé de l'antre du Dragon où il s'est tué de sa propre main, malheureux, je l'apporte dans mes bras, et toute la demeure se lamente. Je viens, vieux moi-même, chercher ma vieille sœur Iokastè, afin qu'elle lave et dispose mon fils qui est mort. Il faut, en effet, que le vivant rende des honneurs aux morts et respecte pieusement le Dieu souterrain.

LE CHOEUR.

Ta sœur est sortie des demeures, Kréôn, et la jeune fille Antigonè accompagne sa mère.

KRÉÔN.

Où? Pour quelle cause? Apprends-le-moi.

LE CHOEUR.

Elle a appris que ses fils devaient se battre en combat singulier au sujet de la demeure royale.

KRÉÔN.

Comment dis-tu ? Ne m'inquiétant que du cadavre de mon fils, je ne suis point venu pour apprendre cela.

LE CHOEUR.

Ta sœur est partie depuis longtemps. Je crois, Kréôn, que le combat mortel entre les fils d'Oidipous est déjà fini.

KRÉÔN.

Hélas ! J'en vois la preuve dans l'œil attristé et sur le visage de ce messager qui vient et qui nous annoncera tout ce qui s'est fait.

LE MESSAGER.

Malheureux que je suis ! Que dirai-je, et quelles choses lamentables?

KRÉÔN.

Nous sommes perdus ! Tu commences ton récit sous de mauvais auspices.

LE MESSAGER.

Hélas ! malheureux que je suis ! Je le crie de nouveau, car j'apporte la nouvelle de grandes calamités !

KRÉÔN.

Viens-tu ajouter de nouveaux malheurs à tous les autres ?

LE MESSAGER.

Les fils de ta sœur ne voient plus la lumière, Kréôn !

KRÉÔN.

Hélas ! hélas ! Tu annonces un grand désastre pour moi et pour la Ville.

LE MESSAGER.

O demeure d'Oidipous, le sais-tu ? Les fils d'Oidipous sont également frappés de mort !

LE CHOEUR.

Au point qu'elle verserait des larmes, si elle pouvait sentir !

KRÉÔN.

Hélas ! ô calamité très misérable ! ô malheureux à cause de ces maux ! Oh ! malheureux que je suis !

LE MESSAGER.

Et si tu connaissais ceux qui ont suivi !

KRÉÔN.

Comment pourraient-ils être plus tristes que ceux-là ?

LE MESSAGER.

Ta sœur est morte avec ses deux fils !

LE CHOEUR.

Chantez ! chantez douloureusement ! Frappons notre tête de nos mains blanches !

KRÉÔN.

O malheureuse Iokastè ! Quelle fin de ta vie et de tes noces tu as subie à cause de l'énigme de la Sphinx ! Mais, enfin, comment le meurtre des deux frères s'est-il accompli, ainsi que l'effet des imprécations d'Oidipous ? Dis-le-moi.

LE MESSAGER.

Tu sais sans doute nos succès sous les murailles de la Ville ? L'enceinte des murs n'est pas tellement éloignée que tu ne saches tout ce qui s'y passe. Donc, après que les jeunes fils du vieil Oidipous eurent couvert leurs corps d'armes d'airain, ils s'avancèrent au milieu des deux armées, comme pour le combat ou la retraite. Et, regardant vers Argos, Polyneikès pria ainsi : — O vénérable Hèra ! car je suis tien, m'étant allié à Adrastos par mes noces avec sa fille et habitant sa terre, accorde-moi de tuer mon frère et de rougir de son sang ma droite victorieuse ! Je te demande une couronne impie qui est de tuer mon frère ! — Beaucoup pleuraient, tant cette calamité était terrible, et ils se regardaient les uns les autres avec des yeux attristés. Mais Etéoklès, regardant la demeure de Pallas armée d'un bouclier d'or, pria ainsi : — O fille de Zeus ! accorde-moi d'enfoncer de ma main et de mon bras une lance victorieuse dans la poitrine de mon frère et de le tuer, lui qui vient pour dévaster la patrie ! — Quand il eut ainsi parlé, la trompette tyrrhénienne, telle qu'une torche, ayant sonné le signal du sanglant combat, ils se

ruèrent l'un contre l'autre avec un élan terrible, et, comme des sangliers aiguisant leurs défenses cruelles, ils engagèrent le combat, les lèvres souillées d'écume. Et ils s'attaquaient avec leurs lances, mais ils se couvraient de leurs boucliers ronds, et le fer retombait inutile. Si l'un voyait l'œil de l'autre dépasser le haut du bouclier, il dirigeait sa lance au visage, désirant le prévenir ; mais ils cachaient habilement leurs yeux sous les boucliers, afin que la lance restât inutile. Et ceux qui regardaient étaient plus inondés de sueur que les combattants, à cause de la crainte qu'ils ressentaient pour leurs amis. Étéoklès, heurtant une pierre du pied, posa une jambe hors du bouclier ; alors Polyneikès, voyant cette place offerte au fer, la perça de la lance argienne, et toute l'armée des Argiens poussa des exclamations ; mais Étéoklès, déjà blessé, voyant l'épaule de son frère découverte dans cet effort, s'efforça d'enfoncer violemment sa lance dans la poitrine de Polyneikès, et rendit la joie aux citoyens de la ville de Kadmos ; mais il rompit la pointe de sa lance. Alors, pour suppléer cette perte, il recula, et, saisissant une roche, il brisa la lance de Polyneikès par le milieu. Étant ainsi privés de leurs lances l'un et l'autre, Arès était égal entre eux. Donc, saisissant les poignées de leurs épées, ils s'attaquèrent de près, et, heurtant leurs boucliers, ils combattirent à grand bruit en tournant l'un autour de l'autre. Mais Étéoklès, par une pensée imprévue, usa d'une feinte thessalienne qu'il avait apprise pendant qu'il habitait ce pays. Cessant l'attaque, il ramène en arrière son pied gauche, et, portant en avant son pied droit, il enfonce son épée à travers le nombril jusqu'aux vertèbres du dos. Et le malheureux Polyneikès, les flancs affaissés, tombe tout sanglant. Alors Étéoklès, fier et victorieux, et jetant

son épée sans plus songer à se garantir, voulut le dépouiller ; mais ceci le perdit, car Polyneikès déjà tombé, respirant encore et ayant gardé le fer en main dans sa chute, à peine vivant, enfonça son épée dans le foie d'Ëtéoklès. Et tous deux tombèrent l'un sur l'autre en mordant la terre et sans remporter la victoire.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Combien je gémis sur tes malheurs, Oidipous ! Un Dieu vient d'accomplir tes imprécations !

LE MESSAGER.

Maintenant, écoutez les malheurs qui ont suivi. Tandis que ses enfants tombés quittaient la vie, la malheureuse mère arrivait en hâte avec sa fille, et, les voyant mortellement blessés, elle gémit : — O fils ! je suis venue trop tard à votre aide ! — Et se jetant tour à tour sur eux, elle se lamentait sur ses fils et pleurait la douloureuse peine de ses mamelles, et la sœur gémissait comme la mère : — O protecteurs de la vieillesse de ma mère, ô frères très chers, qui me ravissez mes noces ! — Étéoklès, exhalant de sa poitrine un souffle lamentable, entendit sa mère, et, lui tendant sa main débile, ne put parler, mais lui témoigna son amour par ses yeux en larmes. Et Polyneikès, respirant encore, regarda sa sœur et sa vieille mère et dit ceci : — Je meurs, mère, mais j'ai pitié de toi, de ma sœur et de mon frère mort, car je l'ai aimé, bien qu'il soit devenu mon ennemi, d'ami qu'il était. Ensevelissez-moi, mère, et toi, sœur, dans la terre de la patrie et apaisez la Ville irritée. Quoique j'aie perdu ma demeure, que j'obtienne au moins un peu de la terre de la patrie ! Mère, abaisse mes paupières avec ta main ! — Et il porta

la sienne à ses yeux. — Salut! Déjà les ténèbres m'enveloppent! — Et tous deux exhalèrent en même temps leur malheureuse vie. Et la mère, voyant cette calamité, vaincue par la douleur, arracha l'épée du cadavre et accomplit une action horrible, car elle s'enfonça le fer à travers la gorge et tomba entre les deux chers morts en les serrant l'un et l'autre dans ses bras. Alors une contestation s'éleva entre les armées. Nous soutenions que mon maître avait vaincu, et eux soutenaient que c'était Polyneikès, et les chefs étaient divisés. Et les uns disaient que Polyneikès avait le premier frappé de la lance, et les autres que la victoire n'appartenait à aucun des deux morts. Pendant ce temps Antigonè s'éloigna de l'armée; et ils se ruèrent au combat. Par une heureuse prévoyance, la race de Kadmos était restée sous le bouclier, et nous nous jetâmes aussitôt sur l'armée argienne non encore en armes. Et nul ne soutint l'attaque, et les fuyards emplirent la plaine, et le sang des cadavres tombés sous les lances coulait à torrents. Après que nous eûmes vaincu, les uns élevèrent en trophée une statue à Zeus, les autres enlevaient les boucliers des Argiens tués, et nous emportâmes les dépouilles dans la Ville. Et d'autres, avec Antigonè, ont porté ici les trois cadavres, afin que leurs amis se lamentent. Tel a été ce combat, très heureux et très malheureux à la fois pour la Ville.

LE CHOEUR.

Cette calamité de la demeure royale ne nous est plus révélée seulement par les oreilles; car nous pouvons contempler, devant les demeures, les trois cadavres de

ceux-ci qui, par une commune mort, sont descendus dans les ténèbres.

ANTIGONE.

Ne voilant plus mes joues délicates couvertes de mes cheveux bouclés, ne craignant plus de montrer, sous mes paupières, la rougeur de mon visage coloré de pudeur virginale, dénouant les bandelettes de ma chevelure et les liens de ma robe couleur de safran, je mène en me lamentant la pompe des morts. Hélas ! hélas sur moi ! ô Polyneikès, que tu as bien répondu à ton nom ! Hélas ! O Thèba, ta querelle, ou, plutôt, ce monceau de meurtres, a perdu la maison d'Oidipous, noyée dans un sang cruel, dans un sang lamentable. Quelle plainte, quelle lamentation des Muses unir à mes larmes en déplorant ta ruine, ô demeure, tandis que j'apporte ici ces trois corps qu'animait un même sang, mère et fils, joie de l'Érinnys qui perdit toute le race d'Oidipous, quand celui-ci comprit dans sa sagacité l'énigme de la cruelle Sphinx prophétique qu'il tua ? Hélas ! ô père ! Quel Hellène, quel Barbare, quel homme illustre des temps anciens, issu d'un noble sang, a subi des maux aussi grands que les tiens ? O malheureuse, combien je gémis lamentablement ! Quel oiseau, posé sur la cime d'un chêne ou d'un sapin, unira son gémissement à mes plaintes, privée que je suis de ma mère, accompagnant ainsi les lamentations que je répands, moi qui dois passer tout le temps de ma vie solitaire dans les larmes ? Qui pleurerai-je ? Pour lequel couperai-je d'abord les prémices de ma chevelure ? Sur les mamelles maternelles qui m'ont allaitée, ou sur les lamentables blessures de mes deux frères ? Hélas ! hélas ! sors de ta demeure avec tes yeux aveuglés, ô vieux père ! Montre Oidipous

et sa vieillesse misérable, toi, qui, dans la demeure, ayant infligé à tes yeux les noires ténèbres, traînes ta longue vie ! M'entends-tu, toi qui erres dans la demeure, ou qui réchauffes ton vieux pied misérable dans ton lit ?

OIDIPOUS.

Pourquoi, ô vierge, par tes plaintes lamentables, portant hors de mon lit et des chambres obscures mon pied d'aveugle, m'attires-tu à la lumière, moi, vain simulacre d'air, ombre souterraine, songe fugitif ?

ANTIGONE.

Père, tu vas recevoir une triste nouvelle : tes fils ne voient plus la lumière, ni ta femme qui sans cesse prenait soin d'appuyer et de guider ton pied d'aveugle. O père, hélas sur moi !

OIDIPOUS.

Hélas sur moi à cause de mes maux ! Ceci me fait gémir et lamenter ! Mais comment ces trois âmes ont-elles quitté la lumière ? O fille, parle.

ANTIGONE.

Je te le dis avec douleur, non en blâme, ni pour t'outrager : par les épées, par le feu et par les cruels combats, ton funeste Daimôn s'est rué sur tes fils ! ô père ! Hélas !

OIDIPOUS.

Hélas ! hélas !

ANTIGONÈ.

Pourquoi gémis-tu ?

OIDIPOUS.

O mes fils !

ANTIGONÈ.

Tu gémirais plus profondément, si voyant le char à quatre chevaux de Hèlios, tu contemplais de la lumière de tes yeux les cadavres de ces morts !

OIDIPOUS.

A la vérité, le malheur de mes fils est manifeste ; mais, ô fille, par quelle destinée ma malheureuse femme a-t-elle péri ?

ANTIGONÈ.

Répandant devant tous ses larmes lamentables, elle venait présenter en suppliante ses mamelles à ses fils. Mais, à la porte Elektra, dans la prairie qui nourrit le lotos, elle trouva ses fils qui, tels que des lions élevés ensemble, venant de combattre, gisant dans le sang de leurs blessures, versaient la froide et sanglante libation qu'Arès offre au Hadès. Ayant arraché l'épée de l'un des cadavres, elle l'enfonça dans son corps et tomba sur ses deux fils. Le Dieu, quel qu'il soit, qui a fait cela, ô Père, a, en ce jour amassé toutes les calamités de notre demeur !

LE CHOEUR.

Ce jour a été le commencement de maux sans nombre
our la demeure d'Oidipous. Plaise aux Dieux que la vie lui
oit désormais plus propice !

KRÉÔN.

Mettez fin aux lamentations. Il est temps de songer à la
épulture. Toi, Oidipous, écoute ceci : ton fils Etéoklès
n'a donné le commandement de cette terre, comme une
lot à Haimôn, fiancé de ta fille Antigonè. Je ne te per-
nettrai donc plus d'habiter cette terre, car Teirésias a dit
lairement que cette ville ne serait jamais heureuse tant
que tu habiterais ce pays. Va donc ! Je ne te dis point
ela comme un outrage, et je ne suis point ton ennemi,
nais je crains que ton Daimôn ne porte malheur à cette
erre.

OIDIPOUS.

O Destinée ! Dès le commencement tu m'as fait misé-
rable et malheureux. Avant même que je fusse né au jour
hors du sein de ma mère, Apollôn prophétisa à Laios que
e serais le meurtrier de mon père. O malheureux ! à
peine né, le père qui m'avait engendré ordonne que je
sois tué, certain que je suis son ennemi, car il était fatal
qu'il périt par moi. Il me livre comme une misérable proie
aux bêtes sauvages, moi qui désirais les mamelles de ma
mère. Je suis sauvé. Plaise aux Dieux que le Kithairôn
s'engloutisse dans les gouffres profonds du Tartaros, lui
qui ne m'a point fait périr ! Le Daimôn me livre en esclave
à Polybos. Et, après avoir tué mon père, malheureux que
je suis, j'entre dans le lit de ma malheureuse mère, j'en-
gendre des fils qui sont mes frères, et je les perds en leur

jetant les imprécations que j'avais reçues de Laios! En effet, je ne suis pas né tellement insensé que j'aie attenté à mes yeux et à la vie de mes enfants, sans que quelque Dieu m'y ait poussé. Que ferai-je donc, malheureux que je suis? Qui conduira mes pieds d'aveugle? Est-ce celle qui est morte? Vivante, je le sais, elle l'eût fait. Est-ce le beau couple de mes fils? Ils ne sont plus désormais. Suis-je assez jeune pour trouver moi-même ma nourriture? Par quel moyen? Pourquoi me tuer ainsi, Kréón? Tu me tues en effet si tu me chasses de ce pays. Cependant je n'entourerai pas tes genoux de mes bras suppliants; je serais un lâche. Certes, je ne trahirais pas ainsi ma hauteur d'âme, bien que la fortune me soit mauvaise.

KRÉÔN.

Tu as bien dit, en refusant de toucher mes genoux, car je ne te permettrai pas d'habiter ce pays. Mais il faut porter un de ces morts dans la demeure. Quant à celui-ci qui est venu avec des étrangers pour renverser sa patrie, quant au cadavre de Polyneikès, jetez-le non enseveli hors des confins de cette terre! Ceci sera proclamé à tous les Kadméiens : — Quiconque sera saisi couronnant ce mort ou le couvrant de terre, subira la mort. Qu'on le laisse non pleuré, non enseveli et la pature des oiseaux carnassiers. — Toi, ayant cessé de pleurer ces trois morts, rentre dans la demeure, Antigonè, et respecte les mœurs d'une vierge, en attendant le jour qui vient où le lit de Haimôn t'attend.

ANTIGONÈ.

O Père! de combien de maux nous sommes accablés! Combien je gémis sur toi plus que sur les morts! En effet,

de tous les malheurs il n'en est aucun qui soit moins pesant que les autres, et tu es entièrement malheureux, Père! Mais je te demande, à toi, nouveau tyran, pourquoi tu outrages mon père en le chassant de cette terre, et pourquoi tu établis cette loi contre un malheureux mort?

KRÉÔN.

C'est la volonté d'Etéoklès, non la mienne.

ANTIGONÈ

Elle est insensée; et tu es insensé aussi, toi qui lui obéis.

KRÉÔN.

Comment? Il n'est pas juste d'exécuter les ordres reçus?

ANTIGONÈ.

Non, s'ils sont mauvais et impies.

KRÉÔN.

Quoi? Ce n'est pas avec justice qu'il sera livré aux chiens?

ANTIGONÈ.

Vous le frappez d'un châtiment illégitime.

KRÉÔN.

Non, car il a été l'ennemi de cette ville, ne l'étant pas de naissance.

ANTIGONÈ.

C'est aussi pourquoi il a livré son sort à la fortune.

KRÉÔN.

Et il doit être privé de sépulture.

ANTIGONÈ.

Pour quel crime, s'il réclamait sa part de cette terre ?

KRÉÔN.

Cet homme, sache-le, ne sera pas enseveli.

ANTIGONÈ.

Moi je l'ensevelirai, bien que la Ville le défende.

KRÉÔN.

Tu t'enseveliras donc toi-même auprès de ce mort ?

ANTIGONÈ.

Certes, il est glorieux à deux amis d'être couchés côte à côte.

KRÉÔN.

Saisissez-la, et conduisez-la dans la demeure.

ANTIGONE.

Jamais ! Je ne quitterai pas ce cadavre.

KRÉÔN.

Vierge, un Dieu a commandé ce que tu blâmes.

ANTIGONE.

Il y a aussi ce commandement, de ne point insulter aux morts.

KRÉÔN.

Que nul ne verse sur celui-ci une humide poussière !

ANTIGONÈ.

Par ma mère Iokastè que voilà, je t'adjure, Kréôn !

KRÉÔN.

Tu fais d'inutiles efforts, tu n'obtiendras point cela.

ANTIGONÈ.

Permets-moi au moins de laver ce cadavre.

KRÉÔN.

C'est une chose défendue aux citoyens.

ANTIGONÈ.

Permets que j'enveloppe de bandelettes ces cruelles blessures.

KRÉÔN.

Tu n'honoreras ce mort d'aucune manière.

ANTIGONÈ.

O très cher, je baiserai du moins ta bouche !

KRÉÔN.

N'accrois pas ton malheur en attristant tes noces.

ANTIGONÈ.

Vivante, épouserai-je jamais ton fils ?

KRÉÔN.

Certes, par nécessité. Comment fuiras-tu ces noces?

ANTIGONÈ.

Cette nuit fera de moi une des Danaïdes.

KRÉÔN.

Voyez de quel crime elle menace audacieusement!

ANTIGONÈ.

J'en atteste ce fer, j'en jure par cette épée.

KRÉÔN.

Mais pourquoi désires-tu ainsi être affranchie de ces noces?

ANTIGONÈ.

Je fuirai seule avec mon père très malheureux.

KRÉÔN.

Ta pensée est généreuse, mais quelque peu insensée.

ANTIGONÈ.

Et je mourrai avec lui, afin que tu en saches davantage.

KRÉÔN.

Va! Tu ne tueras pas mon fils. Quitte cette terre.

OIDIPOUS.

O fille, je te loue à cause de ton dévouement.

ANTIGONÈ.

Mais si je me mariais, si tu partais seul, père?

OIDIPOUS.

Reste heureuse. Je subirai patiemment mes maux.

ANTIGONÈ.

Et qui s'inquiètera de toi, aveugle que tu es, père?

OIDIPOUS.

Je tomberai là où ma destinée est de tomber

ANTIGONÈ.

Où donc est cet Oidipous à la célèbre énigme?

OIDIPOUS.

Il n'est plus. Un seul jour m'a glorifié, un seul jour m'a perdu.

ANTIGONÈ.

Ne faut-il donc pas que je partage tes maux?

OIDIPOUS.

L'exil d'une fille avec un père aveugle est honteux.

ANTIGONÈ.

Cela n'est pas honteux pour une fille modeste, mais honorable, père!

OIDIPOUS.

Conduis-moi donc, afin que je touche le corps de ta mère.

ANTIGONÈ.

La voici. Touche de ta main la très chère vieille femme.

OIDIPOUS.

O mère ! ô très malheureuse épouse !

ANTIGONÈ.

Elle gît lamentablement, ayant subi tous les maux ensemble.

OIDIPOUS.

Où sont les cadavres d'Etéoklès et de Polyneikès ?

ANTIGONÈ.

Ils sont tous deux étendus là, l'un près de l'autre.

OIDIPOUS.

Pose ma main d'aveugle sur leurs malheureux visages.

ANTIGONÈ.

Voici. Touche de ta main tes fils morts.

OIDIPOUS.

O chers cadavres, malheureux fils d'un malheureux père !

ANTIGONÈ.

O Polyneikès, nom qui m'est très cher !

OIDIPOUS.

Maintenant l'oracle de Loxias, ô fille, est accompli.

ANTIGONE.

Quel est cet oracle ? Vas-tu annoncer de nouveaux malheurs ?

OIDIPOUS

e dois mourir en exil, à Athèna

ANTIGONE

Où ? Quelle tour Attique te recevra ?

OIDIPOUS.

Le sacré Kolônos, demeure du Dieu qui fit le cheval. Mais, allons ! Conduis ton père aveugle, puisque tu désires être la compagne de son exil.

ANTIGONÈ.

Partons pour ce malheureux exil. Donne ta chère main, mon vieux père ! Je te dirigerai, comme le vent qui pousse les nefs.

OIDIPOUS.

Voici que je pars, fille ! Conduis mes pas, ô malheureuse !

ANTIGONÈ.

Je suis, je suis très malheureuse entre toutes les vierges Thèbaiennes !

OIDIPOUS.

Où poser mon vieux pied ? Donne-moi un bâton, ô fille !

ANTIGONÈ.

Ici, ici, viens ! Pose le pied ici, père, toi dont les forces sont un songe.

OIDIPOUS.

Hélas! hélas! Pour un misérable exil je suis chassé, vieux, de la patrie! Hélas! hélas! je subis des maux affreux!

ANTIGONÈ.

Pourquoi dis-tu que tu souffres? La justice ne voit pas les mauvais et ne châtie pas les fautes des mortels.

OIDIPOUS.

Je suis celui qui m'élevai à une haute sagesse victorieuse, quand je devinai l'énigme obscure de la Vierge.

ANTIGONÈ.

Tu rappelles ta victoire sphingienne? Cesse de raconter ton ancienne prospérité. Cette malheureuse calamité t'attendait, d'être exilé de ta patrie et de trouver la mort au hasard. Laissant les larmes du souvenir aux chères vierges, je vais loin de la terre de la patrie, errante, contre la coutume des vierges!

OIDIPOUS.

O générosité du cœur!

ANTIGONÈ.

Certes, au milieu des malheurs de mon père, ceci me glorifiera. Misérable par moi-même, et par l'opprobre de mon frère mort et non enseveli, hors des demeures, le malheureux, lui qu'il me faut, ô père, couvrir de terre, dussé-je mourir!

OIDIPOUS.

Va vers tes compagnes.

ANTIGONÈ.

Je suis rassasiée de lamentations.

OIDIPOUS.

Va prier aux autels.

ANTIGONÈ.

Ils sont rassasiés de mes maux.

OIDIPOUS.

Va où est le sanctuaire de Bromios, inaccessible, sur les montagnes des Mainades.

ANTIGONE.

Celui pour qui, vêtue de la nébride kadméienne, j'ai dansé autrefois les danses sacrées sur les montagnes de Séméla ? J'ai rendu là un honneur stérile aux Dieux !

OIDIPOUS.

O citoyens de l'illustre patrie, voyez ! Je suis cet Oidipous qui devinai l'illustre Énigme, qui étais un très grand homme, et qui, seul, réprimai la tyrannie de la Sphinx sanguinaire ! Maintenant, couvert d'ignominie et misérable, je suis chassé du pays. Mais pourquoi gémir et pleurer en vain ? Il faut qu'un mortel subisse la destinée envoyée par les Dieux.

LE CHŒUR.

O très vénérable Victoire, puisses-tu posséder toute ma vie et ne pas cesser de la couronner !

FIN DES PHOINISSIENNES.

IV

MÈDÉIA

LA NOURRICE DE MÈDÉIA.
LE PAIDAGÔGUE.
MÈDÉIA.
LE CHŒUR.
KRÉÔN.
IASÔN.
AIGEUS.
UN MESSAGER.
LES FILS.

LA NOURRICE.

PLUT aux Dieux que la nef Argô n'eût point volé vers la terre de Kolkhôs, à travers les Symplégades bleues, que le pin coupé ne fût jamais tombé dans les bois du Pèlios et que la main des hommes très illustres qui partirent afind 'eulever

la Toison d'or pour Pélias ne l'eût jamais muni d'avirons ! Ma maîtresse Mèdéia, en effet, n'eût point navigué vers les tours de la terre d'Iôlkos, le cœur frappé du désir d'Iasôn ; elle n'eût point poussé les filles de Pélias à tuer leur père, et elle n'habiterait point cette terre Korinthienne avec son mari et ses enfants, ayant plu aux citoyens de ce pays où elle est arrivée dans sa fuite, et n'ayant rien refusé en toute chose à Iasôn. Ceci est à la vérité la plus grande sécurité du mariage, que la femme ne soit pas en désaccord avec son mari. Mais, maintenant, toutes choses sont ennemies et les plus chères affections sont malades. Ses propres enfants et ma maîtresse ayant été trahis par lui, Iasôn se couche dans un lit royal, et il épouse la fille de Kréôn qui commande sur cette terre. Mais la malheureuse Mèdéia, en proie à cet outrage, lui crie le serment qu'il a juré, invoque la main qu'il lui a donnée pour preuve de sa foi, et prend les Dieux pour témoins de la reconnaissance de Iasôn. Elle gît sans nourriture, abandonnant son corps aux douleurs, se consumant sans relâche dans les larmes, depuis qu'elle connaît l'injure qui lui est faite par son mari. Et, ne levant plus les yeux et ne détournant point sa face de terre, elle se tait, pareille à un rocher, ou telle que le flot marin, quand elle est consolée par ses amis, à moins que, penchant son cou blanc, elle ne pleure en elle-même son père bien aimé, la terre de la patrie et les demeures abandonnées pour venir ici avec son mari qui maintenant l'a en mépris. La malheureuse sait par sa propre calamité ce que c'est de n'avoir point abandonné la terre de la patrie. Elle hait ses enfants et ne se réjouit point de les voir. Je crains qu'elle médite quelque nouveau dessein, car sa pensée est violente et ne supportera pas l'outrage. Je la connais, et je crains qu'elle se perce

le foie d'une épée aiguë, étant entrée en silence sous le toit où est son lit, ou même qu'elle tue la jeune fille royale et celui qu'elle épouse, s'attirant ensuite quelque plus grand malheur. Elle est violente, en effet, et celui qui encourt sa haine ne chantera pas facilement le Paian. Mais ses enfants approchent, revenant de la course gymnastique, ne sachant rien des maux de leur mère, car une jeune âme n'a point coutume de s'attrister.

LE PAIDAGÔGUE.

Vieille esclave de la demeure de ma maîtresse, pourquoi te tiens-tu solitaire devant les portes, roulant des malheurs dans ton esprit ? Comment Mèdéia veut-elle rester seule et sans toi ?

LA NOURRICE.

Vieillard, compagnon des enfants de Iasôn, les choses douloureuses aux maîtres sont des calamités pour les bons serviteurs et déchirent leur cœur. Moi, j'en suis arrivée à ce point de douleur que le désir m'a prise, étant venue ici, de dire à la terre et à l'Ouranos les désirs de ma maîtresse.

LE PAIDAGÔGUE.

La malheureuse n'a donc pas encore cessé de gémir ?

LA NOURRICE.

Que tu es simple ! Son mal n'est qu'au commencement et non encore au milieu.

LE PAIDAGÔGUE.

Oh ! l'insensée ! — s'il convient de dire cela de ses maîtres — Combien elle ignore ses plus récents malheurs !

LA NOURRICE.

Qu'est-ce, ô vieillard ? Ne tarde pas à me le dire.

LE PAIDAGÔGUE.

Rien, je me repens de ce que j'ai dit.

LA NOURRICE.

Par ton menton ! ne cache rien à ta co-esclave. Je garderai le silence sur ceci, s'il le faut.

LE PAIDAGÔGUE.

J'ai entendu quelqu'un qui disait — feignant de ne pas entendre et m'étant approché du Jeu de dés, là où les vieillards s'asseoient, auprès de la fontaine sacrée de Peirènè — que le maître de cette terre, Kréôn, avait décidé qu'il chasserait ces enfants avec leur mère hors de la terre Korinthienne. Si cette rumeur est vraie, je ne sais ; mais je voudrais qu'elle ne le fût pas.

LA NOURRICE.

Et Iasôn supportera-t-il que ses enfants subissent cela, bien qu'il soit en querelle avec leur mère ?

LE PAIDAGÔGUE.

Les anciennes alliances le cèdent aux nouvelles, et Kréôn n'est pas l'ami de cette famille.

LA NOURRICE.

Nous périssons donc si nous ajoutons un nouveau malheur au premier, avant que nous ayons épuisé celui-ci.

LE PAIDAGÔGUE.

Pour toi, — car il n'est pas bien que la maîtresse sache ces choses — reste tranquille et n'annonce pas cette nouvelle.

LA NOURRICE.

O enfants, entendez-vous quel est votre père pour vous ? Je ne demande pas qu'il périsse, car il est mon maître mais, cependant, il est mauvais pour ses amis.

LE PAIDAGÔGUE.

Qui n'est tel parmi les mortels ? Apprends-tu pour la première fois ceci que chacun s'aime beaucoup plus qu'il n'aime son prochain, celui-ci justement, celui-là en faveur de son propre intérêt, puisque un père, à cause d'un nouveau mariage, n'aime plus ses enfants ?

LA NOURRICE.

Entrez dans la demeure, enfants. Ce sera bien, en effet. Mais toi, tiens-les grandement séparés de leur mère et ne les mène pas à cette mère irritée dans son cœur. Je l'ai vue les regarder de ses yeux de taureau farouche, comme si elle méditait quelque chose, et elle ne cessera d'être furieuse avant de s'être ruée sur quelqu'un. Plaise aux Dieux que ce soit sur un ennemi, et non sur un ami !

MÈDÉIA.

Hélas ! Malheureuse que je suis et misérable à cause de mes peines ! hélas sur moi ! Comment périrai-je enfin !

LA NOURRICE.

C'est cela même, chers enfants ! Votre mère agite son cœur et sa fureur. Entrez très promptement dans la demeure ; ne vous montrez pas à ses yeux, ni n'approchez. Prenez garde à cet esprit farouche et à la nature terrible de cette âme violente. Allez, rentrez promptement. Cette nuée de cris lamentables s'enflammera bientôt d'une plus grande fureur. Que ne fera pas ce cœur qui respire la haine, implacable, en proie aux douleurs ?

MÈDÉIA.

Hélas ! hélas ! Je souffre, malheureuse ! Je souffre de maux dignes de grandes lamentations. O enfants exécrés d'une mère funeste, périssez avec votre mère, et que toute sa famille périsse !

LA NOURRICE.

Hélas sur moi, malheureuse ! En quoi tes enfants partagent-ils les fautes de leur père ? Pourquoi les hais-tu ? hélas ! enfants, combien je suis violemment tourmentée de la crainte que vous subissiez quelque malheur ! Les âmes des tyrans sont cruelles. Dociles en peu de choses et commandant en beaucoup d'autres, ils déposent difficilement leurs colères. Il est mieux d'être accoutumé à vivre dans l'égalité. Pour moi, que ne puis-je vieillir, sinon dans la grandeur, du moins en sureté ; car si le nom de la modéra-

tion est excellent à prononcer, il est bien meilleur pour les mortels d'en faire usage, et les choses qui passent la mesure ne leur sont d'aucune utilité ; mais quand les Dieux s'irritent, ils répandent de plus grandes calamités sur les demeures.

LE CHOEUR.

J'ai entendu la voix, j'ai entendu la clameur de la malheureuse Kolkhide. Elle n'est pas encore apaisée. Mais renseigne-nous, ô vieille femme! car j'ai entendu des cris dans la demeure aux doubles portes, et je ne me réjouis pas, ô femme, des calamités de cette demeure qui m'est devenue chère.

LA NOURRICE.

Cette demeure n'est plus, elle s'est évanouie. Le lit des tyrans, en effet, a reçu Iasôn, et ma maîtresse consume sa vie dans sa chambre nuptiale, et son âme n'est consolée par aucune parole amie.

MÈDÉIA.

Hélas! hélas! Plût aux Dieux que la flamme ouranienne se ruât sur ma tête! Quel intérêt, en effet, ai-je à vivre plus longtemps? hélas! hélas! Affranchie par la mort, puissé-je abandonner la vie!

LE CHOEUR.

Strophe.

Avez-vous entendu, ô Zeus, ô terre, ô lumière, la clameur que pousse cette épouse malheureuse? Quel insatiable désir du lit nuptial, ô insensée, hâte ainsi l'heure de

ta mort ? Ne souhaite pas cela, et si ton mari désire un nouveau lit, ne t'en irrite pas. Zeus en tirera vengeance pour toi. Ne te consume point à pleurer sans mesure ton compagnon de lit.

MÈDÉIA.

O grande Thémis et vénérable Artémis, voyez ce que je souffre après avoir lié mon exécrable mari par un grand serment. Plaise aux Dieux que je puisse les voir un jour, lui et l'épouse, écrasés dans ces demeures mêmes, eux qui ont osé m'outrager ! O Père, ô Ville, que j'ai abandonnés honteusement, après avoir tué mon frère !

LA NOURRICE.

Entendez-vous ce qu'elle dit ? Elle invoque ainsi Thémis qui voue aux Erinnyes, et Zeus qui est le gardien des serments des hommes. Ce qui apaisera la colère de ma maîtresse ne sera pas peu de chose.

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Plût aux Dieux qu'elle parût à nos yeux et qu'elle entendît nos paroles afin de calmer la colère terrible et la fureur de son âme ! Que mon zèle bienveillant ne manque pas du moins à mes amis ! Va vers elle, chère, et amène-la hors des demeures et répète-lui nos paroles. Hâte-toi, avant qu'il n'arrive quelque mal à ceux qui sont dans la demeure, car sa douleur se rue avec violence.

LA NOURRICE.

Je le ferai, mais je crains de ne point persuader ma maîtresse. Cependant je prendrai cette peine pour vous

plaire, quoique, telle qu'une lionne qui vient de mettre bas, elle soit irritée contre ses serviteurs quand un d'eux s'approche pour lui parler. On ne serait point dans l'erreur en nommant insensés et imprudents les anciens hommes qui inventèrent les hymnes dans les fêtes et les festins, ces chants qui réjouissent la vie, car personne n'a trouvé le moyen d'adoucir par le chant uni à la vibration des cordes lyriques les tristes chagrins des mortels, d'où viennent les meurtres et les événements lamentables qui ruinent les demeures. C'est ainsi qu'il eût fallu guérir les mortels par la musique. Où sont les festins joyeux auxquels sert le chant? La joie du festin suffit à la volupté des mortels.

LE CHOEUR.

J'ai entendu la clameur lugubre de ses lamentations. Elle pousse des cris aigus et douloureux contre celui qui a trahi son lit, contre l'homme funeste qui l'a épousée. Elle invoque, à cause des outrages dont elle souffre, la fille de Zeus, gardienne du serment, Thémis, qui l'amena dans la Hellas située en face de Kolkhôs, par une navigation nocturne, à travers les détroits salés et difficiles de la mer.

MÈDÉIA

Femmes Korinthiennes, je suis sortie de la demeure afin que vous ne me blâmiez pas. Je sais, en effet, qu'il y a beaucoup de mortels, comme je l'ai vu de mes yeux ou comme je l'ai entendu dire de ceux qui me sont étrangers, qui, les uns par orgueil, et les autres par leurs habitudes paisibles, se sont acquis un mauvais renom et une

réputation de lâcheté. La Justice, en effet, n'est pas dans les yeux des hommes, et, avant de bien connaître le cœur d'un homme, on le hait tout d'abord, sans qu'il ait fait aucune injure. Mais il faut qu'une étrangère se conforme aux coutumes de la Cité, et je n'approuve pas un citoyen qui déplaît aux autres par arrogance ou à cause de son ignorance. Mais le malheur imprévu qui me frappe a perdu mon âme, et je meurs, et privée de la volupté de la vie, je désire mourir, amies! Celui dans lequel j'avais placé tous mes biens les plus beaux, mon mari, est devenu le pire des hommes. De tous ceux qui respirent et ont une pensée, nous, femmes, nous sommes les plus misérables. Il nous faut d'abord acheter un mari à grand poids d'argent et accepter un maître de notre corps. Et ceci est un plus grand mal encore, et il y a grand danger à connaître si le mari est bon ou mauvais, car le divorce n'est pas chose honnête pour les femmes, et nous ne pouvons répudier notre mari. Mais il faut que celle qui accepte de nouvelles habitudes et se soumet à de nouvelles lois, soit divinatrice pour savoir quel sera son mari, ce qu'elle n'a pu apprendre par elle-même. Si, ayant éprouvé heureusement ceci, nous avons un mari qui porte le joug de bon gré, notre vie est digne d'envie. Sinon, il vaut mieux mourir. Un homme, quand la vie domestique lui pèse, sort et délivre son âme de l'ennui avec quelque ami ou l'entretien de ses égaux en âge ; mais nous, la nécessité nous contraint de ne regarder que dans notre propre cœur. Ils disent que nous vivons dans les demeures à l'abri de tout péril et qu'eux combattent avec la lance ; mais c'est mal penser, car j'aimerais trois fois mieux me tenir sous le bouclier que d'enfanter une seule fois. Cependant le même discours ne convient pas également à vous et à moi. Vous

avez une cité et une demeure paternelle et les facilités de la vie et l'entretien de vos amis; et moi, abandonnée et exilée, je suis outragée par un mari qui m'a arrachée de la terre Barbare, et je n'ai ni mère ni frère, ni parent, afin que je puisse me reposer au port dans cette tempête. Je voudrais donc obtenir seulement ceci de vous : S'il me vient à l'esprit quelque moyen de me venger du mari qui m'inflige ces maux, et de celui qui lui donne sa fille, et de celle-ci qui l'épouse, c'est de vous taire. Car la femme est, en toute autre chose, pleine de crainte, lâche au combat et n'osant regarder le fer ; mais, quand elle est outragée en ce qui concerne son lit nuptial, il n'y a point d'âme plus cruelle que la sienne.

LE CHOEUR.

Je ferai ainsi, car c'est avec justice, Mèdéia, que tu te vengeras de ton mari. Je ne m'étonne point que tu gémisses sur ta destinée. Mais je vois Kréôn, maître de cette terre, qui s'approche et apporte de nouveaux desseins.

KRÉÔN.

Toi, Mèdéia, à l'œil farouche et furieuse contre ton mari, j'ordonne que tu sois exilée, chassée de cette terre, emmenant avec toi tes deux fils, et sans retard, car c'est moi qui suis l'arbitre de ceci; et je ne rentrerai pas dans la demeure avant de t'avoir chassée hors des frontières de ce pays.

MEDÉIA.

Hélas ! hélas ! Je suis perdue, malheureuse ! Mes ennemis ouvrent déjà toutes leurs voiles, et je n'ai aucun refuge

contre ce malheur. Mais, cependant, je te demanderai, Kréôn, bien que je sois traitée outrageusement, pour quel motif tu me chasses de cette terre.

KRÉÔN.

Je te crains ; il n'est nul besoin de paroles détournées. Je crains que tu fasses à ma fille quelque mal irrémédiable. Plusieurs motifs s'unissent pour me causer cette crainte. Tu es rusée et habile en beaucoup de mauvaises embûches, et tu te plains d'être privée du lit de ton mari. J'ai appris, ainsi qu'on me l'annonce, que tu menaces d'un malheur moi, ma fille et le fiancé. Je le préviendrai avant d'en souffrir. Il me convient mieux d'encourir maintenant ta haine que de gémir quand le mal sera fait.

MÈDÉIA.

Hélas ! hélas ! Ce n'est pas maintenant pour la première fois, mais souvent, Kréôn, que ce qu'on pense de moi m'a nui et m'a causé de grands maux. Jamais il ne faut qu'un homme d'un sens droit ait souci d'élever des enfants trop sages. Outre qu'ils acquièrent ainsi, en effet, la réputation de paresse, ils excitent l'envie haineuse des citoyens. En donnant des pensées neuves et sages aux personnes grossières, vous semblez inutile et sans sagesse ; et si vous êtes tenu pour plus illustre que ceux qui passent pour habiles et sages, vous semblerez dangereux dans la Cité. Moi, j'ai subi cette destinée. Étant sage, j'ai été haïe des uns, à charge aux autres, d'un esprit contraire pour ceux-là, et déplaisante à d'autres encore. Et cependant je ne suis pas sage outre mesure. Tu crains donc de souffrir de moi quelque mal ? Ne crains pas qu'il t'arrive rien de tel de ma part, Kréôn, ni que j'attente aux hommes royaux.

Quelle injustice, en effet, m'as-tu faite ? Tu as donné ta fille à celui vers qui ton cœur t'a poussé. Mais je hais mon mari. Pour toi, je pense, tu as agi sagement. Et maintenant je n'envie pas tes prospérités. Faites ces noces, vivez bien et heureusement, mais permettez que j'habite cette terre ; car, bien qu'outragée, je me tairai, soumise à ceux qui sont plus puissants que moi.

KRÉÔN.

Tu dis des paroles douces à entendre, mais j'ai peur que tu ne médites quelque malheur dans le fond de ton âme, et moins encore qu'auparavant je me fie en toi ; car, quand une femme, et de même un homme, est prompte à la colère, on s'en garde plus facilement que lorsqu'elle est muette et sage. Sors donc très rapidement, et cesse de tant parler. Ceci est résolu ; et tu n'useras d'aucun art qui te fasse rester parmi nous, étant mon ennemie.

MÈDÉIA.

Par tes genoux, par ta fille récemment mariée !

KRÉÔN.

Tu perds tes paroles ; tu ne me persuaderas jamais.

MÈDÉIA.

Et tu me chasseras ! et tu ne respecteras pas mes prières !

KRÉÔN.

Je ne t'aime pas plus que ma famille.

MÈDÈIA.

O patrie, combien je me souviens de toi avec désespoir !

KRÉÔN.

Outre mes enfants, ma patrie aussi m'est très chère.

MÈDÉIA.

Hélas ! hélas ! Que l'amour est un grand mal pour les mortels !

KRÉÔN.

Selon, je pense, ce qu'en décide la fortune.

MÈDÉIA.

Zeus ! Puisse l'auteur de mes maux ne pas t'échapper !

KRÉÔN.

Va, insensée ! et délivre-moi de mes inquiétudes.

MÈDÉIA.

C'est moi qui suis tourmentée d'inquiétudes, et je n'en manque pas

KRÉÔN.

Tu seras bientôt chassée de force par la main de mes serviteurs.

MÈDÉIA.

Que cela ne soit pas ! Je t'en conjure, Kréôn !

KRÉÔN.

Tu causeras du trouble, semble-t-il, ô femme !

MÈDÉIA.

Je fuirai, mais ce n'est pas ce que je demandais de toi.

KRÉÔN.

Pourquoi donc résister, et ne sors-tu pas de ce pays ?

MÈDÉIA.

Permets-moi de rester ce seul jour, afin de délibérer sur le lieu où je me réfugierai et chercherai un asile à mes enfants, puisque leur père ne s'inquiète en rien de ses fils. Prends-les en pitié, car toi aussi tu as des enfants Il t'est naturel d'être bienveillant. Je n'ai souci ni de moi, ni d'aller en exil, mais je pleure sur eux qui subissent une destinée mauvaise.

KRÉÔN.

Mon cœur n'est point tyrannique par nature, et j'ai déjà beaucoup perdu, vaincu par la pitié ; et maintenant encore je fais une faute, je le vois, femme ! Cependant que cela soit ! Mais je te le déclare : si la lumière du Dieu vous trouve demain, toi et tes enfants, dans les limites de cette terre, tu mourras. Maintenant, s'il te faut rester, reste ce seul jour. Tu ne pourras faire, en effet, le mal que je crains.

LE CHOEUR.

Malheureuse femme ! Hélas ! hélas ! malheureuse à cause de tes douleurs. Où iras-tu ? Quel hôte, quelle demeure, quelle terre t'affranchira de tes maux ? Dans quelle terrible tempête de malheurs un Dieu t'a-t-il conduite, Mèdéia ?

MÈDÉIA.

Les malheurs me tiennent de tous côtés ! qui dira le contraire? Mais les choses ne seront pas toujours telles; ne le croyez pas encore. Il reste aux nouveaux mariés des combats à soutenir, et de grandes épreuves à leurs parents. Penses-tu que je l'eusse jamais interpellé de flatteuses paroles, si ce n'avait été pour quelque profit ou pour quelque embûche? Je ne lui aurais parlé, ni ne l'aurais touché de mes mains. Mais il en est arrivé à ce point d'ineptie que, lorsqu'il lui était permis de renverser mes desseins en me chassant de cette terre, il m'accorde de rester un jour encore, et pendant lequel je ferai mourir trois de mes ennemis, le père, la jeune fille et mon mari. J'ai, pour ces morts, plusieurs voies à suivre et je ne sais, amies, laquelle je prendrai d'abord. Ou j'incendierai la demeure nuptiale, ou, étant entrée secrètement sous le toit où est dressé le lit, je leur enfoncerai l'épée aiguë dans le foie. Mais une seule chose m'arrête : si je suis surprise entrant dans la demeure et préparant mon dessein, je mourrai en prêtant à rire à mes ennemis. Le meilleur est de suivre la voie dans laquelle je suis très habile et de les tuer par les poisons. Soit! Les voici morts. Quelle cité me recevra? Quel hôte m'offrira, pour me sauver, une terre sûre et une demeure fidèle? Non! J'attendrai encore un peu de temps, et si quelque refuge sûr s'offre à moi, j'entreprendrai ces meurtres par ruse et secrètement. Mais si une destinée inévitable me pousse, ayant saisi l'épée, et quand même je devrais mourir, je les tuerai et j'irai jusqu'à l'extrême violence de l'audace. Non! par ma maîtresse Hékatè, que je révère le plus entre toutes et que j'ai choisie pour auxiliaire, et qui habite la

retraite de mon foyer ! aucun de mes ennemis ne se réjouira impunément des douleurs qui déchirent mon âme. Je leur ferai d'amères et tristes noces, une amère alliance, et je leur rendrai amer mon exil hors de cette terre. Allons ! Mèdéia, n'épargne aucun des arts que tu connais. Délibère et ourdis, va vers l'action terrible. C'est maintenant qu'il faut agir courageusement. Vois ce qui t'est réservé. Il ne convient pas que tu sois en risée aux Sisyphides et à la fiancée de Iasôn, toi qui es née d'un noble père et qui descends de Hèlios. Tu es habile, et nous, femmes, nous sommes, par notre nature, très inhabiles au bien, mais les plus ingénieux artisans de tous les maux.

LE CHOEUR

Strophe I.

Le cours des fleuves sacrés remonte, la Justice et toute chose sont renversées, les desseins perfides sont parmi les hommes, et la foi des Dieux n'est plus. La renommée a changé au point qu'on loue mon sexe, l'honneur est accordé à la race des femmes ; une mauvaise réputation ne pèse plus sur elles.

Antistrophe I.

Les Muses cesseront de célébrer notre perfidie dans les anciens chants. Ce n'est pas, en effet, à notre esprit que Phoibos, qui mène les hymnes, a donné le chant divin de la lyre ; car, à notre tour, nous aurions chanté un hymne contre le sexe mâle. Une longue suite de générations a beaucoup à dire sur les hommes autant que sur nous.

Strophe II.

Tu as navigué, d'une âme furieuse, loin de la demeure paternelle, franchissant les doubles rochers de la mer, et tu habites une terre étrangère où ton lit est veuf, ô malheureuse ! et tu es exilée, chassée ignominieusement de ce pays.

Antistrophe II.

L'honneur du serment s'en est allé, et la pudeur ne subsiste plus dans la grande Hellas, mais elle s'est envolée dans l'Aithèr. Et pour toi, malheureuse, la demeure paternelle, vers laquelle tu criais dans tes misères, n'est plus ; et une autre reine, plus puissante dans ton lit, commande dans les demeures.

IASÔN.

Je n'ai pas reconnu aujourd'hui pour la première fois, mais souvent, combien une violente colère est un mal intraitable. En effet, tu pouvais habiter cette terre et cette demeure, en obéissant avec patience aux ordres de ceux qui sont plus puissants que toi, et, grâce à tes paroles insensées, tu es chassée de cette terre. Je ne m'en inquiète en rien. Ne cesse jamais de dire que Iasôn est le pire des hommes ; mais considère comme un grand avantage que les paroles que tu as dites contre les Rois ne soient punies que par l'exil. Pour moi, j'ai toujours tenté de calmer la colère des Rois irrités, et je voulais que tu restasses ici ; mais tu n'as pas renoncé à ta démence, et tu parles toujours injurieusement des maîtres, et c'est pour cela que tu es chassée de ce pays. Néanmoins, tu ne manques

point encore d'amis, et je viens pour ton bien, femme, de peur que tu sois renvoyée indigente avec tes enfants, ou que tu manques de quelque chose. L'exil entraîne avec soi beaucoup de maux, et, bien que tu me haïsses, je ne pourrais jamais te vouloir du mal.

MÈDÉIA.

O le plus scélérat des hommes ! — car je dois donner le plus outrageant des noms à ta lâcheté, — tu es venu à moi comme un ennemi des Dieux, de moi-même et de toute la race des hommes. Il n'y a ni fermeté ni courage à regarder en face des amis qu'on a outragés, et l'impudence est le plus grand des vices chez les hommes. Cependant, tu as bien fait de venir, car je soulagerai mon cœur en t'injuriant, et tu gémiras d'entendre mes paroles. Mais je commencerai par le commencement. Je t'ai sauvé, comme le savent tous les Hellènes qui montèrent avec toi la nef Argô, envoyé que tu étais pour mettre sous le joug les taureaux qui soufflaient des flammes, et pour ensemencer le Champ mortel. Et après que j'eus tué le Dragon vigilant qui gardait la Toison d'or en l'enveloppant de ses replis répétés, je te rendis la lumière du salut. Moi-même, ayant abandonné mon père et ma demeure, je vins avec toi à Iolkos Pèliotide, plus empressée que sage. Et je tuai Pélias de la façon la plus lamentable qui soit de mourir, par ses propres filles ; et je te délivrai de toute crainte. Et, couvert de mes bienfaits, ô le plus scélérat des hommes, tu m'as trahie, et tu as pris un nouveau lit nuptial, quand tu avais déjà des enfants ! Si, en effet, tu n'avais pas eu encore d'enfants, tu serais pardonnable d'avoir désiré ce lit. Mais la foi du serment s'en est allée, et je ne sais si tu penses, ou que les Dieux qui régnaient alors

ne règnent plus, ou que de nouvelles lois sont établies maintenant parmi les hommes, puisque tu as conscience de t'être parjuré envers moi. Hélas ! vois cette main que tu as tant de fois pressée, et ces genoux vainement embrassés par un homme perfide ! Hélas ! j'ai perdu toute espérance ! Mais, allons ! je te parlerai comme à un ami, n'ayant cependant rien de bon, certes, à attendre de toi ; je te parlerai, car, ainsi interrogé, tu n'en seras que plus couvert de honte. Maintenant, de quel côté me tournerai-je ? Vers la demeure de mon père et ma patrie que j'ai trahie en venant ici ? Vers les misérables filles de Pélias ? Certes, elles me recevraient bien dans leurs demeures, elles dont j'ai tué le père ! Voilà ma destinée. Je suis odieuse à mes amis domestiques, à qui je n'aurais dû faire aucun mal, et c'est pour toi que je m'en suis fait des ennemis. Et, en retour de ces bienfaits, tu m'as rendue la plus heureuse femme de la Hellas; et malheureuse que je suis ! je possède en toi un fidèle et admirable mari ! Tellement, que je vais fuir, exilée de ce pays, privée d'amis, seule avec mes enfants abandonnés. Certes, ce sera une illustre renommée pour un nouvel époux, que ses fils soient mendiants et vagabonds, ainsi que moi qui t'ai sauvé ! O Zeus ! pourquoi as-tu donné aux hommes des signes certains pour reconnaître l'or vrai de l'or faux, tandis qu'il n'est aucun signe visible qui fasse reconnaître le méchant parmi les hommes ?

LE CHOEUR.

La colère est chose terrible et plus difficile à guérir qu'une querelle entre amis.

IASÔN.

Il faut, semble-t-il, que je ne sois pas inhabile à parler

mais que, tel qu'un prudent conducteur de nef, je sache plier les voiles pour échapper, ô femme, à ton éloquence effrénée! Puisque tu exagères par delà toute mesure tes bienfaits, je pense, moi, que Kypris, seule, parmi les Dieux et les hommes, m'a donné une heureuse navigation. A la vérité ton esprit est subtil, et c'est un récit qui te serait odieux de dire comment Erôs, à l'aide de ses flèches inévitables, t'a contrainte de me sauver. Mais je n'insisterai pas outre mesure sur ceci. Quant à l'aide que tu m'as prêtée, cela n'est point faux, bien qu'en retour de mon salut tu aies recueilli de plus grands bienfaits que ceux que j'ai reçus de toi, comme je le prouverai. D'abord, tu habites la terre de la Hellas au lieu d'un sol Barbare, et tu as connu la justice et la protection des lois au lieu de la violence. Tous les Hellènes reconnaissent ton intelligence, et tu as acquis la gloire; mais, si tu habitais aux extrêmes limites de la terre, il ne serait nullement parlé de toi. Qu'il n'y ait ni or dans mes demeures, ni chant plus beau que celui d'Orpheus, si une illustre fortune n'y est jointe! J'ai dit ce que j'ai fait pour toi, puisque tu as engagé ce combat de paroles. Pour les noces royales que tu me reproches, je prouverai d'abord qu'en ceci j'ai été prudent et modéré, et, enfin, un grand ami pour toi et pour mes enfants. Mais reste calme. Étant venu ici de la terre d'Iolkos, traînant avec moi d'innombrables embarras inextricables, quelle destinée plus heureuse pouvais-je trouver que d'épouser la fille d'un roi, quand j'étais exilé? Non, comme tu m'en blâmes, que ton union me soit odieuse, ni que je sois blessé du désir d'une nouvelle épouse, ni par ambition d'une postérité nombreuse; — les enfants qui me sont nés me suffisent, et je ne me plains pas; — mais, ce qui est très préférable, pour vivre dans

le bien-être, sans souffrir de l'indigence, sachant que le pauvre est évité par tous ses amis, et pour élever mes enfants d'une façon digne de ma famille. Et si j'engendrais des frères aux enfants nés de toi, ce serait pour les mettre au même rang, les unir en une seule famille, et vivre heureux. Qu'as-tu besoin, en effet, d'enfants? Et je suis intéressé à ce que mes enfants vivants soient aidés par mes enfants futurs. Est-ce là mal penser? Tu ne le dirais pas, si ces noces ne t'ulcéraient. Vous êtes ainsi, vous, femmes : tant que votre lit est sauf, vous croyez tout posséder; mais si quelque accident arrive à votre lit nuptial, vous prenez en haine ce qu'il y a de meilleur et de plus beau. Il eût fallu que les hommes pussent engendrer des enfants par un autre moyen, et que la race des femmes n'eût pas été. Ainsi, aucun mal n'eût existé pour les hommes.

LE CHOEUR.

Iasôn, tu as fort bien orné ton discours; mais, contre ton opinion, je dirai néanmoins que tu me parais avoir agi injustement envers ta femme trahie.

MÈDÉIA.

Certes, je suis en dissentiment avec le plus grand nombre des mortels. Pour moi, quiconque, étant injuste, est habile à bien dire, est digne du plus grand châtiment; car, en ornant son iniquité par sa parole, il osera toutes les perfidies, et il sera peu sage. Ne sois donc pas maintenant spécieux en paroles envers moi, ni habile à bien dire. Un seul mot te confondra : Il te fallait, si tu ne méditais point le mal, me persuader avant d'accomplir ces noces, et non te cacher de tes amis.

IASÔN.

Certes, tu m'aurais admirablement aidé, si je t'avais déclaré ces noces, toi qui, maintenant, ne peux même réprimer la violente irritation de ton âme !

MÈDÉIA.

Ceci ne t'inquiétait point ; mais tu as pensé que ton mariage avec une femme Barbare n'amènerait pas pour toi une vieillesse glorieuse.

IASÔN.

Sache bien ceci : ce n'est pas pour la possession d'une femme que j'ai voulu le mariage royal que j'accomplis maintenant, mais, comme je te l'ai dit déjà, pour te protéger et engendrer à mes enfants des frères de race royale, soutiens de ma famille.

MÈDÉIA.

Je ne suis point touchée d'une félicité douloureuse, ni de richesses qui me déchireraient le cœur !

IASÔN.

Sais-tu que tu feras d'autres vœux et que tu seras plus sage ? Les biens ne te sembleront plus cruels, et, quand tu seras heureuse, tu ne te croiras plus infortunée.

MÈDÉIA.

Outrage-moi, puisque maintenant tu as un asile ; mais moi, abandonnée, je vais fuir de cette terre.

IASÔN.

C'est toi qui l'as voulu ; n'accuse personne autre.

MÈDÉIA.

En quoi faisant ? Est-ce en épousant un autre homme, en te trahissant ?

IASÔN.

En poussant des imprécations impies contre les Rois.

MÈDÉIA.

C'est moi qui, dans ta demeure, ai subi des imprécations.

IASÔN.

Je ne lutterai pas plus longtemps sur ceci avec toi ; mais si, dans ton exil, tu veux recevoir quelque secours de mes biens pour toi et pour tes enfants, parle. Je suis prêt à te l'offrir largement et à envoyer des symboles à mes hôtes qui te seront bienveillants. Si tu refuses, tu agiras en insensée, femme ! mais, si tu apaises ta colère, tu en recueilleras de meilleurs avantages.

MÈDÉIA.

Je n'userai pas de tes hôtes ; je n'accepterai rien, et tu ne me donneras rien, car les dons du méchant n'apportent aucun profit.

IASÔN.

Cependant, j'atteste les Dieux que je veux vous venir en aide, à toi et à tes enfants. Mais mes bienfaits ne te plaisent point et tu repousses tes amis avec insolence. C'est pourquoi tu n'en gémiras que davantage.

MÈDÉIA.

Va ! Tu es saisi par le désir de ta nouvelle épouse, étant etardé loin de ses demeures. Épouse-la. Peut-être, et que eci soit dit à l'aide d'un Dieu ! regretteras-tu un jour les noces que tu vas célébrer !

LE CHOEUR.

Strophe I.

Quand l'amour possède violemment les hommes, il ne eur laisse ni vertu, ni bonne renommée ; mais si Kypris nous possède avec modération, aucune Déesse n'est plus agréable. Jamais, ô maîtresse, ne me lance de ton rc d'or une flèche inévitable trempée dans le désir !

Antistrophe I.

Que je possède la modération, ce plus beau don des Dieux ! Que jamais la terrible Kypris, me déchirant le cœur, à cause d'un autre lit, ne me jette dans les luttes veugles et dans les querelles insatiables ; mais que, respectant les unions paisibles, elle choisisse les épouses avec agacité !

Strophe II.

O Patrie, ô ma demeure ! Que je ne sois jamais exilée, traînant une triste et pauvre vie en de misérables soucis ! Que je sois auparavant domptée par la mort, oui ! par la mort, avant de voir un tel jour ! Car il n'est pas un plus grand malheur que celui d'être privé de la terre de la patrie !

Antistrophe II.

Nous l'avons vu, nous n'en parlons pas d'après des récits étrangers : ni la Cité, ni aucun ami n'a eu pitié de tes maux très cruels. Qu'il périsse misérable, celui qui n'honore pas ses amis et ne leur ouvre pas un cœur pur ! Celui-là ne sera jamais mon ami.

AIGEUS.

Mèdéia, salut ! Nul ne sait un meilleur commencement pour parler à ses amis.

MÈDÉIA.

Salut à toi, fils du sage Pandiôn, Aigeus. D'où viens-tu sur cette terre ?

AIGEUS.

Je viens de quitter l'Oracle antique de Phoibos.

MÈDÉIA.

Pourquoi es-tu allé au Nombril fatidique de la terre ?

AIGEUS.

J'allais demander comment je pourrais engendrer des enfants.

MEDÉIA.

Par les Dieux ! tu traînes encore ta vie sans enfants ?

AIGEUS.

Je suis sans enfants par la volonté d'un Daimôn.

MÈDÉIA.

As-tu une femme, ou vis-tu ignorant le mariage?

AIGEUS.

Je ne suis pas ignorant du lit nuptial.

MÈDÉIA.

Que t'a donc dit Phoibos au sujet des enfants?

AIGEUS.

Des paroles trop savantes pour être comprises d'un homme.

MÈDÉIA.

M'est-il permis de connaître l'oracle du Dieu?

AIGEUS.

Assurément, puisqu'il demande un esprit subtil.

MÈDÉIA.

Qu'a-t-il donc répondu? Parle, s'il est permis de l'apprendre.

AIGEUS.

De ne pas retirer le pied de l'outre.

MÈDÉIA.

Avant d'avoir fait quoi, ou d'être arrivé en quel pays?

AIGEUS.

Avant d'être revenu au foyer paternel.

MÈDÉIA.

Et quel besoin t'a fait naviguer vers cette terre ?

AIGEUS.

Il y a un certain Pittheus, roi de la terre Troizénienne.

MÈDÉIA.

Fils très pieux de Pélops, dit-on.

AIGEUS.

Je veux lui faire part de l'oracle du Dieu.

MÈDÉIA.

En effet, c'est un homme sage et très habile en de telles choses.

AIGEUS.

Et c'est le plus cher de tous mes hôtes.

MÈDÉIA.

Sois heureux, et obtiens ce que tu souhaites !

AIGEUS.

Mais pourquoi tes yeux et ton visage sont-ils ainsi ternis ?

MÈDÉIA.

Aigeus, mon mari est le pire de tous.

AIGEUS.

Que dis-tu ? Raconte-moi entièrement ton chagrin.

MÈDÉIA.

Iasôn me fait injure, n'ayant reçu de moi aucun mal.

AIGEUS.

Par quelle action? Dis-le-moi sans réserve.

MÈDÉIA.

Hors moi, il a une autre femme, maîtresse de sa demeure.

AIGEUS.

A-t-il osé cette très honteuse action?

MÈDÉIA.

Certes, sache-le : je suis méprisée, moi qui étais aimée auparavant.

AIGEUS.

Est-il en proie à un autre amour, ou a-t-il pris ton lit en haine?

MÈDÉIA.

Certes, il est saisi d'un grand amour; il n'est plus fidèle à ce qu'il aimait.

AIGEUS.

Qu'il s'en aille donc, si, comme tu le dis, il est infidèle!

MÈDÉIA.

Il a désiré obtenir l'alliance des Rois.

AIGEUS.

Et qui lui fait ce don? Achève ton récit.

MÈDÉIA.

Kréôn, qui est le maître de cette terre Korinthienne

AIGEUS.

Assurément, femme, il t'est pardonnable de gémir.

MEDÉIA.

Je suis perdue, et, par surcroît, je suis chassée de cette terre.

AIGEUS.

Par qui ? Tu m'apprends un nouveau malheur.

MÈDÉIA.

Kréôn me chasse et m'exile de la terre Korinthienne.

AIGEUS.

Et Iasôn le permet ? Je n'approuve pas cela non plus.

MEDÉIA.

Non pas de paroles, mais de cœur il le désire. Je t'implore par tes joues, par tes genoux, je me fais ta suppliante, aie pitié, aie pitié de moi malheureuse ! Ne me laisse pas exilée, abandonnée, mais reçois-moi, comme un hôte, dans ton pays et dans tes demeures ! Que ton désir d'avoir des enfants soit exaucé par les Dieux, et puisses-tu mourir heureux ! Tu ne sais pas combien il te sera profitable de m'avoir rencontrée. Je ferai que tu ne manqueras pas plus longtemps d'enfants et que tu aies une nombreuse postérité. Je connais de tels philtres.

AIGEUS.

Je suis prêt, pour beaucoup de raisons, à te faire cette grâce, ô femme! D'abord, par piété pour les Dieux, et, ensuite, à cause de cette promesse que j'aurai des enfants. Mais voici ce que je puis : Si tu viens dans mon pays, je m'efforcerai de te protéger par mon hospitalité, car je suis juste. Mais je te déclare seulement, femme, que je ne veux pas t'emmener de cette terre. Si tu viens de toi-même dans ma demeure, tu y resteras en sûreté, et je ne te livrerai à personne. Échappe-toi donc seule d'ici. Je veux être, en effet, irréprochable devant mes hôtes.

MÈDÉIA.

Que cela soit! Mais si tu m'en donnais ta foi, tout serait au mieux pour moi et par toi.

AIGEUS.

N'as-tu pas confiance? Quelle est ton inquiétude?

MÈDÉIA.

J'ai confiance, mais la famille de Pélias et de Kréôn est mon ennemie. Si tu te lies à moi par un serment, tu ne permettras que ceux qui le veulent m'enlèvent de ton pays; mais, si tu ne t'engages qu'en paroles, sans jurer par les Dieux, il se peut que tu deviennes l'ami de mes ennemis et que tu cèdes aux réclamations des hérauts; car j'ai peu de force, et les richesses et la demeure royale sont à ceux-ci.

AIGEUS.

Tu montres, par tes paroles, une grande prévoyance, ô

femme ! Mais, s'il te plaît ainsi, je ne refuse pas de le faire. Ce sera, en effet, pour moi, une chose très sûre, si je puis opposer quelque prétexte à tes ennemis, et ton intérêt en sera plus certain. Nomme donc les Dieux.

MÈDÉIA.

Jure par la Terre et par Hèlios père de mon père, et ajoute à la fois toute la race des Dieux.

AIGEUS.

Que dois-je faire ou ne pas faire ? Dis !

MÈDÉIA.

Jure que tu ne me chasseras jamais toi-même de ta terre, et que, si quelqu'un de mes ennemis veut m'emmener, jamais tu ne le permettras, tant que tu vivras.

AIGEUS.

Je jure, par la Terre et par la splendide lumière de Hèlios et par tous les Dieux, de faire ce que tu me demandes.

MÈDÉIA.

C'est assez. Et quel châtiment subiras-tu si tu te parjures ?

AIGEUS.

Ce qui est infligé aux mortels impies.

MEDEIA.

Pars heureux ! Tout est bien. Pour moi, avant de me rendre dans ta cité, j'accomplirai ici ce que je prépare et ce que j'ai résolu.

LE CHŒUR.

Que le Conducteur, fils de Maia, te ramène dans ta demeure, ô Roi ! Que tout ce que tu agites dans ton cœur s'accomplisse, Aigeus, car tu t'es montré à moi comme un homme bien né !

MÈDÉIA.

O Zeus ! Justice, fille de Zeus ! Lumière de Hèlios ! Maintenant, amies, je serai glorieusement victorieuse de mes ennemis, et je suis en bonne voie. Maintenant j'ai l'espoir de châtier mes ennemis. Cet homme, en effet, m'est apparu comme un port dans mes plus grandes peines, et j'y attacherai le câble de ma nef, dès mon arrivée dans la Ville et dans la citadelle de Pallas. Mais je te dirai tous mes desseins. Écoute des paroles non faites pour plaire. Ayant envoyé un de mes serviteurs, je prierai Iasôn de venir vers moi, et je le recevrai par de flatteuses paroles, et je lui dirai que tout me plaît, et que je loue le mariage royal par lequel je suis trahie, et que ses résolutions sont utiles et honnêtes. Je lui demanderai que mes enfants restent ici, non pour abandonner mes fils dans le pays de mes ennemis, pour y être outragés, mais afin de tuer par ruse la fille du Roi. Je les enverrai, portant dans leurs mains des présents à l'épouse, pour qu'on ne les chasse pas de cette terre : un léger péplos et une couronne d'or. Et quand la jeune fille en aura orné soncorps, elle mourra misérablement, ainsi que tous ceux qui la toucheront, tant j'aurai pénétré ces présents de poisons. Mais, ici, je m'interromps ; je gémis en pensant à l'action que je dois accomplir ; car je tuerai mes enfants, et personne ne me

les arrachera. Puis, ayant anéanti toute la famille de Iasôn, je quitterai cette terre, expiant par l'exil le meurtre de mes très chers enfants, ayant osé le plus impie des crimes. Mais je ne puis supporter d'être la risée de mes ennemis. Soit! Quel profit ai-je à vivre? Je n'ai ni patrie, ni demeure, ni refuge contre mes maux. J'ai failli quand je quittai les demeures paternelles, m'étant laissée persuader par les paroles d'un Hellène, qui sera châtié avec l'aide d'un Dieu. En effet, il ne reverra jamais vivants désormais les enfants qu'il a eus de moi; et la nouvelle épouse ne lui en donnera pas, car il faut qu'elle périsse misérablement de mes poisons. Que nul ne me juge lâche, faible et insensible! Je suis terrible à mes ennemis, et bienveillante pour mes amis. Ceux qui sont tels ont une vie très glorieuse.

LE CHOEUR.

Puisque tu nous confies cela, dans ton intérêt et par respect pour les lois des mortels, je t'exhorte à n'en rien faire.

MÈDÉIA.

Cela ne se peut autrement; mais vos paroles doivent etre pardonnées, à vous qui ne subissez point mes maux.

LE CHOEUR.

Et tu oseras tuer tes enfants, femme?

MÈDÉIA.

C'est ainsi que le cœur de mon mari sera le plus cruellement déchiré.

LE CHOEUR.

Et tu seras ainsi la plus malheureuse des femmes.

MÈDÉIA.

Soit! Toutes les paroles sont désormais superflues. Toi, va! et amène Iasôn. En toutes choses tu m'as été fidèle. Ne dis rien de ce que j'ai résolu, si tu aimes ta maîtresse et si tu es née femme.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Heureux les Érekhthides, fils des Dieux heureux, nourris de l'illustre sagesse d'une terre sacrée et inviolable, marchant avec joie dans un air resplendissant, là où, autrefois, dit-on, la blonde Harmonia a enfanté les Muses Piérides!

Antistrophe I.

Où, dit-on, Kypris, puisant dans le Kèphisos au beau cours, rafraîchit le pays des douces haleines des vents, et, couronnant toujours sa chevelure de bandelettes de roses parfumées, donne pour compagnons à la sagesse les amours alliés à toutes les vertus.

Strophe II.

Comment la Ville des fleuves sacrés, la terre protectrice, te recevra-t-elle avec les autres, toi, meurtrière impie de tes enfants? Vois le meurtre de tes enfants, vois le crime que tu as accompli! Non! par tes genoux, nous t'en supplions toutes, ne tue pas tes enfants!

Antistrophe II.

Où prendras-tu l'audace de ton esprit, de tes mains et de ton cœur, contre tes enfants, et d'oser contre eux cette action horrible? Comment, en jetant les yeux sur tes enfants, soutiendras-tu sans pleurer la vue de ce meurtre? Non, tu ne pourras, d'un cœur implacable, souiller ta main meurtrière dans le sang de tes enfants prosternés suppliants à tes genoux!

IASÔN.

Je viens, demandé par toi; et bien que tu sois irritée contre moi, cependant ma bienveillance ne te manquera pas. J'entendrai la nouvelle chose que tu veux de moi, femme.

MÈDÉIA.

Iasôn, je te prie de me pardonner les paroles que j'ai dites. Il est juste que tu supportes mes colères, car nous nous sommes rendu l'un à l'autre beaucoup de services. J'ai raisonné avec moi-même, et je me suis blâmée en ces termes : Malheureuse, pourquoi m'irriter comme une insensée contre ceux qui me sont bienveillants, et me rendre l'ennemie des maîtres de cette terre et de mon mari qui fait une chose utile pour nous en épousant la jeune fille royale et en procréant des frères à mes fils? Ne renoncerai-je pas à ma colère? Pourquoi m'affliger, quand les Dieux sont favorables? N'ai-je pas des enfants, et ne sais-je pas que nous sommes exilés de cette terre, et sans amis? En agitant ces pensées dans mon esprit, j'ai reconnu que j'étais en proie à une grande démence et injustement irritée. Maintenant, donc, je t'approuve, et tu me sembles sage d'avoir accompli cette alliance pour nous. J'étais

insensée ! Il fallait m'associer à tes desseins, y aider, me tenir près du lit nuptial et servir ton épouse avec joie. Mais je ne veux pas mal parler de nous ; nous sommes telles que nous sommes, des femmes. Il ne convenait donc pas de te faire semblable aux méchants ni d'opposer la démence à la démence. J'avoue et je dis que je pensais mal alors ; mais j'envisage maintenant plus sagement les choses. O enfants, enfants ! venez, laissez les demeures, accourez, saluez votre père avec moi, parlez-lui et réconciliez-vous, n'ayant plus, ainsi que votre mère, de haine pour vos amis. La paix est entre nous, et la colère est apaisée. Prenez ma main droite. Hélas sur moi ! Que le souvenir de ce que je pense en secret me tourmente ! O fils, longtemps vivants encore, me tendrez-vous ainsi vos chers bras? Malheureuse que je suis ! Je ruisselle de larmes et suis pleine de crainte. En renouant avec votre père, après une si longue querelle, j'inonde mon tendre visage de larmes.

LE CHOEUR.

Et mes larmes s'échappent aussi de mes paupières gonflées. Plaise aux Dieux qu'il n'arrive pas maintenant quelque plus grand malheur !

IASÔN.

Je te loue de ceci, femme, et ne te blâme point. Il est naturel qu'une femme ressente de la colère contre un mari qui accomplit de nouvelles noces ; mais ton cœur a changé en mieux, et tu as connu à la fin une meilleure pensée. Ceci est d'une femme prudente. Pour vous, enfants, votre père, avec l'aide des Dieux, et avec sollicitude, a tout préparé pour vous. Je pense, en effet, que vous serez un jour, sur la terre Korinthienne, les premiers

ainsi que vos frères. Croissez ! votre père et quelque Dieu bienveillant feront le reste. Que je vous voie, bien élevés, parvenir à la puberté et l'emporter sur mes ennemis ! Mais toi, pourquoi ces larmes coulent-elles de tes paupières gonflées ? Pourquoi, détournant tes pâles joues, n'accueilles-tu pas mes paroles avec joie ?

MÈDÉIA.

Ce n'est rien. Je songeais à ces enfants.

IASÔN.

Rassure-toi ! je pourvoirai à tout pour eux.

MÈDÉIA.

Je le ferai. Je ne doute nullement de tes paroles ; mais la nature de la femme est faible et facile aux larmes.

IASÔN.

Pourquoi donc, malheureuse, gémis-tu sur ces enfants ?

MÈDÉIA.

Je les ai enfantés, et quand tu leur souhaitais une heureuse vie, j'étais émue de pitié en songeant qu'il n'en serait rien peut-être. Mais je ne t'ai dit qu'une part des choses pour lesquelles j'ai voulu te parler. Je te dirai le reste. Puisqu'il plaît aux Rois de me chasser de cette terre, et qu'il est mieux pour moi, je le reconnais, de ne pas être un embarras à toi et aux maîtres de ce pays, si je l'habitais, car je passe pour être une ennemie de ta famille, je m'en irai d'ici en exil. Mais prie Kréôn que mes enfants soient élevés de ta main et ne soient point renvoyés de cette terre.

IASÔN.

Je ne sais si je le persuaderai, mais je le tenterai cependant.

MÈDÉIA.

Mais toi, du moins, ordonne à ta femme de demander à son père que mes enfants restent sur cette terre.

IASÔN.

Je le veux assurément, et je pense que je la persuaderai, car elle aussi est une femme.

MÈDÉIA.

Et moi aussi je t'aiderai en ceci. Je lui enverrai des présents qui surpassent en beauté tout ce qu'il y a chez les hommes, un fin péplos et une couronne d'or, que mes fils lui porteront. Mais il faut qu'un de mes serviteurs m'apporte promptement ces ornements. Elle sera heureuse, non en une seule chose, mais en toutes, ayant pour mari un homme excellent, et possédant des ornements qu'autrefois Hèlios, le père de mon père, donna à ses descendants. Enfants, prenez dans vos mains ces dons nuptiaux et portez-les à l'heureuse épouse maîtresse. Elle recevra des dons qui ne doivent point être dédaignés.

IASÔN.

Mais pourquoi, ô insensée, laisser tes mains vides de ceci ? Penses-tu que la demeure royale manque de péplos et d'or ? Garde cela, ne le donne pas. Si, en effet, cette femme croit que je suis de quelque prix, elle me préfèrera aux richesses, je le sais assurément.

MÈDÉIA.

Ne me dis pas cela. On affirme que les présents fléchissent même les Dieux, et l'or est plus puissant sur les hommes qu'une multitude de paroles. La fortune lui est favorable et un Dieu l'exauce aujourd'hui. La nouvelle épouse commande, et je rachèterais l'exil de mes enfants et de ma vie, et non pas seulement avec de l'or ! Entrez donc dans les riches demeures, ô fils ! priez comme des suppliants ma maîtresse, la nouvelle femme de votre père. Conjurez-la, afin que vous ne quittiez point cette terre, et offrez-lui ces ornements, car il est très important qu'elle reçoive ces présents de ses propres mains. Allez très promptement, et rapportez à votre mère la bonne nouvelle que tout s'est bien passé, ce qu'elle désire.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Maintenant je n'ai plus aucun espoir que ces enfants vivent plus longtemps. En effet, ils vont à la mort. En recevant cette couronne d'or, la malheureuse épouse recevra sa ruine. Elle posera de ses propres mains sur sa blonde chevelure l'ornement du Hadès.

Antistrophe I.

Le divin éclat du péplos et de la couronne d'or artistement travaillée l'éblouira, et c'est pour les morts qu'elle va se parer. Elle tombera dans le piège, et elle y trouvera la Moire mortelle. Elle n'échappera pas à sa perte.

Strophe II.

Et toi, ô malheureux ! ô époux fatal, gendre des Rois ! Sans le savoir, tu prépares à tes enfants la fin de leur vie et une mort lamentable à ta femme. Malheureux ! Combien tu es déchu de ton ancienne fortune !

Antistrophe II.

Je gémis aussi sur ta douleur, ô misérable mère, qui vas tuer tes enfants à cause de ton lit nuptial injustement abandonné par ton mari qui s'est uni à une autre femme !

LE PAIDAGÔGUE.

Maîtresse, tes fils sont délivrés de l'exil ; et, de ses propres mains, l'Épouse royale a reçu tes présents. Par là, tes fils sont en sûreté.

MÈDÉIA.

Hélas !

LE PAIDAGÔGUE.

Pourquoi restes-tu troublée, quand tout se passe heureusement ? Pourquoi détournes-tu ta joue, et ne reçois-tu pas mes paroles avec joie ?

MÈDÉIA.

Hélas ! hélas !

LE PAIDAGÔGUE.

Ces plaintes ne concordent pas avec ce que je t'annonce.

MÈDÉIA.

Hélas ! encore hélas !

LE PAIDAGÔGUE.

T'ai-je annoncé quelque chose de malheureux, sans le savoir ? Ai-je été trompé par l'espérance d'une heureuse nouvelle ?

MÈDÉIA.

Tu as annoncé ce que tu devais annoncer ; je ne t'en blâme point.

LE PAIDAGÔGUE.

Pourquoi donc baisses-tu les yeux et répands-tu des larmes ?

MÈDÉIA

La fatalité m'y contraint, vieillard, car les Dieux et moi nous avons pris une résolution funeste.

LE PAIDAGÔGUE.

Rassure-toi ! certes, à l'aide de tes enfants, tu reviendras un jour ici.

MÈDÉIA.

Auparavant, malheureuse que je suis ! j'en ferai sortir d'autres !

LE PAIDAGÔGUE.

Tu n'es pas la seule qui ait été séparée de ses enfan
Il faut que les mortels supportent le malheur avec patience.

MÈDÉIA.

Je ferai ainsi. Mais rentre dans la demeure, et prépare pour les enfants ce qui leur est nécessaire chaque jour. O fils, fils ! vous avez désormais une cité, une demeure dans laquelle, sans moi, malheureuse, vous habiterez toujours, privés de votre mère ! Et moi, j'irai, exilée, sur une autre terre, avant d'avoir joui de vous, de vous avoir vus heureux, de vous avoir mariés, d'avoir orné vos lits nuptiaux et vos fiancées, et d'avoir, pour vous, allumé les flambeaux. Oh ! malheureuse que je suis à cause de ma présomption ! O fils, je vous ai donc élevés en vain ! C'est en vain que je me suis tant fatiguée et consumée de soucis, et souffert les cruelles douleurs de l'enfantement ! Certes, autrefois, malheureuse, j'avais mis de grandes espérances en vous, afin d'être nourrie par vous dans ma vieillesse, et, morte, d'être ensevelie de vos mains, chose désirée par les hommes. Et maintenant cette chère espérance n'est plus ! Car privée de vous, je traînerai une vie triste et cruelle. Et vous, de vos chers yeux, vous ne verrez plus votre mère, et vous connaîtrez une autre existence. Hélas ! hélas ! Pourquoi me regardez-vous, enfants ! Pourquoi me souriez-vous de ce suprême sourire ? Hélas ! Que ferai-je ? Le cœur me défaille, femmes, en voyant le regard joyeux de mes enfants. Je ne pourrai pas ! Que mes premiers desseins soient oubliés ! J'emmènerai mes fils hors de cette terre. Qu'est-il besoin de punir leur père par leur propre malheur, et de me faire à moi-même tant de mal ? Non ! je ne ferai jamais cela ! Je renonce à mes desseins. Mais quoi ! Puis-je souffrir d'être un objet de risée en laissant mes ennemis impunis ? Il faut agir. Oh ! que je suis lâche de livrer mon cœur à ces faiblesses ! Enfants, entrez dans les demeures. Pour celui à

qui il serait impie d'assister à mes sacrifices, cela le regarde. Je n'amollirai pas ma main. Ah ! ne fais pas cela, mon cœur ! Laisse tes enfants, misérable ! Épargne-les ! Ils te réjouiront vivants, là-bas. Non ! par les Vengeurs souterrains du Hadès ! jamais je ne laisserai mes enfants à mes ennemis, pour en être outragés. Il est absolument nécessaire qu'ils meurent. Et, puisqu'il le faut, je les tuerai, moi qui les ai enfantés. Cela est résolu et sera fait. Déjà, la couronne en tête et vêtue du péplos, la royale fiancée meurt, je le sais bien. Mais puisque je prends cette voie très funeste, et que je vais leur faire prendre un chemin plus funeste de beaucoup, je veux mes enfants encore une fois ! Donnez, ô fils, donnez à votre mère votre main à baiser. O très chère main ! ô très chère bouche ! Présence, noble visage de mes fils ! soyez heureux, mais là-bas ! Ici, votre père vous a ravi le bonheur. O doux embrassement ! ô peau délicate ! ô très douce haleine de mes enfants ! Allez ! sortez ! je ne puis vous voir plus longtemps, je suis vaincue par mes maux. Je sais quel crime je vais commettre, mais ma colère est plus puissante que ma volonté, et c'est la plus grande cause des maux des hommes.

LE CHOEUR.

Souvent j'ai entrepris des raisonnements plus subtils et des recherches plus hautes qu'il n'appartient à la race féminine d'en entreprendre ; mais c'est qu'il y a, en effet, pour nous, une Muse qui nous pousse à étudier la sagesse, non pas toutes à la vérité, car on en trouve peu sur beaucoup ; mais l'esprit des femmes n'est pas étranger

aux Muses. Et je dis que ceux d'entre les hommes qui n'ont point connu les noces et n'ont point engendré d'enfants, sont plus heureux que ceux qui en ont eu. En effet, ceux qui sont sans enfants, dans leur ignorance de ce que les fils apportent de douleur et d'amertume aux hommes, n'en ayant point, sont affranchis de beaucoup d'angoisses. Pour ceux qui ont une chère postérité d'enfants dans leurs demeures, je les vois consumés par les soucis pendant toute leur vie : d'abord, la tâche de les élever honnêtement, puis l'existence assurée qu'il faut leur laisser, et, par surcroît, enfin, le doute de savoir si on se donne ces peines pour des bons ou pour des méchants, ce qui est incertain. Et je dirai le dernier des maux qui frappe tous les mortels : en supposant même qu'on leur donne d'abondantes richesses et qu'ils parviennent à la puberté, et qu'ils soient excellents, la mort les arrache à leurs parents et les emporte dans le Hadès. Pourquoi donc, au milieu de tant de douleurs, les Dieux infligent-ils aux hommes la plus amère de toutes à cause de leurs enfants.

MEDÉIA.

Amies, depuis longtemps anxieuse des événements amenés par la fortune, j'attends de savoir comment s'accomplira là-bas ce que j'ai tenté. Mais je vois venir un des serviteurs de Iasôn. Son souffle haletant indique qu'il va nous annoncer quelque nouveau malheur.

LE MESSAGER.

O toi, qui as commis un crime horrible et impie, Mèdéia, fuis, fuis ! ne néglige ni char naval, ni char terrestre !

MÈDÉIA.

Qu'est-il donc arrivé, qui me force à fuir?

LE MESSAGER.

La fille royale et Kréôn qui l'a engendrée sont morts de tes poisons.

MÈDÉIA.

Tu m'apportes une très heureuse nouvelle! Tu seras désormais compté parmi mes bienfaiteurs et mes amis.

LE MESSAGER.

Que dis-tu! Es-tu dans ton bon sens? N'es-tu pas insensée, femme, toi qui, apprenant que le foyer royal est dévasté, te réjouis et ne trembles pas de telles choses?

MÈDÉIA.

J'aurais beaucoup à dire en réponse à tes paroles; mais ne t'irrite pas outre mesure, ami, et raconte comment ils ont péri. Tu me charmeras deux fois, s'ils ont subi une mort très cruelle.

LE MESSAGER.

Après que tes deux fils furent arrivés avec leur père et entrés dans la demeure nuptiale, nous nous réjouissions, nous, serviteurs, qui compatissions à tes maux, car une rumeur se répandit aussitôt, que toi et ton mari aviez apaisé votre ancienne dissension. L'un baisait la main, l'autre la tête blonde de tes enfants; et moi, tout joyeux, je suivais tes fils dans la chambre des femmes. La maîtresse que nous servons maintenant au lieu de toi, avant de voir le couple de tes fils, jeta un regard tendre sur

Iasôn, puis, elle baissa les paupières et détourna sa joue blanche, ayant horreur des enfants qui entraient. Mais ton mari s'efforça de calmer la colère de la jeune fille en disant ceci : — Ne sois pas l'ennemie de tes amis, renonce à ta colère, tourne la tête de ce côté et regarde les amis de ton mari comme les tiens. Accepte ces présents, et prie ton père qu'il affranchisse, en ma faveur, ces enfants de l'exil. — Pour elle, dès qu'elle eut aperçu les ornements, elle ne persévéra pas et promit tout à son mari ; et, avant que tes enfants et leur père fussent sortis des demeures, elle revêtit le péplos aux couleurs variées, et, posant la couronne d'or autour de ses boucles, elle arrangea sa chevelure devant un brillant miroir, en souriant à la vaine image de son corps. Et puis, se levant du trône, elle se promenait dans les demeures, marchant délicatement de son pied blanc, heureuse de ces présents et se regardant souvent et longtemps par derrière. Mais bientôt, ce fut un spectacle horrible : changeant de couleur, reculant, tremblant de tous ses membres, à peine put-elle s'appuyer au thrône pour ne pas tomber contre terre. Une vieille servante, pensant qu'elle était saisie de la fureur de Pan ou de quelque autre Dieu, poussa un hurlement ; mais, voyant une écume blanche sortir de sa bouche, et ses yeux se renverser, et le sang ne plus rester dans son corps, alors elle fit succéder un grand cri à son hurlement. Aussitôt, l'une court vers la demeure de son père, et un autre vers son nouvel époux, afin d'annoncer le malheur de la jeune femme. Toute la maison retentit de courses multipliées. Pendant le temps qu'un rapide coureur met à atteindre la borne dans la course de six plèthres, elle resta muette et les yeux fermés ; puis la malheureuse s'éveilla avec un profond gémissement, car

un double mal la tourmentait. En effet, la couronne d'or posée autour de sa tête faisait jaillir un feu qui dévorait toutes choses, et le fin péplos, présent de tes enfants, rongeait la blanche chair de la malheureuse. Se levant du thrône, elle s'enfuit, enflammée, et elle secouait çà et là sa tête et sa chevelure, désirant arracher la couronne; mais l'or en feu adhérait invinciblement à sa tête, et, après qu'elle eut secoué sa chevelure, le feu n'en brûla que davantage. Et elle tomba contre terre, vaincue par son mal et difficile à reconnaître, si ce n'est par son père Elle n'avait plus ni les yeux brillants, ni la face belle. Et le sang ruisselait de sa tête, mêlé au feu, et ses chairs tombaient de ses os comme des larmes de poix, sous les morsures invisibles du poison. Horrible spectacle! Et tous craignaient de toucher le cadavre, et sa destinée nous servait d'avertissement. Mais son malheureux père, ignorant ce malheur, entra brusquement et se jeta sur la morte, et il cria aussitôt, et, entourant le corps de sa fille de ses bras, il le baisait en lui parlant ainsi : — O malheureuse fille, quel Dieu t'a si indignement perdue, et m'envoie au tombeau, vieux et privé de toi? Puissé-je mourir avec toi, ma fille! — Ayant mis fin à ses lamentations et à ses sanglots, voulant relever son vieux corps, il resta attaché au léger péplos, comme le lierre aux rameaux du laurier. Et la lutte était horrible, et quand il voulait redresser un genou, elle le ramenait en arrière; et quand il s'efforçait, elle détachait les chairs du vieillard de ses os. Enfin le malheureux s'éteint et rend l'âme, dompté par son mal. Tous deux gisent morts, la fille et le vieux père! calamité digne d'être pleurée! Pour ce qui te concerne, c'est ce dont je ne puis parler. Tu trouveras toi-même le moyen d'éviter le châtiment. Je ne pense pas aujourd'hui pour la

première fois que la vie humaine n'est qu'une ombre. Et je dirai sans crainte que ceux qui passent pour sages parmi les hommes, que les plus grands parleurs, sont les plus atteints de démence. Aucun des mortels n'est heureux. Par l'abondance des richesses il se peut que l'un soit plus fortuné que l'autre, mais jamais heureux.

LE CHOEUR.

Un Daimôn semble devoir infliger, en ce jour, et avec justice, des maux sans nombre à Iasôn. O malheureuse! combien nous avons pitié de ta mauvaise destinée, fille de Kréôn, toi qui es partie, à cause des noces de Iasôn, pour les demeures du Hadès!

MÈDÉIA.

Amies, j'ai résolu de tuer très promptement mes enfants et de quitter cette terre, et de ne point tarder afin de ne point les livrer à quelque autre qui les tuerait d'une main plus cruelle. Il est nécessaire qu'ils meurent, et je les tuerai moi-même, moi qui les ai enfantés. Allons! armetoi, mon cœur! Pourquoi tarderais-je à accomplir ce mal cruel mais nécessaire? Et toi, misérable main, saisis l'épée, saisis-la! Va vers la triste borne de la vie, ne sois pas lâche, ne te souviens pas de tes enfants, et qu'ils te sont très chers et que tu les as enfantés. Pour un seul jour, oublie tes fils; tu gémiras après! Je les tuerai, et ils me sont chers assurément, et je suis une femme malheureuse!

LE CHOEUR.

Strophe.

O Terre, ô Rayon de Hèlios qui illumines toutes choses! regardez, voyez cette misérable femme, avant qu'elle porte sur ses fils une main parricide et sanglante. Ils sont issus de ta race d'or, Hèlios, et il est horrible que le sang des Dieux soit versé par les hommes! O divine Lumière, arrête, réprime-la! Chasse des demeures cette misérable Érinnys sanglante envoyée par les Daimones funestes!

Antistrophe.

En vain tu as porté, en vain tu as enfanté cette chère race, ô toi qui as franchi le détroit inhospitalier des Symplégades bleues! Malheureuse, quelle cruelle colère s'est emparée de ton cœur et y fait succéder la fureur du meurtre? C'est une souillure fatale aux mortels que le sang des proches répandu sur la terre, et c'est à cause du parricide que de justes calamités font divinement irruption dans les demeures.

1er ENFANT.

Malheur à moi! Que ferai-je? Où fuirai-je la main de ma mère?

2e ENFANT.

Je ne sais, très cher frère! nous périssons!

LE CHOEUR.

Entendez-vous, entendez-vous la clameur des enfants? O misérable, ô malheureuse femme! Entrerai-je dans la demeure? Je chasserai la mort loin de ces enfants.

LES ENFANTS.

Par les Dieux, au secours ! Il est temps, car déjà l'épée est sur nous.

LE CHOEUR.

Misérable ! tu es donc de rocher ou de fer, toi qui, par une destinée parricide, as tranché cette moisson d'enfants que tu as enfantés ? J'ai entendu dire qu'une seule femme, autrefois, a porté la main sur ses chers enfants, Inô, rendue furieuse par les Dieux, quand la femme de Zeus la chassa, délirante, de ses demeures. Mais la malheureuse, à cause du meurtre impie de ses enfants, se jeta dans la mer du haut de la côte marine, afin de mourir avec ses deux fils. Que peut-il désormais arriver de plus horrible ? O lamentables noces des femmes, combien vous avez apporté de maux aux hommes !

IASÔN.

Femmes, qui êtes debout auprès de la maison, Mèdéia, qui a commis des actions atroces, est-elle dans les demeures ? A-t-elle pris la fuite ? Il faut qu'elle se cache sous terre, ou qu'elle enlève son corps ailé dans la profondeur de l'air, à moins qu'elle veuille être châtiée, à cause de la famille royale. Se flatte-t-elle, après qu'elle a tué les princes de cette terre, de fuir impunie de ces demeures ? Mais je ne m'inquiète point d'elle autant que de mes fils. En effet, ceux qu'elle a outragés se vengeront d'elle ; mais je suis venu pour sauver la vie de mes enfants, de peur que les proches de Kréôn leur fassent quelque mal, en expiation de l'horrible meurtre commis par leur mère.

LE CHOEUR.

O malheureux ! Tu ne sais, Iasôn, à quel comble de maux tu en es venu. Si tu le savais, tu ne dirais pas cela.

IASÔN.

Qu'est-ce donc ? Veut-elle me tuer aussi ?

LE CHOEUR.

Tes enfants ont péri de la main maternelle.

IASÔN.

Hélas sur moi ! Que dis-tu ? Comme tu me fais mourir, femme !

LE CHOEUR.

Sois désormais certain que tes fils sont morts !

IASÔN.

Où les a-t-elle tués ? Dans la demeure ou au dehors ?

LE CHOEUR.

Ouvre les portes ! tu verras le meurtre de tes enfants.

IASÔN.

Serviteurs, tirez promptement les verrous, enlevez les barrières, afin que je voie mon double malheur, mes fils égorgés, et que je la châtie de ce meurtre.

MEDÉIA.

Pourquoi frappes-tu et ébranles-tu ces portes, cherchant

les cadavres et moi qui les ai faits tels ? Cesse ce travail. Si tu as besoin de moi, dis ce que tu veux, car tu ne m'atteindras jamais de la main. Hèlios, le père de mon père, m'a donné ce char qui me protège contre une main ennemie.

IASÔN.

O détestée ! ô femme en horreur à tous les Dieux et à la race entière des hommes et à moi ! qui as osé percer de l'épée les fils que tu as enfantés, et me faire mourir en me privant de mes enfants ! Et tu as fait cela ! et tu oses regarder Hèlios et la terre, après avoir commis ce crime abominable ! Puisses-tu périr ! Maintenant je redeviens sage ; car j'étais insensé alors, quand, d'une demeure et d'une terre Barbares, je t'amenai dans une famille hellène, affreuse calamité, traîtresse à ton père et à la terre qui t'a nourrie ! Mais les Dieux avaient mis en moi une pensée funeste. En effet, après avoir tué ton frère auprès des autels, tu es montée sur la nef Argô ornée d'une belle proue. Tu as commencé ainsi. Puis, m'ayant épousé et m'ayant donné des fils, tu les as tués à cause des noces et du lit. Il n'est aucune femme Hellène qui eût jamais osé faire cela. Mais, avant cela, je t'avais jugée digne d'être ma femme, par une union terrible et qui m'est funeste, toi, lionne et non femme, et qui as une nature plus cruelle que la Tyrrhénienne Scylla ! Mais je t'accablerais en vain de mille outrages, tant ton impudence naturelle est grande. Puisses-tu périr, ô très abominable, souillée du meurtre de tes enfants ! Pour moi, il me faut pleurer ma mauvaise destinée, moi qui ne jouirai point de mes noces nouvelles, ni des enfants que j'ai engendrés et élevés, que je ne pourrai plus voir vivants et que j'ai perdus !

MÈDÉIA.

Je pourrais longuement répondre à cela, si le Père Zeus ne savait ce que tu as reçu de moi, et ce que tu m'as rendu en retour. Mais il n'était pas dans ta destinée, ayant méprisé mon lit, de passer une heureuse vie en m'outrageant. Et ni la jeune fille royale, ni Kréôn qui a fait ce mariage ne devaient me chasser impunément de cette terre. S'il te plaît de m'appeler Lionne et Scylla qui habite le détroit Tyrrhénien, j'aurai du moins déchiré à mon tour ton cœur, comme il est juste.

IASÔN.

Toi aussi tu gémis, et tu partages mes maux.

MÈDÉIA.

Il en est ainsi, sache-le ! mais ma douleur m'est douce, si tu ne peux la railler.

IASÔN.

O fils ! quelle mauvaise mère vous avez eue !

MÈDÉIA.

O fils ! c'est par la perfidie paternelle que vous avez péri !

IASÔN.

Certes, ce n'est point ma main qui les a tués.

MÈDÉIA.

Ce sont tes nouvelles noces et l'injure que tu m'as faite.

IASÔN.

Tu as donc résolu de les tuer, à cause de mon mariage ?

MÈDÉIA.

Penses-tu que ce soit une faible offense pour une femme ?

IASÔN.

Pour une femme modeste ; mais tout est offense pour toi.

MÈDÉIA

Ils sont morts, et c'est ce qui te déchire.

IASÔN.

Ils sont désormais des Daimones terribles sur ta tête.

MÈDÉIA.

Les Dieux savent qui a été cause de ce malheur.

IASÔN

Certes, ils connaissent ton cœur abominable.

MÈDÉIA

Tu m'es odieux ! J'ai horreur de tes paroles amères.

IASÔN.

Et moi des tiennes. Notre séparation est facile.

MÈDÉIA

Comment ? Que faire ? Je la désire ardemment.

IASÔN.

Permets que j'ensevelisse ces morts et que je les pleure.

MÈDÉIA.

Non, certes! Je les ensevelirai de ma main dans le bois sacré de la Déesse Hèra, sur le promontoire, afin qu'aucun de leurs ennemis ne puisse les outrager en violant leur tombeau. Et j'instituerai une fête solennelle et des sacrifices sur cette terre de Sisyphos, à cause de ce meurtre impie. Et moi, je vais habiter la terre d'Erekhtheus, chez Aigeus, fils de Pandiôn. Pour toi, comme il est juste, tu mourras misérablement, frappé à la tête par les épaves de la nef Argô, après avoir vu la fin lamentable de tes noces.

IASÔN.

Que l'Érinnys de tes enfants égorgés te fasse périr, et la Justice vengeresse du meurtre!

MÈDÉIA.

Quel Dieu, ou quel Daimôn, t'écoutera, parjure et violateur de l'hospitalité?

IASÔN.

Ah! scélérate! meurtrière de tes enfants!

MÈDÉIA.

Va dans la demeure, et ensevelis ta femme!

IASÔN.

J'y vais, privé de mes deux fils!

MÈDÉIA.

Il ne suffit pas que tu te lamentes; attends aussi la vieillesse.

IASÔN.

O très chers enfants!

MÈDÉIA.

A leur mère, certes; mais non à toi.

IASÔN.

Et tu les as tués!

MÈDÉIA.

Pour te désespérer.

IASÔN.

Hélas sur moi! O malheureuse, je désire embrasser encore la bouche chère de mes enfants!

MÈDÉIA.

Tu les appelles maintenant, tu les embrasses, et tu les repoussais naguère.

IASÔN.

Par les Dieux! permets-moi de toucher le corps délicat de mes enfants!

MÈDÉIA.

Cela ne se peut. Tu laisses échapper de vaines paroles.

IASÔN.

Zeus ! Tu l'entends ! tu vois comment je suis repoussé, de quels maux je suis accablé par cette lionne, par cette exécrable meurtrière de ses enfants ! Mais, autant qu'il m'est permis, je me lamente, je pousse des cris ! Je prends à témoins les Dieux, que tu m'empêches de toucher de mes mains et d'ensevelir morts mes fils, que tu as égorgés. Plût aux Dieux que je ne les eusse jamais engendrés pour les voir tués par toi !

LE CHOEUR.

Dans l'Olympos, Zeus est le dispensateur des destinées innombrables. Les Dieux, contre nos espérances, accomplissent beaucoup de choses, et ne font point arriver celles que nous attendions. Un Dieu amène toujours des événements imprévus. Tel est celui-ci.

FIN DE MÈDÉIA.

V

HIPPOLYTOS

V

HIPPOLYTOS

APHRODITÈ.
HIPPOLYTOS.
SERVITEURS.
CHŒUR DES FEMMES TROIZÈNIENNES.
LA NOURRICE.
PHAIDRA.
UN MESSAGER.
THÈSEUS.
UN AUTRE MESSAGER.
ARTÉMIS.

APHRODITÈ.

Je suis la Déesse Kypris, bien connue et non sans gloire parmi les hommes et dans l'Ouranos. Entre tous les vivants qui habitent de la mer aux bornes atlantiques et voient la lumière de Hèlios, j'honore ceux qui respectent ma puissance

et je renverse ceux qui se dressent contre moi. En effet, il est aussi de la nature des Dieux de se réjouir d'être honorés par les hommes. Et je montrerai promptement la vérité de ces paroles. Le fils de Thèseus, né d'une Amazone, Hippolytos, nourri par le sage Pittheus, seul parmi les citoyens de cette terre de Troizènia, dit que je suis la pire des Daimones, et il méprise le lit nuptial et fuit les noces. Mais il honore la sœur de Phoibos, Artémis, fille de Zeus, et il la tient pour la plus grande des Daimones. Et, suivant toujours la Vierge dans la verte forêt, il détruit les bêtes sauvages à l'aide des chiens rapides, et il se livre à un commerce trop haut pour un homme. Je n'envie point ces choses à celle-ci. Pourquoi, en effet? Mais je châtierai Hippolytos, en ce jour même, de m'avoir outragée. J'ai déjà tout préparé pour cela, et j'y aurai peu de peine. Etant sorti un jour de la demeure de Pittheus, pour voir célébrer les mystères sacrés sur la terre de Pandiôn, la noble femme de son père, Phaidra, l'ayant vu, fut saisie par moi d'un violent amour dans son cœur. Avant de venir sur cette terre de Troizénia, elle éleva sur la roche de Pallas, d'où on voit ce pays, un temple à Kypris; et, brûlant d'amour pour un absent, elle voulut, en l'honneur de Hippolytos, que ce temple fût appelé de ce nom, dans l'avenir. Mais, après que Thèseus eut quitté la terre Kékropienne, s'exilant en expiation du meurtre des Pallantides, il vint ici par mer avec sa femme, afin d'y subir une année d'exil; et c'est ici que la malheureuse, gémissant et percée des aiguillons de l'amour, périt dans le silence. Et aucun de ses serviteurs ne connaît son mal. Mais il ne faut pas que ce amour soit vain. Je le révélerai à Thèseus, et il deviendra manifeste. Et celui qui est mon ennemi, son père le tuera

par ses imprécations, car le Dieu marin Poseidôn a promis à Thèseus de les exaucer, et de ne point laisser inaccomplies trois de ses demandes. Pour Phaidra, bien qu'elle soit illustre, elle périra cependant. En effet, je m'inquiète moins de la perdre que de me satisfaire en châtiant mes ennemis. Mais je vois venir le fils de Thèseus, quittant les fatigues de la chasse. Je sortirai d'ici. Un nombreux cortège de serviteurs le suit et célèbre par des hymnes la Déesse Artémis. Il ne voit pas, en effet, les portes ouvertes du Hadès, et que voici son dernier jour.

HIPPOLYTOS.

Suivez, suivez-moi, en chantant la Fille ouranienne de Zeus, à qui nous sommes chers !

LES SERVITEURS.

Vénérable, vénérable, très auguste ! salut, race de Zeus ! Salut, ô fille de Latô et de Zeus, Artémis, la plus belle des vierges, qui habites dans le vaste Ouranos la noble demeure de ton père, la demeure resplendissante d'or de Zeus !

HIPPOLYTOS.

Salut, ô très belle, la plus belle des vierges qui habitent l'Olympos, Artémis ! ô maîtresse, je te donne cette couronne tressée dans une prairie non foulée, que le fer n'a jamais touchée, où jamais pasteur n'a osé paître ses troupeaux, où vient seule l'abeille printanière, et que la pudeur féconde de sa rosée ! Celui qui n'a rien appris par l'étude, et à qui la nature elle-même a enseigné la

sagesse en toutes choses également, peut seul cueillir ces fleurs ce qui n'est point permis aux mauvais. O chère maîtresse, reçois donc, de ma main pieuse, cette couronne pour ta chevelure dorée ! En effet, à moi seul ce don a été accordé entre les mortels : je t'accompagne, je te parle, et j'entends ta voix, bien que je ne voie point ton visage, et je finirai ma vie ainsi que je l'ai commencée.

UN SERVITEUR.

Roi ! car les Dieux seuls doivent être nommés maîtres, veux-tu recevoir de moi un bon conseil ?

HIPPOLYTOS.

Très sûrement; sinon, je ne serais point sage.

LE SERVITEUR.

Sais-tu donc quelle loi oblige les mortels ?

HIPPOLYTOS.

Je ne la connais pas; mais sur quoi me questionnes-tu ?

LE SERVITEUR.

C'est de haïr l'orgueil et ce qui déplaît à tous.

HIPPOLYTOS.

Très bien. En effet, quel homme plein d'orgueil n'est odieux ?

LE SERVITEUR.

Et l'affabilité, au contraire, ne plaît-elle pas ?

HIPPOLYTOS.

Certes ! et on en tire profit avec peu de peine.

LE SERVITEUR.

Penses-tu que ceci soit vrai aussi parmi les Dieux ?

HIPPOLYTOS.

Oui, puisque les hommes reçoivent leurs lois des Dieux.

LE SERVITEUR.

Pourquoi donc ne salues-tu pas une véritable Déesse ?

HIPPOLYTOS.

Laquelle ? Prends garde que ta bouche n'offense !

LE SERVITEUR.

Celle-ci, Kypris, qui préside à tes portes.

HIPPOLYTOS.

Je la salue de loin, étant pur.

LE SERVITEUR.

Cependant, elle est vénérable et illustre parmi les mortels.

HIPPOLYTOS.

Chacun des Dieux et des hommes s'occupe de qui lui plaît.

LE SERVITEUR.

Heureux, si tu étais sage autant qu'il faut l'être !

HIPPOLYTOS.

Aucun des Dieux qu'il faut honorer dans la nuit ne me plaît.

LE SERVITEUR.

O enfant, il est nécessaire d'honorer les Daimones.

HIPPOLYTOS.

Allez, compagnons. Entrez dans la demeure, et préparez la nourriture. Une table pleine est agréable après la chasse. Il convient d'étriller les chevaux, afin qu'ayant bien mangé, je puisse les atteler au char et les exercer à l'aise. Pour ta Kypris, je lui souhaite beaucoup de joie.

LE SERVITEUR.

Pour moi, car il ne convient pas d'imiter les jeunes hommes, dans le sentiment que doit exprimer un esclave, j'adore tes images, ô maîtresse Kypris! Mais il faut pardonner à la jeunesse impétueuse qui se laisse entraîner contre toi en paroles insensées. Feins de ne pas entendre celui-ci. Il sied aux Dieux d'être plus sages que les hommes.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Il est une roche fameuse d'où coule une eau d'Okéanos, et qui fait jaillir une source où puisent les urnes. Une de mes compagnes y lavait des vêtements pourprés qu'elle étendait ensuite sur le dos du rocher chauffé par Hèlios. C'est par elle que j'ai appris que ma maîtresse ..

Antistrophe I.

Etait couchée, consumée, sur son lit douloureux, dans ses demeures, et couvrait de voiles légers sa tête blonde. Et j'ai su que ce jour était le troisième, depuis que, par sa bouche ambroisienne, elle gardait son corps pur du blé de Damatèr, voulant, dans son mal caché, en venir au terme de sa vie malheureuse.

Strophe II.

Sans doute, ô jeune femme, tu délires, divinement frappée, soit par Pan, soit par Hèkata, soit par les vénérables Korybantes, ou par la Mère qui erre sur les montagnes. Peut-être as-tu offensé Diktynna qui se réjouit des bêtes fauves, et souffres-tu ainsi pour avoir négligé d'offrir les gâteaux sacrés ? Car elle vole aussi sur la mer, pardessus la terre et les tourbillons de la mer salée.

Antistrophe II.

Quelque femme, dans tes demeures, couchée clandestinement dans ton lit, charme-t-elle l'Eupatride, ton mari, prince des Érekhthides ? Ou quelque marin a-t-il navigué de la Krèta jusqu'à ce port très hospitalier, apportant des nouvelles à la Reine, et, à cause de la tristesse qu'elles lui ont causée, reste-t-elle liée sur son lit ?

Épôde.

L'ennui chagrin et morose hante, en effet, l'humeur irritée des femmes, dans les douleurs de l'enfantement ou dans le désir charnel J'ai senti autrefois cette vapeur courir dans mon ventre, et j'ai invoqué alors Artémis qui darde des flèches, la Déesse ouranienne qui vient en

aide à celles qui enfantent ; et elle m'a toujours été favorable, avec le consentement des Dieux. Mais voici, devant les portes, la vieille nourrice qui porte Phaidra hors de la demeure. Un triste nuage pèse sur ses sourcils. Mon cœur désire savoir pourquoi, et ce qui blesse ainsi le corps flétri de la Reine.

LA NOURRICE.

O misères des mortels ! ô maux lamentables ! Que ferai-je pour toi ? Que ne ferai-je pas ? Voici la claire lumière que tu demandais, voici l'Aithèr. Ton lit douloureux est maintenant hors de la demeure. Tu parlais toujours, en effet, de venir ici. Mais tu te hâteras bientôt de retourner dans la demeure, car tu changes promptement, et rien ne te contente. Rien de ce que tu as ne te plaît, et tu préfères ce que tu n'as pas. Il est plus facile d'être malade que de guérir ceux qui souffrent. L'un est simple, en effet, et l'autre joint à l'inquiétude de l'esprit la fatigue des mains. Toute la vie des hommes est pleine de douleur, et il n'est point de relâche à leurs maux ; mais s'il est quelque chose de plus doux que la vie, les ténèbres l'enveloppent et nous le cachent. Nous aimons éperdument cette lumière qui resplendit sur la terre, à cause de notre inexpérience d'une autre vie ; et, ne sachant rien de ce qui se passe sous la terre, nous nous effrayons de vaines fables.

PHAIDRA.

Soulevez mon corps, redressez ma tête ! Amies, mes membres vont se dissoudre. Servantes, soutenez mes belles mains ! Cette bandelette pèse à ma tête. Otez ! Laissez aller ma chevelure sur mes épaules.

LA NOURRICE.

Sois courageuse, enfant, et n'agite point péniblement ton corps. Tu supporteras plus facilement ton mal avec du repos et un noble courage. Il est fatal que les hommes soient accablés de maux.

PHAIDRA.

Hélas ! hélas ! Puissé-je, d'une source vive, puiser une eau pure, et la boire, et couchée sous les peupliers noirs, me reposer dans une verte prairie !

LA NOURRICE.

O enfant, que dis-tu ? Ne dis pas ceci devant la foule; ne répands pas ces paroles pleines de démence.

PHAIDRA.

Menez-moi sur la montagne ! J'irai vers la forêt et vers les pins, où les chiens tueurs de bêtes sauvages courent et s'élancent sur les cerfs tachetés. Par les Dieux ! je voudrais, de mes clameurs, exciter les chiens, et brandir auprès de ma chevelure blonde la pique thessalienne, en serrant dans ma main le trait aigu !

LA NOURRICE.

O fille, d'où vient que tu agites de telles pensées ? Pourquoi t'inquiéter ainsi de la chasse ? Pourquoi désires-tu de claires fontaines ? Auprès de la demeure, en effet, coule une source d'eau vive où tu peux boire.

PHAIDRA.

Maîtresse de la maritime Limna et des gymnases hippi-

ques, Artémis ! que ne suis-je dans tes plaines, domptant les chevaux Vénètes !

LA NOURRICE.

Pourquoi jetes de nouveau cette parole insensée ? Naguère, ayant gravi la montagne, tu étais transportée du désir de la chasse ; et, maintenant, tu veux diriger tes chevaux sur le sable, le long de la mer ! C'est aux divinateurs de dire quel est celui des Dieux qui te tourmente et qui trouble ton esprit, ô enfant !

PHAIDRA.

Malheureuse ! Qu'ai-je fait ? Où erré-je, privée de raison ? Je délire, je suis tombée dans l'embûche d'un Daimôn ! Hélas ! hélas ! malheureuse ! Nourrice, couvre de nouveau ma tête. J'ai honte des paroles que j'ai dites. Couvre ! Les larmes jaillissent de mes yeux qui se détournent de honte. En retrouvant ma raison, je suis accablée de douleur. La démence est un mal ; mais il vaut mieux mourir, ne sentant point son mal.

LA NOURRICE.

Je couvre ta tête. Quand la mort couvrira-t-elle aussi mon corps ? Une longue vie m'a enseigné beaucoup de choses. Il convient, en effet, aux mortels de ne former entre eux que des amitiés modérées qui ne vont point jusqu'à la moelle de l'âme, des affections faciles à rompre, qu'on peut rejeter ou resserrer. Mais la douleur d'une âme qui souffre pour deux est un lourd fardeau ; et je souffre ainsi pour celle-ci. On dit avec vérité que les passions de la vie nuisent plus qu'elles ne charment, et qu'elles

troublent grandement la santé. Ainsi, j'approuve moins ce qui est excessif, que cette parole : — Rien de trop ! — et les sages penseront comme moi.

LE CHOEUR.

Vieille femme, fidèle nourrice de la Reine Phaidra, je vois ses lamentables maux ; mais nous ne savons quel est son mal caché, et nous voudrions t'interroger, et le savoir de toi.

LA NOURRICE.

Je ne sais, bien que l'ayant demandé. Elle ne veut point me le dire.

LE CHOEUR.

Tu ne sais donc pas l'origine de ses maux ?

LA NOURRICE.

De même que toi. Elle se tait sur tout cela.

LE CHOEUR.

Comme elle est malade, et comme son corps est languissant !

LA NOURRICE.

Pourquoi non ? Voici le troisième jour qu'elle reste sans nourriture.

LE CHOEUR.

Est-ce à cause de son mal, ou veut-elle mourir ?

LA NOURRICE.

Elle veut mourir ; elle s'abstient de nourriture pour en finir avec la vie.

LE CHOEUR.

Il serait étrange que ceci plût à son mari !

LA NOURRICE.

Elle cache son mal ; elle nie qu'elle soit malade.

LE CHOEUR.

Mais n'en est-il pas certain, en regardant son visage ?

LA NOURRICE.

Il n'est pas ici ; il est loin de cette terre.

LE CHOEUR.

Mais toi, que ne te sers-tu de la violence, afin de connaître son mal et la cause de sa démence ?

LA NOURRICE.

J'ai tout tenté, et rien ne m'a servi. Cependant, je ne renoncerai point à ma sollicitude, et tu peux rester et être témoin de ce que je suis pour ma malheureuse maîtresse. — Allons ! ô chère enfant, oublions toutes deux ce que nous avons déjà dit. Apaise-toi, dissipe la tristesse de ton front et de ta pensée ; et moi, laissant les voies où je t'ai suivie à tort, je te dirai de meilleures paroles. Si tu souffres de quelque mal caché, voici des femmes qui tenteront aussi de calmer ta douleur. Si ton mal peut-être révélé à des hommes, parle ! afin qu'on le fasse

connaître à des médecins. Eh bien ! pourquoi te taire ? Il ne faut pas te taire, fille ! mais, plutôt, me blâmer si je parle mal, ou obéir à mes paroles, si elles sont bonnes. Dis quelque chose, regarde ici. Oh ! malheureuse que je suis ! Femmes, nous prenons d'inutiles peines, et nous sommes aussi loin du but qu'auparavant. Déjà, elle n'était pas touchée de mes paroles ; or, maintenant, elle n'y obéit pas. Mais sache-le cependant, fusses-tu plus tenace que la mer, si tu meurs, tes enfants sont trahis et n'auront point de part à la richesse paternelle. Non ! par la royale Amazone cavalière qui a enfanté un bâtard pour être le maître de tes fils, et qui a de libres pensées. Et tu le connais bien, c'est Hippolytos !

PHAIDRA

Hélas sur moi !

LA NOURRICE.

Ceci te touche ?

PHAIDRA.

Tu me perds, nourrice ! Je te supplie par les Dieux de te taire désormais sur cet homme.

LA NOURRICE.

Tu vois ! tu penses sagement, et cependant tu ne veux pas venir en aide à tes fils et conserver ta vie.

PHAIDRA.

J'aime mes fils ! mais c'est une autre destinée qui me tourmente.

LA NOURRICE.

O enfant, tu as les mains pures de sang.

PHAIDRA.

Mes mains sont pures, mais mon esprit est souillé.

LA NOURRICE.

Est-ce une souillure qui te vient de quelque ennemi ?

PHAIDRA.

Un ami cause ma perte, malgré lui, et malgré moi.

LA NOURRICE.

Thèseus a-t-il commis quelque faute envers toi ?

PHAIDRA.

Que ne l'ai-je jamais offensé moi-même !

LA NOURRICE.

Quelle est donc cette chose terrible qui te pousse à mourir ?

PHAIDRA.

Laisse-moi être coupable ! je ne le suis pas envers toi.

LA NOURRICE.

Tu ne le voudrais pas assurément ; mais je ne vivrai que par toi.

PHAIDRA.

Que fais-tu ? Me veux-tu faire violence en saisissant ma main ?

LA NOURRICE.

Et tes genoux aussi que je ne lâcherai point.

PHAIDRA.

Malheur à toi, ô malheureuse, si tu apprends ces maux!

LA NOURRICE.

Y a-t-il pour moi un malheur plus grand que celui de te perdre ?

PHAIDRA.

Tu périras. Cependant ceci peut finir à ma gloire.

LA NOURRICE.

Et tu me caches ces choses glorieuses, malgré mes supplications ?

PHAIDRA.

C'est que je médite une fin honorable à des choses honteuses.

LA NOURRICE.

C'est pourquoi, en les disant, tu n'en seras que plus honorée.

PHAIDRA.

Va-t'en, par les Dieux ! Lâche ma main.

LA NOURRICE.

Non, certes ! puisque tu ne me donnes point le prix qui m'est dû.

PHAIDRA.

Je te le donnerai, car je respecte la sainteté de tes mains suppliantes.

LA NOURRICE.

Je me tairai donc. C'est à toi de parler.

PHAIDRA.

O mère malheureuse, de quel amour tu as aimé !

LA NOURRICE.

Elle aima un taureau, ma fille ! Pourquoi parles-tu de cela ?

PHAIDRA.

Et toi, malheureuse sœur, épouse de Dionysos !

LA NOURRICE.

O fille, qu'est-ce donc ? Tu outrages tes parents !

PHAIDRA.

Et je meurs la troisième, et combien malheureuse !

LA NOURRICE.

Certes, je suis frappée de crainte ! Où tendent ces paroles?

PHAIDRA.

C'est de cela que je suis malheureuse, et non récemment.

LA NOURRICE.

Je ne sais rien de plus de ce que je veux apprendre.

PHAIDRA.

Hélas! Que ne peux-tu dire toi-même ce qu'il me faut dire!

LA NOURRICE.

Je ne suis pas un divinateur, pour connaître clairement les choses obscures.

PHAIDRA.

Qu'est-ce que les hommes appellent aimer?

LA NOURRICE.

Ce qu'il y a de plus doux, ô enfant! et de plus amer à la fois.

PHAIDRA.

Pour moi, je n'en ai éprouvé que cette dernière part.

LA NOURRICE.

Que dis-tu! O ma fille, aimes-tu quelque homme?

PHAIDRA.

Quel qu'il soit, le fils de l'Amazone...

LA NOURRICE.

Parles-tu de Hippolytos?

PHAIDRA.

Toi seule l'as nommé!

LA NOURRICE.

Hélas sur moi ! Qu'as-tu dit, ma fille? Ah ! je suis perdue ! Femmes, ceci est intolérable ; je ne supporterai plus la vie; le jour m'est odieux et je hais la lumière ! Je rejette et j'abandonne mon corps; je cesserai de vivre, je mourrai ! Salut ! Je ne vis plus désormais. Les plus vertueuses aiment donc le mal malgré elles ? Kypris n'est donc pas Déesse ? Elle est donc plus qu'une Déesse, s'il est quelque chose de plus grand, elle qui a perdu Phaidra, sa famille, et moi-même !

LE CHŒUR.

As-tu entendu, as-tu entendu la Reine avouer son mal lamentable et inouï ? Que je meure, ô chère, avant d'accomplir ce que tu as médité dans ton esprit ! Hélas sur moi ! hélas ! hélas ! O malheureuse à cause de ces maux ! ô misères, qui nourrissez les hommes ! Tu es perdue, tu as mis en lumière des choses affreuses. A combien de jours tels que celui-ci es-tu condamnée ! Quelque chose de nouveau va s'accomplir dans ce palais. Il n'y a plus à douter sur qui doit tomber la calamité envoyée par Kypris, ô malheureuse enfant de la Krèta !

PHAIDRA.

Femmes Troizéniennes, qui habitez le vestibule de la terre de Pélôps, déjà, bien des fois, pendant les longues nuits, j'ai réfléchi en moi-même à ce qui corrompt la vie des hommes. Et il me semble que ce n'est point par la nature de leur esprit qu'ils font le mal. Beaucoup, en effet, pensent sagement. Mais il faut considérer ceci : nous savons et nous connaissons le bien, mais nous ne le faisons pas, les uns par paresse, les autres parce qu'ils

préfèrent l'agréable à l'honnête. Les plaisirs de la vie sont nombreux : les longs entretiens, l'oisiveté, ce mal qui charme, et la honte. Celle-ci est de deux sortes : l'une qui n'est point un mal, et l'autre qui est une calamité dans les demeures. Si la raison de l'une ou de l'autre était manifeste, elles ne seraient pas nommées du même nom. Sachant donc cela dès longtemps, aucun charme ne peut m'en distraire, à ce point que j'en pense différemment. Mais je te dirai le chemin qu'a pris mon esprit. Après que l'amour m'eut blessée, je cherchai par quel moyen je pourrais le supporter le plus honnêtement. Dès lors, je commençai donc à taire et à cacher mon mal ; car il n'y a point à se fier à la langue qui sait fort bien blâmer les pensées des autres hommes, mais qui s'attire à elle-même des maux sans nombre. Et je pris la résolution de supporter courageusement cet amour insensé, et de le vaincre par la chasteté. Enfin, ne pouvant ainsi triompher de Kypris, il me sembla que le mieux était de mourir. Personne ne blâmera ce dessein. Puisse-t-il m'arriver, en effet, que mes bonnes actions ne restent point cachées, et que ma honte n'ait point de nombreux témoins. Je savais que cet amour et mon mal étaient infâmes, et je savais aussi que j'étais femme, et que la femme est odieuse à tous. Qu'elle périsse très honteusement, celle qui, la première, souilla son lit avec d'autres hommes ! C'est par les nobles familles que ce mal s'est répandu parmi les femmes. Quand les choses honteuses, en effet, plaisent à ceux qui sont bien nés, elles doivent sembler bonnes aux mauvais. Je hais aussi les femmes qui sont chastes en paroles, et montrent en secret une audace déshonnête. Comment, ô maîtresse Kypris née de la mer ! osent-elles regarder la face de leurs maris, et n'ont-elles pas horreur des

ténèbres complices de leur faute, et ne craignent-elles pas d'entendre crier le toit de leur demeure ? Voilà ce qui me tue, amies ! afin que je ne puisse jamais déshonorer mon mari et les enfants que j'ai enfantés, et afin que, florissants et parlant en liberté, ils habitent la Ville des illustres Athènaiens et se glorifient de leur mère. Car l'homme, quelque audacieux qu'il soit, devient esclave, qui a conscience des crimes de son père ou de sa mère. On dit qu'un seul bien est d'un prix égal à celui de la vie, c est un cœur juste et honnête. Au moment fatal, le temps manifeste les hommes pervers, comme le miroir le visage d'une jeune fille. Puissé-je ne jamais être comptée parmi eux !

LE CHOEUR.

Ah ! combien la sagesse est belle partout, et qu'elle obtient une gloire excellente parmi les mortels !

LA NOURRICE.

Maîtresse, ton malheur, à la vérité, m'a donné une crainte terrible ; mais je reconnais maintenant que j'étais insensée. Chez les hommes, les secondes pensées sont plus sages que les premières. Ce que tu éprouves n'a, en effet, rien d'étrange ni de déraisonnable. La colère d'une Déesse s'est ruée sur toi. Tu aimes ! Quoi de surprenant ? Tu partages cela avec d'innombrables mortels. Et, à cause de cet amour, dois-tu faire périr ton âme ? Certes, désormais, personne n'aimera, s'il est nécessaire de mourir pour avoir aimé. Kypris, en effet, est invincible, quand elle se précipite avec violence. Elle traite doucement qui lui cède ; mais quand elle trouve un cœur arrogant et fier, comment penses-tu qu'elle s'en saisit et qu'elle le dompte ?

Kypris vole dans l'Aithèr, et plonge aux flots de la mer. Toutes choses naissent d'elle. Elle fait germer et donne l'amour par qui nous sommes tous engendrés sur la terre. Tous ceux qui possèdent les choses écrites par les anciens, et ceux qui se livrent assidument à l'étude des Muses, savent de quelle façon Zeus, autrefois, désira Sémélè ; ils savent comment la splendide Eôs enleva Képhalos parmi les Dieux, à cause de son amour pour lui. Cependant ces Dieux habitent toujours dans l'Ouranos, et ils ne fuient point loin des autres Dieux, et ils subissent, je pense, la destinée qui les contraint. Et toi, tu ne subirais pas celle-ci ? Tu aurais dû être engendrée par ton père à certaines conditions et sous la puissance d'autres Dieux, si tu ne te soumets pas à ces lois. Combien penses-tu qu'il y ait d'hommes sains d'esprit qui, voyant leur lit nuptial souillé, feignent de n'en rien voir ? Et combien de pères qui viennent en aide aux amours coupables de leurs enfants ? Parmi les habiles précautions des hommes, celle-ci est sage de cacher les choses déshonnêtes. Il ne faut pas que les mortels mènent une vie trop sévère, de même qu'il ne leur sied pas de trop orner le toit de la demeure. Dans la calamité où tu es tombée, de quelle façon penses-tu te sauver ? Mais si tu as encore plus de bien que de mal, étant mortelle, cela est heureux pour toi. O chère enfant, chasse donc tes pensées mauvaises, cesse d'outrager ; car vouloir s'élever au-dessus des Daimones n'est rien moins que les outrager. Supporte courageusement ton amour. Un Dieu l'a voulu, et mène à bonne fin le mal qui te consume. Il y a des incantations et des paroles calmantes. Il se rencontrera un remède à ton mal. Certes, les hommes seraient lents à inventer quoi que ce soit, si, nous autres, femmes, ne trouvions des secrets.

LE CHOEUR.

Phaidra, ce qu'elle dit est ce qu'il y a de plus utile dans ton malheur présent ; mais je t'approuve cependant, quoique ma louange te soit plus odieuse sans doute que ses paroles, et plus cruelle à entendre.

PHAIDRA.

C'est cela, ce sont les trop belles paroles qui détruisent les villes bien constituées et les familles. Il ne faut pas dire ce qui est agréable aux oreilles, mais cela seul qui mène à la gloire.

LA NOURRICE.

Pourquoi parler si magnifiquement ? Tu n'as pas besoin de belles paroles de cet homme. Il faut m'expliquer très promptement ce que tu ressens, afin que je dise directement ce qui te concerne. Si ta vie n'était pas jetée en un si grand péril, si tu étais une femme saine d'esprit, jamais, pour satisfaire ton désir voluptueux, je ne te conduirais jusque-là. Mais aujourd'hui, la plus grande tâche est que je sauve ta vie ; et pour cela rien qui coûte.

PHAIDRA.

O paroles horribles ! Ne fermeras-tu pas ta bouche ? Ne cesseras-tu pas de prononcer des paroles aussi honteuses ?

LA NOURRICE.

Honteuses à la vérité ; mais meilleures pour toi que si elles étaient honnêtes. Et la chose qui te sauvera vaut mieux que le renom pour lequel tu te glorifies de mourir.

PHAIDRA.

Par les Dieux ! je t'en supplie, — tes paroles sont dou-
es mais honteuses, — ne va pas au delà ! En effet, j'ai
oumis honnêtement mon âme à cet amour ; mais si tu
eux embellir ce qui est honteux, je tomberai dans le
nal que je fuis, et j'y périrai.

LA NOURRICE.

S'il te semble ainsi, il ne fallait pas faillir ; mais si tu as
ailli, obéis-moi, et accorde-moi cette seconde grâce.
'ai dans la demeure des philtres qui apaisent le désir. La
ensée m'en vient à l'esprit. Sans qu'il y ait rien de hon-
eux pour toi, et sans que tu en perdes la raison, ils te
élivreront de ce mal, si tu n'es pas lâche. Mais il faut
uelque signe de celui que tu aimes, quelque morceau
e ses vêtements, pour faire un seul désir de deux
mours.

PHAIDRA.

Se sert-on de ce philtre en onction, ou faut-il le
oire ?

LA NOURRICE.

Je ne sais. Permets que je te vienne en aide, ma fille,
t non que je te réponde.

PHAIDRA.

Je crains que tu ne sois que trop habile pour moi.

LA NOURRICE.

Tu crains tout. Que redoutes-tu ?

PHAIDRA.

Que tu révèles quelque chose de moi au fils de Thèseus.

LA NOURRICE.

Laisse-moi faire, ô enfant! je mènerai tout au mieux. — Seulement, ô maîtresse Kypris née de la mer, aide-moi! Pour les autres desseins que je médite, il me suffira d'en avertir les amis qui sont dans la demeure.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Érôs, Érôs! qui verses le désir par les yeux, faisant pénétrer la suave volupté dans les âmes de ceux que tu assiéges, ne me sois jamais ennemi, et ne viens point furieux contre moi! Ni le feu, en effet, ni le trait des astres supérieurs, ne sont tels que celui d'Aphrodita, que tu lances de tes mains, Érôs, ô fils de Zeus!

Antistrophe I.

En vain, en vain, à Pisa et dans les temples Pythiques de Phoibos, toute la terre de la Hellas multiplie l'égorgement des bœufs, si nous ne révérons pas Erôs, tyran des hommes, fils d'Aphrodita, qui tient les clefs des très chers lits nuptiaux, et qui prodigue les calamités aux mortels, uand il se rue sur eux.

Strophe II.

Kypris enleva sur une nef, hors des demeures, la jeune fille Oikhalienne, vierge et ignorant les noces; et, telle

u'une bakkhante du Hadès, elle la donna au fils
'Alkmèna, au milieu du meurtre, de l'incendie et du
ng. Oh ! qu'elle fut malheureuse à cause de ces noces!

Antistrophe II.

O murailles sacrées de Thèba ! ô source de Dirka ! vous
ouvez attester aussi que la venue de Kypris est cruelle !
lle a consumé, en effet, du feu de la foudre, la mère de
akkhos engendré par Zeus à qui elle s'était fatalement
nie; car Kypris brûle tout de son souffle furieux, et s'en-
ole comme une abeille !

PHAIDRA.

Taisez-vous, ô femmes ! Je suis perdue !

LE CHOEUR.

Qu'est-il arrivé de terrible dans tes demeures, Phaidra ?

PHAIDRA.

Arrêtez ! que je sache ce qu'on crie là-dedans.

LE CHOEUR.

Je me tais ; mais ceci est de mauvais augure.

PHAIDRA.

Hélas sur moi ! hélas ! hélas ! Oh ! malheureuse que je
uis !

LE CHOEUR.

Quel cri pousses-tu ? Quelles paroles dis-tu ? Apprends-
nous quel bruit soudain épouvante ton âme, ô femme !

PHAIDRA.

Je suis perdue ! Debout auprès des portes, écoutez le bruit qui s'élève dans la demeure.

LE CHOEUR.

Tu es auprès de la porte, et le bruit de la demeure arrive jusqu'à toi. Dis-moi, dis-moi quel malheur est arrivé.

PHAIDRA.

Le fils de la cavalière Amazone, Hippolytos, crie et pousse des imprécations terribles contre ma nourrice.

LE CHOEUR.

J'entends, mais je ne puis saisir clairement. La voix vient jusqu'à toi à travers les portes.

PHAIDRA.

Il la nomme hautement une machination de malheurs, une entremetteuse qui trahit le lit de son maître.

LE CHOEUR.

Hélas ! Que de maux ! Tu es trahie, chère ! Quel conseil te donnerais-je ? Le secret est révélé, tu es perdue !

PHAIDRA.

Hélas, hélas !

LE CHOEUR.

Trahie par tes amis !

PHAIDRA.

Elle m'a perdue, en révélant mon mal, par amitié et pour me guérir, mais non honorablement.

LE CHOEUR.

Comment donc? Que feras-tu, souffrant des maux incurables?

PHAIDRA.

Je ne sais qu'une seule chose, c'est qu'il me faut mourir! C'est l'unique remède à mes maux.

HIPPOLYTOS.

O Terre ma mère! O lumières de Hèlios! Quelle parole abominable ai-je entendue?

LA NOURRICE.

Tais-toi, ô enfant! avant que quelqu'un t'entende.

HIPPOLYTOS.

Non! je ne puis taire les choses horribles que j'ai entendues.

LA NOURRICE.

Je te supplie par ta belle main droite!

HIPPOLYTOS.

Ne touche pas ma main, ne touche pas mon péplos!

LA NOURRICE.

Oh! par tes genoux! ne me perds pas!

HIPPOLYTOS.

Comment te perdrai-je, si, comme tu le dis, tu n'as point mal parlé?

LA NOURRICE.

Ce que j'ai dit, ô enfant, ne devait pas être révélé.

HIPPOLYTOS.

Cependant, les choses honnêtes n'en sont que plus honorables à dire.

LA NOURRICE.

O fils, ne viole pas ton serment !

HIPPOLYTOS.

La bouche a juré, mais non mon cœur.

LA NOURRICE.

O enfant, que vas-tu faire ? Tu vas perdre tes amis.

HIPPOLYTOS.

Je les renie ! Aucun coupable n'est mon ami.

LA NOURRICE.

Pardonne ! Il est de la nature humaine de se tromper, ô fils !

HIPPOLYTOS.

O Zeus ! pourquoi as-tu fait naître à la lumière les femmes, cette calamité des hommes ? Si tu voulais crée la race humaine, il ne fallait pas la faire naître des femmes. Les hommes, suspendant dans tes temples l'or, le fer ou l'airain, auraient acheté des enfants au prix où chacun les aurait estimés, et ils auraient habité leurs demeures sans enfants et sans femmes. Maintenant, aussitôt que nous voulons amener cette calamité dans nos demeures, nous épuisons tous nos biens. D'où il est manifeste qu'une

femme est une grande calamité, c'est que le père, qui l'a engendrée et élevée, l'envoie ailleurs, avec une dot, afin d'en être débarrassé. Celui, au contraire, qui reçoit dans sa demeure cette ruine, se réjouit, couvre d'ornements la très funeste idole, la pare de péplos, le malheureux ! et consume tout le bien de sa famille. Il lui est inévitable, s'il s'est allié à des personnes illustres, de sembler se réjouir d'un amer mariage; ou, s'il a rencontré une bonne union et des parents indigents, il faut cacher sa misère sous un air d'aisance. Le mieux est d'avoir dans sa demeure une femme nulle par sa simplicité. Je hais une femme savante. Que je n'en aie au moins jamais une dans ma demeure, qui en sache plus qu'il ne convient ! Kypris féconde les savantes en dépravation ; mais une femme simple, en raison de son peu d'intelligence, est exempte d'impudicité. Il faudrait qu'il n'y eût point de servante auprès des femmes, et qu'elles fussent servies par des bêtes muettes, afin qu'elles ne pussent parler à personne, et que personne ne pût leur répondre. Mais, maintenant, dans les demeures, les mauvaises femmes forment de mauvais desseins que les servantes portent au dehors. Ainsi, ô tête scélérate, tu es venue à moi pour ourdir l'opprobre du lit sacré de mon père, ce dont je me purifierai dans des eaux courantes, en les répandant dans mes oreilles. Comment serais-je donc impur, moi qui, pour avoir entendu tes paroles, crois avoir cessé d'être pur ? Sache bien ceci, femme : c'est ma piété qui te sauve. En effet, si tu ne m'avais surpris et lié par un serment fait aux Dieux, je n'aurais jamais pu me retenir de tout dire à mon père. Mais, maintenant, aussi longtemps que Thèseus sera absent de ses demeures et de cette terre, je m'éloignerai, et ma bouche gardera le silence. Je verrai, quand

mon père sera revenu, comment ta maîtresse et toi vous le recevrez, et je reconnaîtrai ton audace dont j'ai déjà goûté. Puissiez-vous périr ! Jamais je ne me rassasierai de haïr les femmes, même quand on me reprocherait de dire toujours la même chose. Elles sont toujours, en effet, cruelles et mauvaises. Que quelqu'un leur enseigne la chasteté, ou qu'il me soit permis de toujours m'élever contre elles !

LE CHOEUR.

Malheureuses ! O misérables destinées des femmes ! Par quelles ruses, par quelles paroles, dénouerons-nous le nœud de cette affaire ?

PHAIDRA.

Je reçois un châtiment mérité. O terre ! O lumière ! Où fuirai-je cette calamité ? Amies, comment cacherai-je mon mal ? Quel Dieu viendra à mon aide ? Quel homme me secourra, ou prendra part à mon impiété ! Le malheur de ma vie est devenu inextricable ; je suis la plus malheureuse des femmes !

LE CHOEUR.

Hélas, hélas ! C'en est fait. Les ruses de ta servante n'ont pas réussi, ô maîtresse ! et tout va mal.

PHAIDRA.

O la pire des femmes, ô ruine de ceux qui t'aiment, que m'as-tu fait? Que Zeus, qui est mon père, te frappe et t'extermine de sa foudre ! Ne t'avais-je pas dit, prévoyant

ceci, de te taire sur ce qui me cause maintenant une amère douleur ? Tu n'as pu te taire, et je mourrai désormais déshonorée ! Mais il me faut user de nouvelles ruses. Celui-ci, en effet, ayant le cœur plein de colère, m'accusera de tes fautes devant son père ; il dira ces malheurs au vieillard Pittheus, et il remplira toute cette terre de paroles très honteuses pour moi. Puisses-tu périr, toi et quiconque s'empresse d'exciter ses amis à faire le mal malgré eux !

LA NOURRICE.

Maîtresse, tu as droit de me reprocher mes fautes. Ce qui te ronge, en effet, trouble ton jugement ; mais si tu veux écouter, j'ai de quoi te répondre. Je t'ai nourrie, et je te suis dévouée. En cherchant des remèdes à ton mal, j'ai trouvé ce que je ne cherchais pas. Si la chose m'avait réussi, je passerais pour très sage. On juge, en effet, de notre sagesse, d'après l'événement.

PHAIDRA.

Est-il juste, et te suffit-il envers moi, après que tu m'as égorgée, d'avouer ta faute ?

LA NOURRICE.

Nous discourons outre mesure. Je n'ai pas été prudente ; mais, cependant, après tout ceci, ma fille, tu peux encore être sauvée.

PHAIDRA

Assez de paroles ! Tu m'as déjà mal conseillée et poussée au crime. Fuis d'ici ! et songe à toi. Je m'inquièterai seule de ce qui me regarde. Pour vous, ô filles bien nées

de Troizènia ! accordez seulement à mes prières de garder le silence sur ce que vous avez entendu.

LE CHOEUR.

Je jure par la chaste Artémis, fille de Zeus, de ne jamais rien révéler de tes maux.

PHAIDRA.

Tu as bien parlé. Pour moi, j'ai trouvé un unique remède à mon malheur, afin d'assurer une vie honorable à mes enfants et me sauver moi-même, après le coup qui me frappe. Jamais, en effet, je ne déshonorerai la race Krètoise, ni ne paraîtrai devant Thèseus, pour sauver mon âme, souillée de crimes honteux.

LE CHOEUR.

Veux-tu donc accomplir un irréparable malheur ?

PHAIDRA.

J'ai résolu de mourir. Comment ? j'y songerai.

LE CHOEUR.

Parle mieux.

PHAIDRA.

Et toi, donne-moi de bons conseils. Je réjouirai Kypris qui me perd, en renonçant aujourd'hui à la vie, vaincue par un amour cruel. Mais, morte, je ferai le malheur d'un autre, afin qu'il sache qu'il ne lui faut point s'enorgueillir de mes maux. En prenant sa part de mon mal, il apprendra à être plus modeste.

LE CHOEUR.

Strophe I

Plût aux Dieux que je fusse sous de hautes cavernes, et qu'un Dieu fît de moi un oiseau ailé, dans le troupeau volant des oiseaux! Je serais emportée bien au-dessus des flots de l'Adrièna, et de l'eau de l'Ëridanos, où les trois malheureuses jeunes filles, dans leur pitié pour Phaéthòn, versent des larmes, étincelantes d'ambre, diaphane dans 'eau pourprée de leur père.

Antistrophe I.

Et j'irais au rivage, qui abonde en fruits, des Hespérides harmonieuses, où le Maître de la mer pourprée barre la route aux marins, et arrête la limite vénérable de l'Ouranos que soutient Atlas ; là où des sources ambroisiennes coulent dans la demeure de Zeus, et où la terre divine verse les délices aux Dieux.

Strophe II.

O nef Krètoise, aux blanches ailes, qui, par les flots bruissants et salés de la mer, amenas ma maîtresse, de ses demeures heureuses, vers la volupté de noces malheureuses ! En effet, de l'une à l'autre contrée, ou de la terre de Krèta, un mauvais augure vola vers l'illustre Athèna. Mais ils lièrent les câbles tordus au rivage de Mounykhos, et descendirent sur la terre ferme.

Antistrophe II.

C'est pourquoi Aphrodita l'a frappée au cœur de l'horrible mal d'un amour coupable, et, accablée de cette affreuse calamité, elle susprendra au toit nuptial un lacet

auquel elle attachera son cou blanc, révérant ainsi un Daimôn fatal, et préférant une bonne renommée, en chassant de son cœur un cruel amour !

UN MESSAGER.

Hélas ! hélas ! Accourez tous, vous qui êtes près d'ici ! Ma maîtresse, la femme de Thèseus, vient de se pendre !

LE CHOEUR.

Hélas ! Hélas ! C'en est fait ! La femme royale n'est plus ; elle s'est pendue !

LE MESSAGER.

Ne vous hâterez-vous point ? Quelqu'un n'apportera-t-il pas une épée pour couper le nœud qui serre son cou ?

1er DEMI-CHOEUR.

Amies, que ferons-nous ? Nous faut-il rentrer dans les demeures, pour délivrer notre maîtresse du lacet qui l'étrangle ?

2e DEMI-CHOEUR.

Pourquoi ? Les jeunes serviteurs ne sont-ils pas là ? Il n'est pas sûr, dans la vie, de se mêler de tant de choses.

LE MESSAGER.

Redressez et étendez ce malheureux cadavre, lamentable gardien des demeures en l'absence de mon maître !

LE CHOEUR.

Elle est morte, la malheureuse ! à ce que j'entends. On étend déjà le cadavre.

THÈSEUS.

Femmes, savez-vous quels sont ces cris dans les demeures ? Une violente rumeur d'esclaves est parvenue jusqu'à moi. A mon retour de l'Oracle, ma famille ne m'accueille pas, les portes ouvertes, dignement et joyeusement. Est-il arrivé quelque chose à la vieillesse de Pittheus ? A la vérité, son âge est déjà avancé ; mais, cependant, il n'aurait quitté mes demeures qu'à mon grand chagrin.

LE CHOEUR.

La destinée ne t'a point frappé dans les vieillards, Thèseus ! Ce sont de plus jeunes morts qui t'accableront de douleur.

THESEUS.

Hélas sur moi ! La vie a-t-elle été enlevée à mes enfants ?

LE CHOEUR.

Ils vivent ; mais leur mère est morte très lamentablement.

THESEUS.

Que dis-tu ? Ma femme est morte ? Comment ?

LE CHOEUR.

Elle s'est suspendue au lacet qui l'a étranglée.

THÈSEUS.

Accablée de douleur, ou pour quelque autre malheur?

LE CHŒUR.

Je n'en sais pas plus. J'arrive moi-même dans les demeures, Thèseus! afin de gémir sur tes maux.

THÈSEUS.

Hélas! hélas! Pourquoi ma tête est-elle couronnée de ce feuillage, puisque je subis de tels maux au retour de l'Oracle? Ouvrez les battants des portes, serviteurs! dénouez les attaches, afin que je voie le cruel spectacle de ma femme qui, par sa mort, me fait mourir!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! O malheureuse par tant de maux! Par ce que tu as souffert, et par ce que tu as accompli, tu as renversé cette demeure! Hélas! hélas! Quelle audace! Par une action impie tu as osé te tuer violemment de tes propres mains! Qui donc, ô malheureuse, a détruit ta vie?

THÈSEUS.

Hélas sur moi, à cause de ces maux, les plus cruels que j'aie subis! O Destinée, que tu es accablante pour moi et pour mes demeures! Ceci est une souillure infligée par quelque Alastôr, ou, plutôt, un mortel écroulement de ma vie. O malheureux! je contemple une telle mer de maux, que je ne pourrai plus jamais surnager, ni surmonter les flots d'une telle calamité! Et toi, ô femme, quel nom puis-je à bon droit donner à ta destinée. En effet, comme un oiseau qui s'envole des mains, d'un bond

rapide tu es partie pour le Hadès. Hélas ! hélas ! hélas ! que ces maux sont lamentables ! Cette vengeance des Daimones me poursuit depuis longtemps, à cause des fautes d'un de mes aïeux.

LE CHŒUR.

De tels malheurs, ô Roi, n'arrivent pas qu'à toi ; et, de même que beaucoup d'autres, tu as perdu une épouse illustre.

THÈSEUS.

Je veux descendre sous la terre, dans les ténèbres souterraines ! Je veux être mort dans l'obscurité, puisque je suis privé de ta très chère vie ! car, bien plus que toi-même, c'est moi que tu as perdu ! Par qui apprendrai-je d'où vient la révolution mortelle qui est entrée dans ton cœur, ô femme ? Quelqu'un me dira-t-il ce qui s'est passé, ou ma demeure royale renferme-t-elle vainement une foule de serviteurs ? Hélas sur moi, malheureux, à cause de toi ! Quel deuil je vois dans mes demeures, que je ne puis ni dire ni supporter ! Je suis perdu ! ma maison est vide, mes enfants sont orphelins !

LE CHŒUR.

Tu nous as quittées, tu nous as quittées, ô chère, ô la meilleure des femmes qu'ait vues la lumière de Hèlios et Sélana qui illumine la nuit étincelante ! Malheureux ! quelle calamité sur ta demeure ! Mes paupières s'emplissent de larmes répandues sur ta destinée ; mais je suis épouvantée du malheur qui va s'en suivre !

THÈSEUS.

Ah ! que veulent dire ces tablettes suspendues à sa

chère main ? M'annoncent-elles une nouvelle calamité? La malheureuse m'aurait-elle écrit ses volontés, ou ses demandes, au sujet de notre lit nuptial et de nos enfants ? Rassure-toi, malheureuse ! nulle autre femme n'entrera plus dans la demeure et dans le lit de Thèseus. Mais le signe gravé dans l'anneau d'or de celle qui ne vit plus charme mes yeux. Allons ! que les liens du cachet soient rompus, afin que je voie ce que ces caractères veulent me dire !

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! Un Dieu contraire nous envoie une nouvelle suite de malheurs ! Après ce qui s'est passé, puissé-je ne plus vivre ! Hélas ! la famille de nos maîtres est perdue ! Hélas ! elle n'est plus ! O Daimôn, si cela se peut, ne détruis pas cette demeure, mais entends mes prières, car, de même qu'un divinateur, je prévois, en ceci, un mauvais augure.

THÈSEUS.

Hélas sur moi ! Un malheur tel que je ne puis ni le supporter, ni le dire, s'ajoute au premier ! Oh ! malheureux que je suis !

LE CHŒUR.

Qu'est-ce ? Dis ! s'il convient que je le sache.

THÈSEUS.

Elles crient, elles crient, ces tablettes abominables ! Où fuirai-je cet écrasement de maux ? Je péris, malheureux que je suis, en face de la plainte qui s'élève de cet écrit !

LE CHŒUR.

Hélas ! les paroles que tu prononces sont un présage de calamités !

THÈSEUS.

Certes, je ne puis retenir plus longtemps, derrière les portes de ma bouche, ce malheur horrible. O Ville, Ville ! Hippolytos a osé attenter par la violence à mon lit nuptial, au mépris de l'œil vénérable de Zeus ! Mais, ô Père Poseidôn, qui m'as promis d'accomplir trois de mes vœux, accomplis-en un contre mon fils, et qu'il n'échappe pas à ce jour, si tu m'as fait de sûres promesses !

LE CHŒUR.

O Roi ! par les Dieux, retire cette imprécation ! Tu comprendras bientôt que tu t'es trompé. Obéis-moi.

THÈSEUS.

Cela ne se peut. En outre, je le chasserai de cette terre. Il sera frappé de l'une de ces deux destinées : ou Poseidôn l'enverra mort dans les demeures du Hadès, en accomplissant ainsi mes imprécations ; ou, chassé d'ici et vagabond sur la terre étrangère, il traînera misérablement sa vie.

LE CHŒUR.

Mais voici venir à propos ton fils lui-même, Hippolytos. Contiens ta colère, ô Roi Thèseus ! et nourris de meilleurs desseins pour ta famille.

HIPPOLYTOS.

Ayant entendu tes cris, père, je suis venu très promptement. Cependant, je ne sais pourquoi tu gémis, et je désirerais l'apprendre de toi. Ah ! Qu'est-ce que ceci ? Père, je vois ta femme morte ! C'est une cause de grande surprise. Comme je la quittais, il y a peu de temps, elle voyait encore la lumière. Que lui est-il arrivé ? Comment a-t-elle péri ? Père ! je veux le savoir de toi. Tu te tais ? Mais, dans la douleur, il ne convient pas de garder le silence ; car le cœur, qui désire tout apprendre, est avide même au milieu des maux. Cependant, certes, il n'est pas juste, père, que tu cache tes malheurs à tes amis et à celui qui est quelque chose de plus qu'eux.

THÈSEUS.

O hommes, qui errez en tant de choses, pourquoi enseigner tant d'arts, pourquoi inventer et découvrir toutes choses, tandis qu'il en est une que vous ne connaissez ni ne possédez encore, et qui est d'enseigner la sagesse à qui en manque !

HIPPOLYTOS.

Ce serait un sophiste habile, celui qui aurait le pouvoir de contraindre à la sagesse ceux qui ne sont pas sages. Mais, père, ce n'est pas le temps de discuter subtilement ; et je crains que ta langue, à cause de tes maux, ne passe la mesure.

THÈSEUS.

Hélas ! Il fallait un signe certain aux hommes pour reconnaître leurs amis, et distinguer le véritable du faux. Et il faudrait que tous les hommes eussent deux voix, l'une véridique, et l'autre telle qu'elle est, afin que celle qui est

menteuse fût réfutée par celle qui est sincère; et alors nous ne serions plus abusés.

HIPPOLYTOS.

Quelqu'un de tes amis m'aurait-il calomnié dans ton oreille, et suis-je accusé, bien que je ne sois coupable d'aucun crime? Certes, je suis stupéfait! car tes paroles, égarées hors de toute raison, me troublent moi-même.

THÈSEUS.

Hélas! Où l'esprit humain n'ira-t-il pas? Où sera le terme de son audace et de sa témérité? Si, en effet, son audace croît avec les générations, si le dernier venu est pire que celui qui l'a devancé, il faudra que les Dieux ajoutent une autre terre à celle-ci, qui contienne les mauvais et les pervers. Regardez celui-ci, qui est né de moi, qui a souillé mon lit, et qui est manifestement convaincu, par cette morte, d'être le plus grand des scélérats! Ainsi souillé, lève donc la face devant ton père! Et c'est toi qui vis avec les Dieux, comme le meilleur des hommes? C'est toi qui es chaste, et pur de tout mal? Je ne croirai plus désormais à ta jactance, imputant ainsi aux Dieux d'ignorer et de se tromper. Vante-toi donc, use de fraude, en ne te nourrissant que de choses sans vie; prends Orpheus pour maître, délire, et repais-toi des fumées de toute science; tu es saisi dans le crime! Je conseille à tous de fuir ceux qui te ressemblent. Leurs paroles sont magnifiques et leurs pensées honteuses. Celle-ci est morte. Penses-tu que cette mort te sauve? Tu es accusé par cette mort même, ô le pire des hommes! Quel serment, quelles paroles pourraient l'emporter sur ces tablettes, et te disculper? Diras-tu qu'elle te haïssait, et

qu'un bâtard est toujours odieux aux enfants légitimes ? Il fallait qu'elle tînt la vie à bien peu de prix, pour sacrifier ce qu'il y a de plus doux, à sa haine pour toi. Peut-être diras-tu que l'impudicité est naturelle aux femmes, et non aux hommes ? Mais je connais des jeunes hommes qui ne sont en rien plus invulnérables que les femmes, quand Kypris trouble leur jeune cœur ; mais la nature virile qu'ils possèdent, leur sert en ceci. Maintenant, pourquoi réfuter tes paroles, quand voici ce cadavre, le plus sûr des témoins ? Retire-toi donc très promptement, exilé de cette terre, et ne te rends pas dans Athèna divinement fondée, et ne reste point dans les confins de la terre que commande ma lance. Si, en effet, je souffrais cette injure, Sinis l'Isthmique nierait qu'il a été tué par moi, et m'accuserait de m'être vanté, et les roches Skeirônides de la mer ne diraient plus que je suis terrible aux pervers !

LE CHŒUR.

Je ne saurais dire qu'aucun mortel soit heureux, quand de telles révolutions s'accomplissent.

HIPPOLYTOS.

Père, ta colère et l'ébranlement de ton âme sont terribles. Cependant l'affaire qui se prête à de belles paroles n'est pas honorable, si on l'examine. Je suis inhabile à parler devant la multitude. Devant mes égaux en âge et un petit nombre d'auditeurs, je serais plus habile. Et ceci a sa raison d'être ; car ceux qui parlent le mieux à la multitude ne sont nullement estimés des sages. Cependant, il est nécessaire que je parle, puisque le malheur m'est arrivé. Et d'abord, je commence par la première attaque dont je devrais être accablé, et à laquelle je devrais n'avoir

rien à répondre. Vois cette lumière du jour, et vois la terre ! Quoi que tu dises, il ne s'y rencontre aucun homme plus chaste que moi. Avant tout, je sais, en effet, honorer les Dieux, et j'ai des amis qui veulent être justes, qui auraient honte qu'on leur demandât de mal faire ou de venir en aide, dans leurs mauvais desseins, à ceux qui en méditent de tels. Je ne me ris pas de mes amis, père ! je suis le même pour les présents et pour les absents ; et si je suis innocent de quelque chose, c'est de ce dont tu me crois convaincu. En effet, jusqu'à ce jour, mon corps est pur de tout contact impudique. Je n'en sais que ce que j'en ai entendu dire ou vu par la peinture, et je n'ai point le désir de voir ces choses, ayant l'âme vierge. Peut-être ma chasteté ne te persuadera-t-elle pas ; mais il te faut montrer comment je me suis corrompu. Le corps de celle-ci l'emportait-il, par la beauté, sur toutes les femmes ? Ai-je espéré devenir maître de ta demeure, en te succédant dans ton lit ? J'aurais été insensé et absolument sans raison. Est-il donc doux aux hommes chastes de commander ? Non, certes, à moins que la monarchie n'ait corrompu le cœur de ceux à qui elle plaît. A la vérité, je voudrais être le premier, et vaincre dans les combats hellèniques ; mais être le second dans la Cité, et toujours vivre heureux avec d'excellents amis. Il m'est permis de gouverner aussi la chose publique, et le danger absent cause une plus grande joie que la tyrannie. J'ai omis une seule de mes preuves ; mais tu as entendu toutes les autres. Si j'avais un témoin tel que moi, si celle-ci voyait la lumière, je me défendrais, et tu reconnaîtrais les coupables par les faits, après avoir tout examiné. Maintenant, par Zeus, vengeur du serment ! et par la terre où je marche ! je jure que je n'ai jamais touché ta femme, que

je n'en ai jamais eu ni le désir, ni la pensée. Certes ! que je périsse, sans nom, infâme, exilé de la patrie, sans foyer, fugitif et vagabond sur la terre ; que ni la terre, ni la mer, ne reçoivent mes chairs mortes, si je suis un scélérat ! Pour celle-ci, je ne sais si la crainte l'a poussée à se tuer. Il ne m'est point permis d'en dire plus. Elle a gardé l'apparence de la chasteté, bien qu'elle n'ait pas su rester chaste. Moi, qui ai la chasteté, j'en ai usé plus malheureusement.

LE CHOEUR.

Tu as suffisamment réfuté cette grave accusation, en faisant serment par les Dieux.

THÈSEUS.

Est-ce un Épôde, ou un magicien, qui se flatte de fléchir mon âme par sa douceur, après avoir couvert son père d'opprobre ?

HIPPOLYTOS.

Je suis étonné d'une chose en toi, père ! En effet, si tu étais mon fils, et si j'étais ton père, certes, je t'aurais tué, et non puni de l'exil, si tu avais osé attenter à ma femme !

THÈSEUS.

Comme tu as bien parlé ! Mais tu ne mourras pas aussi aisément, en vertu de cette loi que tu t'appliques. Une prompte mort, en effet, est très agréable à l'homme malheureux. Mais, errant, exilé loin de la patrie, tu traîneras une misérable vie sur la terre étrangère. C'est ce qui est dû à l'homme impie.

HIPPOLYTOS.

Hélas sur moi ! Que feras-tu là ? Tu n'attendras pas du temps une preuve contre moi ? Tu me chasseras de cette terre ?

THÈSEUS.

Par delà la mer et les limites atlantiques, s'il m'était possible, à cause de la haine dont je poursuis ta tête !

HIPPOLYTOS.

Tu n'examineras rien, ni par le serment, ni par les preuves, ni par les divinations ? Tu me rejetteras de cette terre, sans me juger ?

THÈSEUS.

Sans qu'il soit besoin des sorts, cette tablette t'accuse par un témoignage certain, et je me soucie peu des oiseaux qui volent au-dessus de notre tête.

HIPPOLYTOS.

O Dieux ? Pourquoi fermé-je encore la bouche, si je me perds par vous que j'honore ? Non, certes ! car je ne persuaderais pas ceux qu'il me faut persuader, et je violerais inutilement le serment que j'ai juré.

THÈSEUS.

Ah ! que ta fausse vertu me tue ! Ne t'en iras-tu pas au plus tôt de la terre de la patrie ?

HIPPOLYTOS.

Où irai-je, malheureux que je suis ? Dans quelle demeure hospitalière entrerai-je, exilé pour un crime ?

THESEUS.

Tu recevras l'hospitalité de ceux qui se réjouissent d'accueillir les corrupteurs des femmes, et de prendre part aux crimes domestiques.

HIPPOLYTOS.

Hélas ! hélas ! la douleur me pénètre jusqu'au foie, et je pleure de te sembler coupable.

THESEUS.

Il te fallait gémir et prévoir, lorsque tu méditais d'attenter à la femme de ton père.

HIPPOLYTOS.

O demeures, plût aux Dieux que vous pussiez élever la voix et témoigner si je suis un homme coupable !

THESEUS.

Tu en appelles à des témoins muets; mais celui-ci, bien que sans voix, prouve que tu es coupable.

HIPPOLYTOS.

Hélas ! Plût aux Dieux qu'il me fût permis de me contempler moi-même en face, afin de pleurer sur les maux sans nombre que je subis !

THÈSEUS.

Tu t'es beaucoup plus inquiété, en effet, de t'honorer toi-même que de faire preuve envers tes parents de la piété que tu leur devais.

HIPPOLYTOS.

O mère très malheureuse ! O naissance amère ! Puisse aucun de mes amis n'être jamais bâtard !

THESEUS.

Que ne l'arrachez-vous d'ici, serviteurs ! Ne m'avez-vous pas entendu ordonner depuis longtemps qu'il soit envoyé en exil ?

HIPPOLYTOS.

Il gémira, celui d'entre eux qui me touchera ! Chasse-moi toi-même d'ici, si telle est ta volonté.

THESEUS.

Je le ferai, si tu n'obéis pas à mes paroles, car je n'ai aucune compassion de ton exil.

HIPPOLYTOS.

Cela est décidé, paraît-il. O malheureux ! je sais et ne puis dire ce que je sais ! O la plus chère des Déesses, fille de Lètô, avec qui j'ai habité, compagne de mes chasses, je fuirai donc l'illustre Athèna ! Je vous salue, ô Ville et terre d'Erekhtheus ! O sol de Troizènia, qui donnes de si douces joies à la jeunesse, salut ! Je vous regarde et vous parle pour la dernière fois ! Venez, ô jeunes hommes de cette terre, mes égaux par l'âge, saluez-moi, emmenez-moi de ce pays. Jamais vous ne trouverez un autre homme plus chaste que moi, bien que je ne semble point tel à mon père.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Certes, la prévoyance des Dieux, quand elle s'impose à ma pensée, m'ôte mes inquiétudes; mais à peine pensé-je l'avoir comprise, que j'y renonce en voyant les misères et les actions des mortels. Ils vont, en effet, de vicissitudes en vicissitudes, et l'existence des hommes est toujours soumise à d'innombrables changements.

Antistrophe I.

Plaise à la divine Moire de m'accorder une fortune et une vie heureuses, et un cœur libre de peines ! Que ma renommée ne soit ni illustre, ni méprisable ! et, variant du jour au lendemain mes mœurs faciles, que je mène une heureuse vie partagée !

Strophe II.

Mais je n'ai plus l'esprit tranquille, depuis que je vois, contre mon espérance, l'astre resplendissant d'Athana exilé dans un autre pays, à cause de la colère de son père. O sable du rivage de la patrie ! O halliers des montagnes, où, à l'aide des chiens rapides, il tuait les bêtes sauvages, compagnon de la chaste Diktyna !

Antistrophe II.

Tu ne monteras plus désormais sur un char attelé de cavales Vénètes, poussant sur la plage de Limna tes chevaux exercés à courir d'un pied sûr ! Ta cithare, dont les cordes vibraient toujours sur le chevalet, se taira dans la

demeure paternelle. Les haltes de la fille de Lètô resteront sans couronnes dans l'épaisse forêt, et l'empressement nuptial des jeunes filles pour toi, cessera par ton exil.

Épôde.

Et moi, à cause de ton malheur, je verserai des larmes sur ta destinée douloureuse. O mère malheureuse, tu as enfanté en vain ! Hélas ! je suis furieuse contre les Dieux. Hélas ! hélas ! ô Kharites nuptiales, pourquoi chassez-vous loin de la terre de la patrie, et loin de ces demeures, ce malheureux qui n'est coupable d'aucune faute ?

Mais j'aperçois un serviteur de Hippolytos, qui, plein de tristesse, se hâte d'un pied rapide vers la demeure.

LE MESSAGER.

Où trouverai-je, ô femmes, le maître de cette terre, Thèseus ? Si vous le savez, dites-le-moi. Est-il dans cette demeure ?

LE CHŒUR.

Le voici lui-même, qui sort des demeures.

LE MESSAGER.

Thèseus, je t'apporte une nouvelle pleine d'affliction pour toi, et pour les citoyens qui habitent la Ville des Athènaiens et la terre de Troizènia.

THÈSEUS.

Qu'est-ce ? Quelque calamité récente est-elle tombée sur les deux Cités voisines ?

LE MESSAGER.

Hippolytos n'existe plus ! ou, du moins, il ne voit la lumière que pour très peu de temps encore.

THESEUS.

Qui l'a tué ? Est-ce quelque ennemi, dont il a violé la femme, comme celle de son père, qui a fait cela ?

LE MESSAGER.

Il a péri par son propre char et par les imprécations de ta bouche que tu as proférées contre ton fils, en le vouant à ton père, le Maître de la mer.

THESEUS.

O Dieux ! O Poseidôn ! combien tu es vraiment mon père, pour avoir entendu mes imprécations ! Dis de quelle façon il a péri, comment la justice a frappé de sa massue celui qui m'a couvert d'opprobre.

LE MESSAGER.

Auprès du rivage qui est lavé par les flots, nous peignions les crins des chevaux à l'aide des étrilles, et nous pleurions, car un messager était venu, disant que Hippolytos ne remettrait plus le pied sur cette terre, frappé par toi d'un exil lamentable. Et il vint lui-même au rivage, apportant aussi cette triste nouvelle, et une foule d'amis de son âge le suivait par derrière. Enfin, ne gémissant plus, il dit : — Pourquoi me lamenter sur ceci ? Il faut obéir aux paroles de mon père. Attelez, serviteurs, les chevaux au joug du char. En effet, cette Cité n'existe plus pour moi ! — Et chacun se hâtait ; et, plus promptement que la parole, nous amenions au maître les chevaux

attelés. Et il saisit de ses mains les rênes sur le rebord antérieur, et il introduisit ses pieds dans les belles chaussures du char. Puis, de ses mains étendues, il supplia les Dieux : — Zeus ! que je ne vive plus, si je suis un homme pervers ! mais que mon père sache combien il m'a fait injure, soit que je meure, soit que je voie encore la lumière ! — Et, alors, il saisit le fouet et en excita les chevaux. Et nous, serviteurs, nous suivions le maître auprès du char et des freins, sur la route qui mène directement vers Argos. Mais, après que nous fûmes entrés dans un lieu désert, hors de cette terre, nous vîmes un rivage auprès de la mer de Sarônikos. Là, un bruit, ainsi que le tonnerre souterrain de Zeus, éclata avec un retentissement terrible, effrayant à entendre, et les chevaux dressèrent la tête et les oreilles, et une grande crainte nous saisit, ne sachant d'où venait ce bruit. Mais, en regardant vers le rivage où grondait la mer, nous vîmes un flot immense qui atteignait l'Ouranos et dérobait aux yeux la vue de la plage de Skeirôn. Et il couvrit l'Isthme et le rocher d'Asklèpios. Puis, s'enflant et faisant bouillonner avec fracas une immense écume chassée par le vent, il se rua sur le rivage où était le char à quatre chevaux. Et de ce large flot et de cette tempête sortit un taureau, un monstre sauvage dont le mugissement emplissait la terre et retentissait horriblement. Et ce spectacle était plus affreux que les yeux ne pouvaient le supporter. Brusquement, une violente terreur envahit les chevaux ; et le maître, très habile dans l'art de conduire, saisit les rênes, les retirant en arrière, comme le marin fait de l'aviron, et il les lia à son corps avec les courroies. Mais eux, mordant de leurs machoires les freins durcis au feu, s'emportant avec fureur, ne s'inquiétaient plus ni de la main du maître,

ni des rênes, ni du char solide. Et, toutes les fois qu'il dirigeait la course du char vers un chemin plane, le taureau apparaissait devant les chevaux pour les faire reculer, et les frappait d'une folle épouvante. Et, quand ils allaient, furieux, du côté des rochers, le monstre approchait en silence et les suivait jusqu'au moment où il arrêtait et renversait le char sens dessus dessous, en heurtant contre un rocher l'orbe de la roue. Tout était confondu ; les rayons des roues et les chevilles des essieux sautaient. Et lui, le malheureux, embarrassé dans les rênes, et dompté par d'inextricables liens, brisant sa chère tête contre les rochers et déchirant son corps, criait, lamentable à entendre : — Arrêtez ! chevaux que j'ai nourris dans mes étables, ne m'anéantissez pas ! O terrible imprécation de mon père ! Qui viendra sauver un homme innocent ? — Et beaucoup d'entre nous le désiraient ; mais nous suivions trop lentement. Enfin, dégagé du lien des rênes qui l'enserraient, il tombe, n'ayant plus qu'un dernier souffle de vie. Et les chevaux et le prodige du taureau ont disparu, je ne sais où, derrière la terre montueuse. Pour moi, ô Roi ! je suis esclave de tes demeures, mais, cependant, je ne pourrai jamais en venir au point de croire que ton fils était un méchant. Quand même toute la race des femmes se pendrait, quand même on couvrirait d'accusations toute la forêt de l'Ida convertie en tablettes, je serais persuadé qu'il est innocent.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Cette chute de nouveaux malheurs est accomplie ! Contre la Moire et la nécessité nul refuge !

THÉSEUS.

Par haine pour l'homme qui a souffert cela, je me suis

réjoui à la vérité de ces paroles ; mais, par respect pour les Dieux, et pour lui qui est né de moi, je ne me réjouis, ni ne m'afflige de ce malheur.

LE MESSAGER.

Que ferons-nous donc ? Porterons-nous ici le malheureux ? Que faut-il que nous fassions, afin de plaire à ton âme ? Réfléchis. Si tu suis mon conseil, tu ne seras point cruel pour ton fils malheureux.

THÈSEUS.

Apportez-le, afin que je le voie de mes yeux, lui qui nie avoir souillé mon lit, et que je le confonde par mes paroles et par ce châtiment divin !

LE CHŒUR.

Tu mènes l'âme inflexible des Dieux et celle des mortels, Kypris ! Avec toi, l'Enfant aux belles plumes vole d'une aile très rapide. Il vole au-dessus de la terre et de la mer salée qui gronde hautement. Érôs charme celui dont il envahit le cœur furieux, ailé qu'il est, et brillant d'or ; il charme la nature des bêtes qui habitent les montagnes, et de celles qui sont dans la mer ou que nourrit la terre, et de celles qu'Hèlios illumine de sa splendeur, et des hommes. Seule, entre tous, ô Kypris, tu possèdes la puissance royale !

ARTÉMIS.

Enfant Eupatride d'Aigeus ! je te recommande de m'écouter Moi, Artémis, fille de Lètô, je te parle. O Thèseus,

malheureux ! Pourquoi te réjouis-tu de ces maux, ayant tué injustement ton fils, sur des preuves incertaines, persuadé par les paroles menteuses de ta femme ? Une calamité certaine te frappe. Comment, rougissant de honte, ne caches-tu point ton corps dans les tartares de la terre, ou ne fuis-tu là-haut sur des ailes, loin de ce désastre ? En vérité, tu ne peux plus couler ta vie parmi les hommes de bien. Ecoute, Thèseus, l'enchaînement de tes malheurs. Quoique je ne puisse t'en faire profiter, du moins je t'en donnerai le regret. Je suis venue ici, afin de manifester l'âme pieuse de ton fils et sa mort glorieuse, et la fureur de ta femme et sa générosité aussi. En effet, elle a aimé ton fils, mordue par l'aiguillon de la Déesse qui, de toutes, m'est la plus odieuse, ainsi qu'à tous ceux qui aiment la virginité. S'efforçant de vaincre Kypris par la raison, elle est tombée malgré elle, par les ruses de sa nourrice qui a révélé son mal à ton fils, après l'avoir fait jurer de se taire. Et celui-ci, comme cela était juste, ne céda pas à ses paroles ; et, cependant, bien que maltraité par toi, il n'a point violé son serment, car il était pieux. Mais elle, craignant d'être trahie, a écrit ces fausses révélations et a perdu ton fils par la ruse ; et cependant elle t'a persuadé.

THÈSEUS.

Hélas sur moi !

ARTÉMIS.

Ceci te déchire, Thèseus ! mais sois tranquille ; quand tu auras entendu la suite, tu gémiras bien plus. N'avais-tu pas trois imprécations à faire accomplir par ton père ? O très cruel, tu en as tourné une contre ton fils, quand tu pouvais la jeter à un ennemi ! Ton père marin te l'a

accordée, comme il le fallait, selon sa promesse. Mais tu nous as outragés, lui et moi ; tu n'as attendu ni la preuve, ni la voix des divinateurs ; tu n'as rien examiné, tu n'as pas laissé au temps le soin des recherches, et, plus hâtivement qu'il ne convenait, tu as lancé des imprécations contre ton fils, et tu l'as tué !

THESEUS.

Maîtresse, que je meure !

ARTÉMIS.

Tu as commis une action horrible ; mais il t'est permis encore d'en obtenir le pardon, car Kypris a voulu que les choses fussent telles, assouvissant ainsi sa colère. Telle est la loi parmi les Dieux : nul ne peut s'opposer à la volonté d'un autre, et nous nous cédons toujours les uns aux autres. Et, certes, sache-le ! si je n'avais craint Zeus, jamais je n'en serais venue à ce point de déshonneur de laisser mourir celui qui m'était le plus cher entre tous les mortels. Mais ta faute est allégée par ton ignorance, et ta femme morte a emporté les preuves orales qui eussent convaincu ton esprit. Et, maintenant, ces maux t'ont surtout accablé ; mais la douleur est aussi en moi. Les Dieux, en effet, ne se réjouissent pas de la mort des justes. Ce sont les mauvais que nous faisons périr, eux, leurs enfants et leur race.

LE CHŒUR.

Voici venir le malheureux ! Ses jeunes chairs et sa blonde tête sont ensanglantés. O lamentable famille !

Quel double deuil, envoyé par les Dieux, est tombé sur ces demeures !

HIPPOLYTOS.

Hélas ! hélas ! malheureux, je suis déchiré par l'injuste sentence d'un père injuste. Je meurs ! hélas sur moi ! Les douleurs roulent dans ma tête, la convulsion bondit dans mon cerveau. Laissez ! Que mon corps brisé se repose un instant. Ah ! hélas ! ô attelage odieux des chevaux que ma main a nourris, tu m'as perdu, tu m'as tué ! Hélas, hélas ! serviteurs, touchez doucement de vos mains mon corps déchiré. Qui est là, à ma droite ? Soulevez-moi doucement, portez sans secousse un malheureux frappé de l'injuste exécration de son père ! Zeus, Zeus ! vois-tu cela ? Moi, chaste et respectant les Dieux, moi qui, par ma pureté, l'emportais sur tous, je perds la vie, je vais dans le Hadès, sous la terre ! En vain ai-je rempli tous les devoirs de la vertu envers les hommes. Ah ! hélas ! voici que la douleur m'envahit. Laissez-moi, laissez un malheureux, et que la mort me guérisse ! Tuez-moi, tuez un malheureux ! Je veux une épée à deux tranchants pour me trancher, et afin que j'endorme ma vie ! O lamentable imprécation de mon père ! Les actions criminelles et sanglantes de mes aïeux antiques s'appesantissent toutes sur moi. Et pourquoi ? puisque je n'en suis nullement coupable ! Hélas ! Que dirai-je ? Comment affranchirai-je ma vie de cette affreuse douleur ? Puisse la noire et nocturne nécessité du Hadès endormir ma misère !

ARTÉMIS.

O malheureux ! à quelle calamité es-tu enchaîné ! Ta grandeur d'âme t'a perdu.

HIPPOLYTOS.

Hélas ! ô divine haleine parfumée ! Bien qu'accablé de naux, je t'ai sentie cependant, et mon corps est soulagé. La Déesse Artémis est ici !

ARTÉMIS.

O malheureux ! la voici, celle des Déesses que tu aimes e plus.

HIPPOLYTOS.

Vois, maîtresse, combien je suis malheureux !

ARTÉMIS.

Je le vois ; mais les larmes ne peuvent couler de mes veux.

HIPPOLYTOS.

Ton chasseur, ton serviteur n'est plus !

ARTÉMIS.

Sans doute. Tu péris, bien que tu me sois cher

HIPPOLYTOS.

Celui qui exerçait tes chevaux, le gardien de tes images !

ARTÉMIS.

C'est Kypris pleine de ruse qui a ourdi ceci.

HIPPOLYTOS.

Hélas ! Je reconnais la Déesse qui m'a perdu !

ARTÉMIS.

Elle n'était point honorée, et elle était irritée que tu fusses chaste.

HIPPOLYTOS

Je le comprends; elle nous a perdus tous trois, à elle seule

ARTÉMIS.

Ton père, toi, et la femme de ton père.

HIPPOLYTOS.

Il me faut donc aussi pleurer le malheur de mon père?

ARTÉMIS.

Il a été trompé par les ruses d'un Daimôn.

HIPPOLYTOS.

Oh! que tu es malheureux, père, à cause de cette calamité!

THESEUS.

Je meurs, fils! Je n'ai plus de bonheur à vivre.

HIPPOLYTOS.

Je gémis sur toi et sur ton erreur, plus que sur moi.

THESEUS.

Plût aux Dieu, fils, que je fusse mort pour toi!

HIPPOLYTOS.

O dons amers de ton père Poseidôn!

THESEUS.

Je voudrais que la demande n'en eût jamais effleuré ma bouche!

HIPPOLYTOS.

Mais quoi ! Tu m'aurais tué, tant tu étais irrité contre moi.

THESEUS.

Les Dieux m'avaient mis hors de raison.

HIPPOLYTOS.

Hélas ! Pourquoi la race des mortels ne peut-elle frapper les Dieux de ses imprécations !

ARTÉMIS.

Arrête ! Même, en effet, dans l'Ombre souterraine, la colère de la Déesse Kypris peut pénétrer en toi, à cause de ta piété et de ta raison. Moi, de ma main et de mes traits inévitables, je te vengerai sur celui des mortels qui lui est le plus cher. Pour toi, ô malheureux ! à cause de tes maux, je t'accorderai de très grands honneurs dans la ville de Troizènia Les jeunes filles vierges, avant leurs noces, couperont pour toi leurs cheveux, et, pendant une longue suite d'années, t'honoreront de leurs lamentations et de leurs larmes. Toujours les chants des vierges te célèbreront, et jamais l'amour de Phaidra pour toi ne cessera et ne sera oublié. Et toi, ô fils du vieillard Aigeus ! prends ton fils dans tes bras et presse-le sur ta poitrine, car tu l'as perdu malgré toi ; mais, si les Dieux le veulent, il est naturel aux hommes de faillir. Et toi, je t'exhorte à ne point poursuivre ton père de ta haine, Hippolytos ! car tu sais par quelle destinée tu meurs. Salut ! Il ne m'est point permis de regarder les morts, ni de souiller mes yeux du râle d'un mourant ; et, déjà, je crois que tu es proche de ce moment.

HIPPOLYTOS.

Je te salue aussi, Vierge heureuse ! Renonce d'une âme égale à notre longue familiarité. J'apaise toute colère contre mon père, selon ta demande, car j'ai toujours obéi à tes paroles. Hélas ! hélas ! l'ombre couvre déjà mes yeux ! Reçois-moi, père, et redresse mon corps !

THÈSEUS.

Hélas ! fils, que fais-tu de moi si malheureux ?

HIPPOLYTOS.

Je meurs, je vois déjà les Portes souterraines !

THÈSEUS.

T'en iras-tu, me laissant l'âme souillée ?

HIPPOLYTOS.

Non, certes ! car je t'absous de ce meurtre

THESEUS.

Que dis-tu ? Tu m'affranchis de ce sang ?

HIPPOLYTOS.

J'en atteste Artémis qui dompte par ses flèches.

THÈSEUS.

O très cher, que tu es généreux pour ton père !

HIPPOLYTOS.

Salut, ô père, salut ! Je te salue encore !

THESEUS.

Hélas! Que ton âme est excellente et pieuse!

HIPPOLYTOS.

Fais des vœux pour obtenir des enfants légitimes tels que moi.

THÈSEUS.

Ne m'abandonne pas, fils! Sois fort!

HIPPOLYTOS

Je n'ai plus de force, je meurs, père! Couvre promptement ma face d'un voile.

THÈSEUS.

O illustre terre des Athènaiens et de Pallas, de quel homme tu es privé! O malheureux que je suis! Que je me souviendrai de loin de tes maux, Kypris!

LE CHOEUR.

Ce deuil, commun à tous les citoyens, est survenu contre toute prévision. Ce sera une source d'abondantes larmes, car la mémoire des grands hommes a droit à d'éternels regrets.

FIN DE HIPPOLYTOS.

VI

ALKÈSTIS

VI

ALKÈSTIS

APOLLÔN.
THANATOS.
ALKÈSTIS.
ADMÈTOS.
EUMÈLOS.
HÈRAKLÈS.
PHÉRÈS.
CHŒUR DES VIEILLARDS PHÈRAIENS.
UN SERVITEUR.
UNE SERVANTE.

APOLLÔN.

O DEMEURE d'Admètos, où j'ai subi la table servile, bien qu'étant Dieu! Zeus, en effet, fut cause de ceci, ayant tué mon fils Asklèpios d'un coup de foudre dans la poitrine. Et j'en fus irrité, et je tuai les Kyklopes, ouvriers du feu divin.

Et mon père, afin de m'en punir, me contraignit de servir chez un homme mortel. Étant donc venu dans ce pays, j'ai fait paître les bœufs du maître, et j'ai protégé cette demeure jusqu'à ce jour. Pieux moi-même, auprès d'un homme pieux, le fils de Phérès, je l'ai affranchi de la mort, en trompant les Moires. En effet, les Déesses me promirent qu'Admètos échapperait à la mort déjà menaçante, en offrant à sa place un autre mort au Hadès. Ayant mis à l'épreuve tous ses amis, et son père, et la vieille mère qui l'a enfanté, il n'a trouvé personne, excepté sa femme, qui voulût mourir pour lui, et ne plus voir la lumière. Et, maintenant, celle-ci, portée entre les bras, dans les demeures, va rendre l'âme ; car sa destinée est de mourir en ce jour et de quitter la vie. Pour moi, afin de n'être pas souillé, je quitte ces chers toits. Déjà, je vois approcher Thanatos, Hiérophante des morts, qui va emmener Alkèstis dans les demeures d'Aidès. Elle vient au moment précis, ayant épié ce jour où il est fatal qu'Alkèstis meure.

THANATOS.

Ah! ah! Que cherches-tu auprès de ces demeures? Que fais-tu ici, Phoibos? Tu enlèves encore injustement leurs honneurs aux Daimones souterrains. N'est-ce pas assez pour toi d'avoir détourné le destin d'Admètos, en trompant les Moires par tes ruses? Et, maintenant, tu veilles de nouveau, l'arc en main, sur celle-ci, sur la fille de Pélias, qui a promis à son mari délivré de mourir pour lui.

APOLLÔN.

Sois rassurée! Certes, j'ai pour moi la justice et de bonnes raisons.

THANATOS.

Qu'as-tu besoin de cet arc, si tu as pour toi la justice?

APOLLÔN.

J'ai coutume de toujours le porter.

THANATOS.

Et de protéger ces demeures contre toute justice.

APOLLÔN.

Je suis affligé, en effet, des malheurs d'un homme que j'aime.

THANATOS.

Veux-tu me dérober aussi cet autre mort?

APOLLÔN.

Je ne te l'ai pas enlevé de force.

THANATOS.

Comment donc est-il encore sur la terre, et non dessous?

APOLLÔN.

Parce qu'il a donné, au lieu de lui-même, sa femme que tu viens chercher.

THANATOS.

Et, certes! je l'emmènerai sous terre, dans le Hadès.

APOLLÔN.

Prends, et va ! Je ne sais, en effet, si je pourrais te persuader...

THANATOS.

Quoi? De tuer celui qu'il faut tuer? C'est ma tâche, en effet.

APOLLÔN.

Non ! mais d'apporter la mort à ceux qui tardent à mourir.

THANATOS.

Je comprends cette raison et ton zèle.

APOLLÔN.

Est-il donc quelque moyen qu'Alkèstis parvienne à la vieillesse ?

THANATOS.

Il n'y en a point. Tu penses bien que, moi aussi, je veux jouir de mes honneurs.

APOLLÔN.

Assurément, tu n'emporteras qu'une seule âme.

THANATOS.

Quand les jeunes meurent, j'en retire une gloire plus grande.

APOLLÔN.

Mais si elle meurt âgée, elle sera ensevelie magnifiquement.

THANATOS.

C'est en faveur des riches, Phoibos, que tu as établi cette loi.

APOLLÔN.

Comment as-tu dit? Es-tu devenue aussi subtile, sans que nous le sachions?

THANATOS.

Ceux à qui les richesses sont échues se rachèteraient, afin de mourir vieux.

APOLLÔN.

Ainsi, il ne te plaît pas de me faire cette grâce?

THANATOS.

Non, certes! Tu connais mes habitudes.

APOLLÔN.

Funestes aux mortels et haïes des Dieux!

THANATOS.

Tu n'obtiendras rien de ce qu'il ne convient pas que tu obtiennes.

APOLLÔN.

Sans doute, tu t'adouciras, bien que tu sois très cruelle. Voici qu'un homme s'avance vers la demeure de Phérès,

envoyé par Eurystheus, des plaines glacées de la Thrèkè, afin d'enlever le char et les chevaux, et qui, ayant reçu l'hospitalité dans les demeures d'Admètos, t'enlèvera de force sa femme. Et je ne t'aurai aucune gratitude, et tu n'en feras pas moins ce que je veux, et tu ne m'en seras pas moins odieuse.

THANATOS.

Tu auras beau parler, tu n'obtiendras rien de plus. Cette femme descendra dans les demeures d'Aidès. Je vais à elle, afin de sacrifier par l'épée ; car celui-là, en effet, est consacré aux Dieux souterrains, de la tête duquel cette épée a coupé un cheveu.

1er DEMI-CHOEUR.

D'où vient cette solitude devant l'entrée? Pourquoi la demeure d'Admètos fait-elle silence?

2e DEMI-CHOEUR.

N'y a-t-il ici aucun ami qui puisse dire s'il faut pleurer la Reine morte, ou, si, vivante, Alkèstis, la fille de Pélias, voit encore la lumière, elle qui s'est montrée, à moi et à tous, la meilleure des femmes pour son mari?

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe I.

Quelqu'un entend-il, dans les demeures, ou les gémissements, ou le retentissement des mains, ou la lamentation, comme si la chose était accomplie? Aucun des serviteurs n'est même debout aux portes. Plût aux Dieux

que tu apparusses, ô Paian, afin d'apaiser ces flots de malheurs !

2e DEMI-CHOEUR.

Certes, ils ne se tairaient pas, si elle était morte. Je ne pense pas, en effet, que le cadavre ait été enlevé des demeures.

1er DEMI-CHOEUR.

D'où le penses-tu? Je ne m'en flatte pas. Pourquoi en es-tu assuré ?

2e DEMI-CHOEUR.

Comment Admètos aurait-il fait à sa chère femme des funérailles secrètes.

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe I.

Je ne vois point devant les portes le vase d'eau vive, comme c'est la coutume aux portes des morts ; et les jeunes mains des femmes ne retentissent pas.

2e DEMI-CHOEUR.

Voici cependant le jour marqué...

1er DEMI-CHOEUR.

Que dis-tu ?

2e DEMI-CHOEUR.

Pour qu'elle aille sous la terre.

1er DEMI-CHOEUR.

Tu as touché mon âme et mon cœur.

2e DEMI-CHOEUR.

Il convient, quand les bons sont en proie au malheur, que celui qui a toujours été tenu pour excellent en gémisse.

LE CHOEUR.

Strophe II.

En quelque lieu qu'une nef soit envoyée, en Lykia, ou vers les arides demeures Ammonides, nul ne peut sauver l'âme de cette malheureuse ; car le destin fatal est proche. Je ne sais, ni à quel autel des Dieux, ni à quel sacrificateur avoir recours.

Antistrophe II.

Seul, le fils de Phoibos, si de ses yeux il voyait encore la lumière, ramènerait Alkèstis des sombres demeures et des portes du Hadès ; car, en effet, il ressuscitait les morts, avant que le trait du feu foudroyant lancé par Zeus l'eût tué. Mais, maintenant, quelle espérance ai-je qu'elle revienne à la vie ? Le Roi a tout accompli, et les sacrifices sanglants se sont amassés sur les autels de tous les Dieux, et il n'est nul remède à ces maux !

Épôde.

Mais voici une des servantes qui sort des demeures en pleurant. Quel nouveau coup de la fortune apprendrai-je ? Gémir quand il arrive malheur aux maîtres est digne de

pardon. La femme est-elle encore vivante, ou a-t-elle péri ? Nous voudrions le savoir.

LA SERVANTE.

Tu peux dire qu'elle est vivante et morte à la fois.

LE CHOEUR.

Comment peut-on être mort, et vivre ?

LA SERVANTE.

Déjà elle penche la tête, et elle rend l'âme.

LE CHOEUR.

O malheureuse ! quelle femme tu perds, toi si digne d'elle !

LA SERVANTE.

Le maître ne le saura qu'après l'avoir souffert.

LE CHOEUR.

N'y a-t-il plus aucun espoir de sauver sa vie ?

LA SERVANTE.

Ce jour fatal la contraint.

LE CHOEUR.

Ne prépare-t-on pas pour elle les solennités ?

LA SERVANTE.

Les ornements dans lesquels son mari l'ensevelira sont prêts.

LE CHOEUR.

Qu'elle sache maintenant qu'elle meurt glorieusement et la meilleure de toutes les femmes qui sont sous Hèlios!

LA SERVANTE.

Comment ne serait-elle pas la meilleure? Qui le niera? Quelle autre femme pourrait l'emporter sur elle? Quelle autre pourrait mieux faire pour son mari que de mourir pour lui? La Ville entière le sait; mais tu seras plein d'admiration, en apprenant ce qu'elle a fait dans la demeure. Quand elle sentit approcher le jour sacré, elle lava son corps blanc dans l'eau fluviale, et, tirant des coffres de cèdre une robe et des ornements, elle se para richement; et, se tenant debout devant le foyer, elle pria ainsi : — Maîtresse! Je vais aller sous la terre, et, te vénérant pour la dernière fois, je te demande de protéger mes enfants orphelins! Donne à l'un une chère femme, et à l'autre un mari de bonne race. De même que moi, leur mère, que mes enfants ne meurent pas avant le temps; mais que, dans la prospérité, ils mènent jusqu'au bout une vie heureuse sur la terre de la patrie! — Et, s'approchant de tous les autels qui sont dans les demeures d'Admètos, elle les couronna; et, arrachant le feuillage des rameaux de myrte, elle pria sans lamentation et sans gémissement; et le malheur prochain ne changeait point son aspect doux et beau. Puis, entrant dans la chambre nuptiale, et tombant sur le lit, elle versa des larmes, et dit : — O lit, où

cet homme, pour qui je meurs, dénoua ma virginité, salut ! Je ne te hais pas, en effet, car tu n'as perdu que moi seule ; et je meurs pour ne trahir ni toi, ni mon mari. Une autre femme te possèdera, non plus chaste, mais plus heureuse peut-être. — Et, se jetant sur le lit, elle le baisa et l'inonda des larmes de ses yeux. Mais, s'étant rassasiée de larmes, et baissant le visage, elle s'arracha du lit, sortit de la chambre nuptiale, y rentra plusieurs fois, et se jeta sur le lit de nouveau et encore. Et les enfants, suspendus aux vêtements de leur mère, pleuraient ; et les prenant elle-même dans ses bras, elle baisait tantôt l'un, tantôt l'autre, comme si elle allait mourir. Et tous les serviteurs pleuraient dans les demeures, se lamentant sur leur maîtresse. Et elle tendait la main droite à chacun, et aucun n'était si humble qu'elle ne lui parlât, et qu'il ne lui adressât la parole. Tels sont les maux de la demeure d'Admètos. S'il eût dû périr, il serait mort ; mais, ayant échappé à la mort, il subit maintenant une si grande douleur, qu'il ne l'oubliera jamais.

LE CHOEUR.

Admètos gémit-il de ces maux, puisqu'il faut qu'une femme si excellente lui soit enlevée ?

LA SERVANTE.

Certes ! il pleure, tenant sa chère femme dans ses bras, et il la supplie de ne point l'abandonner, demandant l'impossible. En effet, elle s'éteint, consumée par le mal, et pèse dans les tristes bras d'Admètos. Cependant, bien que respirant à peine, elle veut contempler encore la lumière de Hèlios, quoiqu'elle ne doive jamais plus revoir

l'orbe et les rayons de Hèlios! Mais j'irai, et j'annoncerai ta venue ; car, tous ne sont point tellement bienveillants pour leurs maîtres, qu'ils s'approchent volontiers d'eux dans le malheur. Mais toi, tu es un vieil ami pour mes maîtres.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe I.

O Zeus! Quelle issue à ces maux? Quel remède à la calamité qui accable nos maîtres?

2e DEMI-CHOEUR.

Quelqu'un sort-il? Couperai-je ma chevelure, et revêtirai-je les noirs vêtements?

1er DEMI-CHOEUR.

Certes, la chose est manifeste, amis! Cependant, supplions les Dieux! la puissance des Dieux est très grande.

2e DEMI-CHOEUR.

O Roi Paian! trouve quelque remède aux maux d'Admètos! secours-le, secours-le! En effet, déjà tu l'as secouru. Et, maintenant, sois celui qui délivre de la mort, repousse le tueur Aidès!

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe I.

Ah! ah! hélas! O fils de Phérès, combien tu souffres, privé de ta femme!

2e DEMI-CHOEUR.

Ceci ne pousse-t-il pas à s'égorger, et à faire plus encore que de se pendre par le cou à un haut lacet ?

1er DEMI-CHOEUR.

En effet, tu verras morte en ce jour, non pas seulement une chère femme, mais la plus chère de toutes !

2e DEMI-CHOEUR.

Voici ! voici qu'elle sort elle-même des demeures avec son mari ! O terre Phéraienne, crie, gémis sur cette femme excellente consumée par le mal, et qui s'en va sous terre, dans le Hadès souterrain !

LE CHOEUR.

Jamais je n'affirmerai que le mariage possède plus de joie que de douleur, si j'en juge par les choses passées, et en voyant la destinée de ce Roi qui, ayant perdu la meilleure des femmes, traînera désormais une vie qui n'en sera pas une !

ALKÈSTIS.

Strophe II.

Hèlios ! Lumière du jour ! Tourbillons ouraniens des nuées rapides !

ADMÈTOS.

Il nous voit, toi et moi, deux malheureux, qui n'avons failli en rien envers les Dieux, pour que tu meures !

ALKESTIS.

Antistrophe II.

Terre ! Toits des demeures ! Chambres nuptiales d'Iolkos ma patrie !

ADMETOS.

Redresse-toi, ô malheureuse ! Ne me délaisse pas ! Supplie les Dieux puissants de te prendre en pitié.

ALKESTIS.

Strophe III.

Je vois, je vois la Barque à deux avirons ! Et le Passeur des morts, ayant en mains sa perche, Kharôn, m'appelle déjà : — Que tardes-tu ? hâte-toi ! tu m'arrêtes. — Il m'excite et me presse ainsi.

ADMETOS.

Hélas ! Tu as parlé d'une cruelle traversée ! O malheureuse, combien nous souffrons !

ALKESTIS.

Antistrophe III.

Quelqu'un, quelqu'un m'emmène ! Ne vois-tu pas ? Aidès ailé, regardant sous ses sourcils noirs, m'emmène dans la Demeure des morts ! Que feras-tu ? va-t'en ! O malheureuse, quel chemin vais-je prendre ?

ADMETOS.

Un chemin lamentable pour tes amis, et plus encore pour moi, et pour tes enfants qui prennent part à ce deuil !

ALKÈSTIS.

Epôde.

Allez ! Quittez-moi ! Couchez-moi ; mes pieds ne me soutiennent plus. Le Hadès est proche, et la noire nuit enveloppe mes yeux. O enfants, enfants ! déjà vous n'avez plus de mère ! Salut, ô mes fils, et voyez la lumière !

ADMÈTOS.

Hélas sur moi ! J'entends une triste parole, plus triste pour moi que la mort. Je t'en supplie ! Par les Dieux ! ne m'abandonne pas ! Par tes enfants que tu laisseras orphelins ! lève-toi, rassure-toi ! Toi morte, je ne serai plus. Que tu sois vivante ou non, je dépends de toi en tout, car l'affection que j'ai pour toi est sacrée !

ALKÈSTIS.

Admètos, (car tu vois à quelle extrémité je suis) je désire, avant que je meure, te dire ce que je veux. Te respectant et donnant ma vie pour que tu voies la lumière, je meurs pour toi, quand je pouvais ne pas mourir, prendre qui je voudrais pour mari parmi les Thessaliens, et habiter une heureuse demeure royale. Je n'ai pas voulu vivre, t'ayant été arrachée, et avec des enfants privés de leur père ; et je ne me suis point épargnée, bien que j'eusse tous les dons de la jeunesse dont je pouvais jouir. Et ton père et ta mère t'ont trahi, quoique leur âge leur permît de mourir légitimement, et de sauver leur fils par une mort glorieuse. Tu étais, en effet, leur seul fils ; et toi mort, aucune espérance ne leur restait d'avoir d'autres enfants. Et je vivrais alors, et tu ne gémirais pas, le reste de ta vie, privé de ta femme et élevant des enfanis orphe-

lins. Mais un Dieu a voulu que les choses fussent telles. Soit ! Pour toi, te souvenant de ceci, fais-moi une grâce, mais non semblable. Je ne t'en demanderai jamais une semblable, car rien n'est plus précieux que la vie, mais juste cependant, comme tu le diras toi-même. Tu aimes ces enfants autant que moi, en effet, si tu as de bonnes pensées. Qu'ils soient maîtres de ma demeure ! et ne les soumets pas à une marâtre qui me serait inférieure et qui porterait la main sur tes enfants qui sont aussi les miens. Ne fais pas cela, je te le demande. La marâtre qui succède à l'épouse est l'ennemie des premiers enfants, et ne le cède en rien à la vipère. Un fils a dans son père un sûr rempart ; il en appelle à lui, et le père lui répond. Mais toi, ô fille, comment seras-tu élevée honnêtement pendant les années de ta virginité ? Quelle femme de ton père rencontreras-tu ? J'ai peur que, répandant sur toi une honteuse renommée, elle n'empêche tes noces dans la fleur de ta jeunesse. Ta mère, en effet, ne te mariera jamais ; et elle ne sera pas là pour te rassurer pendant l'enfantement, quand rien n'est plus doux qu'une mère. Il me faut mourir, et ce malheur ne m'arrivera ni demain, ni le troisième jour du mois ; mais c'est à l'instant que je serai comptée parmi les morts. Soyez heureux ! Toi, époux, tu peux te glorifier d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, enfants, d'être nés de la meilleure des mères !

LE CHOEUR.

Prends courage ! Je ne crains pas de le dire pour lui : il fera cela, s'il n'a point perdu la raison.

ADMÈTOS.

Cela sera, cela sera ! ne crains pas. T'ayant possédée

vivante, morte tu seras seule ma femme ; et, à ta place, jamais aucune autre épouse Thessalienne ne me nommera son mari ; aucune, même née d'un noble père, et fût-elle la plus belle des femmes ! Je prie les Dieux qu'il me suffise de garder mes enfants, n'ayant pu te conserver toi-même. Et je porterai ton deuil, non une année, mais tant que ma vie durera, ô femme ! Et j'aurai en haine ma mère et mon père, car ils étaient mes amis de nom, mais non en fait. Mais toi, donnant tout ce qu'il y a de plus cher pour me conserver la vie, tu m'assauvé. N'ai-je donc pas de quoi gémir, en perdant une femme telle que toi ! Je mettrai fin aux repas, aux assemblées de convives, aux couronnes et aux chants qui remplissaient ma demeure. Jamais plus, en effet, je ne toucherai le barbitos, ni je n'exciterai mon âme à chanter avec la flûte Libyque, car tu m'as enlevé le charme de la vie. Mais ton corps, modelé par la main habile des artistes, sera placé sur le lit nuptial ; et je me prosternerai devant lui, je l'entourerai de mes mains, en criant ton nom, et je croirai serrer ma chère femme dans mes bras, bien que ne l'y tenant pas ! Froide consolation, je pense ; mais j'allégerai ainsi le poids de mon âme, et tu me charmeras, en m'apparaissant dans mon sommeil ! Il est doux, en effet, de revoir ceux qu'on aime, pendant la nuit, ou dans tout autre moment. Si je possédais la voix et le chant d'Orpheus, afin d'apaiser la fille de Dèmètèr, ou son mari, et de t'enlever du Hadès, j'y descendrais, et ni le Chien de Ploutôn, ni Kharôn, le Conducteur des âmes, avec son aviron, ne m'arrêteraient, avant que j'eusse rendu ta vie à la lumière ! Maintenant, du moins, attends-moi là, quand je mourrai, et prépare ma demeure, afin d'y habiter avec moi. J'ordonnerai, en effet, qu'on me pose avec toi, dans le coffre de cèdre, et qu'on m'étende à tes

côtés ; et, même étant mort, je ne serai pas séparé de toi qui, seule, m'as été fidèle !

LE CHOEUR.

Et moi, comme un ami pour un ami, je porterai avec toi le triste deuil à cause de celle-ci, car elle en est digne.

ALKÈSTIS.

O enfants, vous avez entendu les paroles de votre père disant qu'il n'épouserait jamais une autre femme, et qu'il ne m'oublierait pas.

ADMÈTOS.

Et je l'affirme encore, et je le ferai.

ALKÈSTIS.

A cette condition, reçois nos enfants de ma main.

ADMÈTOS.

Je reçois ce cher don d'une chère main.

ALKÈSTIS.

Maintenant, sois, à ma place, une mère pour ces enfants.

ADMÈTOS.

Il le faut de toute nécessité, puisqu'ils sont privés de toi.

ALKÈSTIS.

O enfants ! quand il était juste que je vécusse, je vais sous la terre !

ADMÈTOS.

Hélas sur moi! Que ferai-je sans toi?

ALKÈSTIS.

Le temps te consolera; un mort n'est rien.

ADMÈTOS.

Emmène-moi avec toi, par les Dieux! Emmène-moi sous la terre.

ALKÈSTIS.

C'est assez de moi, pour toi!

ADMÈTOS.

O Daimôn! de quelle femme tu me prives!

ALKESTIS.

Déjà mes yeux obscurcis s'alourdissent.

ADMETOS.

Je péris, si tu m'abandonnes, femme!

ALKESTIS.

Je suis comme morte; je ne suis plus rien!

ADMETOS.

Relève ton visage! n'abandonne pas tes enfants!

ALKESTIS.

Certes, ce n'est pas que je le veuille! Salut, ô enfants!

ADMETOS.

Regarde! regarde-les!

ALKESTIS.

Je ne suis plus rien,

ADMÈTOS.

Que fais-tu ? Tu nous abandonnes !

ALKESTIS.

Salut !

ADMÈTOS.

Malheureux ! Je suis perdu !

LE CHOEUR.

Elle a vécu ! la femme d'Admètos n'est plus !

EUMELOS.

Strophe.

Hélas sur moi, à cause de ce malheur ! Ma mère est allée dans le Hadès ! O père, elle n'est plus sous Hèlios ! Malheureuse, elle abandonne ma vie et me laisse orphelin ! Vois ses paupières, vois ses mains étendues ! O mère, écoute, écoute, je t'en supplie ! C'est moi, mère ! c'est ton petit enfant qui t'appelle, penché sur ta bouche !

ADMÈTOS.

Tu appelles qui ne voit ni n'entend ! Nous sommes, vous et moi, frappés d'un grand malheur.

EUMÈLOS.

Antistrophe.

Tout jeune, ô père, je reste seul, abandonné de ma chère mère ! Moi, malheureux... Et toi, jeune sœur, tu subis... ô père, c'est en vain que tu as pris une épouse ; tu n'es pas arrivé avec elle au terme de la vieillesse, car elle est morte auparavant ! Et puisque tu es morte, ô mère ! notre race périt.

LE CHOEUR.

Admètos, il faut supporter cette calamité. En effet, tu n'es ni le premier, ni le dernier des mortels qui ait été privé d'une épouse excellente ; mais sache qu'il est nécessaire que nous mourions tous.

ADMETOS.

Je le sais, et ce malheur ne m'a pas assailli brusquement. Je le connaissais, et j'en étais tourmenté depuis longtemps. Mais je célébrerai les funérailles de ce corps. Aidez-moi, et restant ici, chantez tour à tour un chant funèbre au Dieu souterrain à qui on n'offre point de libations. J'ordonne, à tous les Thessaliens auxquels je commande, de prendre part au deuil de cette femme, la chevelure rasée et vêtus du péplos noir. Et vous, qui attelez les quadriges, ou qui êtes portés par des chevaux seuls, tranchez avec le fer les crins de leurs cous. Que le son des flûtes et de la lyre se taise dans toute la ville pendant douze lunes entières ! Je n'ensevelirai, en effet, aucun autre corps plus cher que celui-ci, et qui ait mieux mérité de moi. Elle est bien digne que je l'honore, puisqu'elle est morte pour moi.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O fille de Pélias, habite heureusement les demeures d'Aidès, ignorées de Halios ! Qu'Aidès, le Dieu aux noirs cheveux, sache, et que le vieux Conducteur des morts, qui est à la barre et à l'aviron, sache aussi qu'elle est la meilleure des femmes qu'il ait passées sur le marais de l'Akhérôn, dans la barque à deux avirons !

Antistrophe I.

Les poètes te chanteront en foule, sur la tortue montagnarde à sept cordes, et en des hymnes non accompagnés de la lyre, à Sparta, quand reviendra l'anniversaire du mois Kainéien, à la pleine lumière de Sélana, et dans l'heureuse et splendide Athèna ; tant tu auras laissé en mourant une matière inépuisable aux chants des poètes !

Strophe II.

Que n'est-il en moi, que n'ai-je la puissance de te ramener à la lumière, hors des demeures d'Aidès, et loin des courants du Kokytos, à l'aide de l'aviron du fleuve souterrain ! Toi seule, ô chère parmi les femmes, toi seule as osé racheter ton mari du Hadès, au prix de ta vie ! Que la terre tombe légère sur toi, femme ! Si ton mari entrait dans un nouveau lit nuptial, certes, il me serait odieux, ainsi qu'à tes enfants.

Antistrophe II.

La mère de celui-ci, ni son vieux père, n'ont voulu, pour leur fils, cacher leurs corps sous la terre. Ils n'ont pas osé sauver celui qu'ils ont enfanté, les malheureux,

eux qui ont les cheveux blancs ! Mais toi, dans la florissante jeunesse, tu es morte pour ton mari ! Puissé-je posséder dans mon lit une chère femme telle que toi ! C'est une rare destinée dans la vie. Certes elle passerait toute sa vie heureuse avec moi.

HÈRAKLES.

Étrangers, qui habitez cette terre Phéraienne, trouverai-je Admètos dans les demeures ?

LE CHOEUR

Le fils de Phérès est dans les demeures, Hèraklès ! Mais, dis ! qui t'amène dans le pays des Thessaliens ? Pourquoi entres-tu dans la ville des Phéraiens ?

HERAKLÈS.

J'accomplis un travail ordonné par Eurystheus tirynthien.

LE CHOEUR.

Où vas-tu ? Où es-tu contraint d'aller errer ?

HÈRAKLÈS.

Je vais enlever le quadrige de Diomèdès le Thrèkien.

LE CHOEUR.

Comment pourras-tu faire cela ? Ne sais-tu pas quel est cet étranger ?

HÈRAKLÈS.

Je ne le connais pas ; je ne suis pas encore venu sur la terre des Bistones.

LE CHOEUR.

Tu ne pourras te rendre maître des chevaux sans combat.

HERAKLÈS.

Mais il ne m'est point permis de me refuser à cette tâche.

LE CHOEUR.

Tu reviendras donc après l'avoir tué; ou tu resteras, mort.

HÈRAKLÈS.

Ce n'est pas le premier combat que je soutiendrai.

LE CHOEUR.

Quel profit retireras-tu, ayant vaincu leur maître?

HÈRAKLÈS.

J'amènerai les chevaux au Roi tirynthien.

LE CHOEUR.

Il n'est pas facile de mettre un frein à leurs mâchoires.

HÈRAKLÈS.

A moins qu'ils ne soufflent le feu par les narines.

LE CHOEUR.

Mais ils déchirent les hommes de leurs mâchoires affamées.

HÈRAKLÈS.

Tu parles là de la pâture des bêtes des montagnes, non de celle des chevaux.

LE CHOEUR.

Tu verras leurs rateliers aspergés de sang.

HÈRAKLÈS.

De quel père se vante-t-il d'être né, celui qui les a élevés?

LE CHOEUR.

D'Arès. C'est le roi des guerriers de la Thrèkia riche en or.

HÈRAKLÈS.

Tu parles d'un travail qui m'est destiné, car mon destin est pénible et cherche les hautes entreprises, puisqu'il me faut engager le combat avec ceux qu'Arès a engendrés, d'abord avec Lykaôn, puis, avec Kyknos. En troisième lieu, je viens combattre les chevaux et le maître. Mais personne n'aura jamais vu le fils d'Alkmèna redouter le bras d'un ennemi.

LE CHOEUR.

Mais voici le Maître lui-même de cette terre, Admètos, qui sort des demeures.

ADMÈTOS.

Salut, ô enfant de Zeus, issu du sang de Perseus!

HÈRAKLÈS.

Je te salue, Admètos, Roi des Thessaliens! Sois heureux!

ADMETOS.

Je le souhaiterais. Je sais combien tu es bienveillant.

HÈRAKLES.

Pourquoi apparais-tu avec une chevelure lugubrement rasée ?

ADMÈTOS.

Je vais, en ce jour, ensevelir un cadavre.

HÈRAKLÈS.

Qu'un Dieu éloigne le malheur de tes enfants !

ADMETOS.

Les enfants que j'ai engendrés sont vivants dans les demeures.

HÈRAKLÈS.

Ton père était très âgé, s'il est mort.

ADMETOS.

Il vit, et ma mère aussi, Hèraklès.

HÈRAKLÈS.

Mais ce n'est certes pas Alkèstis, ta femme, qui est morte ?

ADMÈTOS.

Je te ferai, à propos d'elle, une double réponse.

HERAKLES.

Me parles-tu d'elle morte, ou vivante ?

ADMÈTOS.

Elle est, et elle n'existe plus; et elle m'accable de douleur!

HÈRAKLÈS.

Je n'en sais pas davantage. Tu parles obscurément.

ADMÈTOS.

Ne sais-tu pas la destinée qu'il lui faut subir?

HÈRAKLÈS.

Je sais qu'elle a résolu de mourir pour toi.

ADMÈTOS.

Comment donc existe-t-elle encore, si elle a consenti à cela?

HÈRAKLÈS.

Ah! ne pleure pas ta femme prématurément; attends l'instant.

ADMETOS.

Qui doit mourir est mort, et qui est mort n'existe plus.

HERAKLES.

Cependant, être et ne pas être sont choses différentes.

ADMÈTOS.

Tu en juges d'une façon, Hèraklès, et moi, d'une autre.

HÈRAKLÈS.

Enfin, pourquoi pleures-tu? Lequel de tes amis est mort?

ADMÈTOS.

Une femme. C'est à une femme que je pensais.

HÈRAKLÈS.

Une étrangère, ou quelque parente à toi ?

ADMETOS.

Une étrangère, et cependant attachée à ma demeure.

HÈRAKLÈS.

Comment donc a-t-elle perdu la vie dans tes demeures

ADMETOS.

Son père étant mort, elle y a été élevée en orpheline.

HERAKLÈS.

Hélas ! Puissé-je, Admètos, ne t'avoir pas trouvé ainsi gémissant !

ADMÈTOS.

Dans quel dessein me dis-tu cette parole ?

HERAKLES.

J'irai vers une autre demeure hospitalière.

ADMÈTOS.

Cela n'est point permis, ô Roi ! Qu'un tel malheur ne m'arrive pas !

HÈRAKLÈS.

Un étranger qui survient est à charge aux affligés.

ADMÈTOS.

Les morts sont morts. Entre dans ma demeure.

HERAKLES.

Il est honteux que des affligés donnent un festin à leurs amis.

ADMETOS.

Les chambres des hôtes, où je te conduirai, sont à l'écart.

HÈRAKLÈS

Renvoie-moi, et je t'en rendrai hautement grâce.

ADMETOS.

Tu ne peux aller au foyer d'un autre homme. — Toi, serviteur, marche devant ; et, ouvrant les chambres hospitalières de ces demeures, ordonne à ceux que cela concerne qu'ils préparent une abondance de nourriture. — Vous, fermez les portes intérieures. Il ne convient pas que les convives entendent nos gémissements, et que nos hôtes soient attristés par notre douleur.

LE CHOEUR.

Que fais-tu ? Accablé d'un tel malheur, comment oses-tu, Admètos, recevoir des hôtes ? Es-tu insensé ?

ADMÈTOS.

Mais, si j'avais repoussé des demeures et de la Ville l'hôte qui vient à moi, me louerais-tu davantage ? Non,

certes ! Mon malheur n'en serait en rien diminué, et j'aurais été inhospitalier. A mes maux, par surcroît, se serait ajouté ce malheur que ma maison eût été nommée inhospitalière. Moi-même, j'ai en celui-ci un hôte excellent, quand je vais sur la terre désséchée d'Argos.

LE CHOEUR.

Comment donc lui cachais-tu ton malheur présent, cet homme étant un ami qui t'arrive, comme tu le dis toi-même ?

ADMÈTOS.

Jamais il n'aurait voulu entrer dans la demeure, s'il avait appris quelque chose de mes maux. Je ne lui semble pas, je pense, agir sagement en ceci, et il ne m'approuvera pas ! mais les portes de ma demeure ne savent ni repousser, ni offenser les étrangers.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O demeure d'un homme libre, hospitalière pour tous ! Apollon Pythien, qui excelle par la lyre, a daigné t'habiter, et il a subi d'être berger sous ton toit, et il a chanté tes troupeaux les airs pastoraux sur la pente des colline

Antistrophe I.

Et ils paissaient avec eux, charmés de tes chants, l lynx tachetés ; et, quittant le hallier de l'Othrys, la band fauve des lions accourait ; et autour de la kithare, ô Phoibos ! le paon tacheté sautait, traversant d'un pied léger, pour

se réjouir de ton chant joyeux, les sapins à la haute chevelure.

Strophe II.

C'est pourquoi Admètos habite une demeure très abondandante en brebis, auprès du Boibéis aux belles eaux. Et il a l'aithèr des Molosses pour limite à ses terres labourées et à ses vertes plaines, et il commande jusqu'à la mer d'Aigaios, jusqu'au rivage inabordable du Pèlios.

Antistrophe II.

Et, maintenant, il va recevoir un hôte dans sa demeure ouverte, pleurant encore, de ses paupières humides, sa chère femme morte récemment dans les demeures ; car un homme bien né honore la piété, et tous les dons de la sagesse appartiennent aux hommes justes. C'est pourquoi j'ai cette confiance dans l'âme, que toutes les prospérités sont acquises à un homme pieux.

ADMETOS.

Hommes Phéraiens, présents ici, et qui m'êtes bienveillants, déjà les serviteurs, ayant orné le cadavre selon le rite prescrit, le portent au bûcher élevé et au tombeau. Mais vous, ainsi que la coutume le veut, saluez la morte qui s'engage dans son dernier chemin.

LE CHOEUR.

Je vois ton père qui vient d'un pied sénile, et les serviteurs qui portent dans leurs mains les ornements, honneur des morts.

PHÉRÈS.

Je viens, fils, souffrir de tes maux, car tu as perdu une excellente et chaste femme, et nul ne dira le contraire; mais il faut supporter ce malheur, bien qu'il soit lourd à supporter. Reçois ces ornements, et qu'ils soient déposés sous terre. Il convient d'honorer le corps de celle qui est morte pour sauver ta vie, mon fils, qui ne m'a pas privé d'enfants et qui ne m'a pas permis de me consumer, sans toi, dans une morne vieillesse. Elle a valu une très grande gloire à toutes les femmes, ayant osé cette noble action. O toi, qui m'as conservé mon fils, et qui m'as relevé quand je tombais, salut! Et puisses-tu être heureuse dans les demeures d'Aidès! Je le dis, ce sont de tels mariages qu'il faut aux mortels; sinon, il est inutile de se marier.

ADMÈTOS

Tu n'es pas venu à ces funérailles, appelé par moi, et ta présence n'est pas pour moi parmi les choses agréables. Jamais celle-ci ne revêtira ces ornements qui viennent de toi, et elle sera ensevelie sans avoir besoin de rien qui t'appartienne. Il te fallait gémir quand je périssais. Tu es resté éloigné, laissant mourir une plus jeune, bien que tu sois vieux, et maintenant tu pleures cette morte. Tu n'es donc pas mon père, ni celle-ci ma mère, elle qui dit m'avoir enfanté; mais, né d'un sang servile, j'ai été furtivement supposé aux mamelles de ta femme. Tu as montré par cette preuve qui tu es, et je ne pense pas que je sois ton fils. Assurément, tu l'emportes sur tous par la lâcheté, toi qui, étant très âgé et parvenu au terme de la vie, n'as voulu ni osé mourir pour ton fils. Mais vous avez laissé mourir cette femme étrangère, que je regarde, seule, et

justement, comme mon père et comme ma mère. Certes, tu aurais livré un beau combat en mourant pour ton fils, et il ne te restait qu'un temps bien court à vivre ; et moi, je vivrais, et elle aussi vivrait le reste de la vie, et je ne gémirais pas, privé de ma femme. Et cependant, tu as en partage tout ce qu'un homme heureux peut avoir. Tu as passé ta jeunesse dans la royauté, et j'étais ton fils, héritier de tes demeures ; et tu ne serais pas mort sans enfants, laissant ta maison en proie à d'autres. Tu ne diras pas, pourtant, qu'ayant méprisé ta vieillesse, tu m'as livré à la mort, moi qui t'ai grandement respecté ; et c'est pour cela que, toi et ma mère, vous me récompensez ainsi ! Engendre donc promptement d'autres enfants qui te nourrissent dans ta vieillesse, et qui, morts, ornent ton corps, et l'exposent publiquement. En effet, je ne t'ensevelirai point de ma main, car je suis mort, autant qu'il dépendait de toi ; et, si, ayant eu un autre sauveur, je vois la lumière, je me dis le fils de celui-ci et le gardien de sa vieillesse. C'est donc faussement que les vieillards souhaitent de mourir, maudissant la vieillesse et le long espace de la vie. Si la mort approche, personne ne veut mourir, et, désormais, la vieillesse n'est plus un lourd fardeau pour eux.

LE CHOEUR.

Cessez ! C'est assez du malheur présent, ô fils ! n'irrite pas outre mesure l'esprit de ton père.

PHÉRÈS.

O enfant, qui injuries-tu ? Est-ce quelque Lydien ou quelque Phrygien acheté pour de l'argent ? Ne sais-tu pas que je suis thessalien, sorti d'un père thessalien, et né libre ? Tu m'outrages outre mesure. Mais, après m'avoir

jeté ces injures de jeune homme, tu ne t'en iras pas impuni. Je t'ai engendré et élevé pour être le maître de ma demeure, mais je ne dois pas mourir pour toi, car ce n'est pas une loi des aïeux, ni de la Hellas, que les pères mourront pour leurs enfants. Heureux ou malheureux, à chacun sa destinée. Tu possèdes tout ce qui devait te venir de moi ; tu commandes à beaucoup, et je te laisserai d'innombrables plèthres de terre ; car j'ai reçu ces biens de mon père. Quel outrage t'ai-je donc fait ? De quoi t'ai-je privé ? Ne meurs pas pour moi, ni moi pour toi. Tu te réjouis de voir la lumière ; penses-tu que ton père ne se réjouisse pas de la voir aussi ? Je songe qu'il est long le temps passé sous la terre, et que la vie est courte, mais douce. Toi qui te débattais impudemment pour ne pas mourir, tu vis, évitant ta destinée et tuant celle-ci ! Puis, tu m'accuses de lâcheté, ô le pire des hommes, vaincu par cette femme qui est morte pour toi qui es un beau jeune homme ! Certes, tu as habilement réfléchi, afin de ne jamais mourir, si tu dois persuader à chaque femme de toujours mourir pour toi ! Et tu insultes tes amis qui n'ont pas voulu le faire, quand toi-même es si peu courageux ? Tais-toi, et réfléchis que, si tu aimes ta propre vie, tous aiment aussi la leur. Mais, si tu m'insultes, tu entendras de moi des injures qui ne mentiront pas.

LE CHOEUR.

C'est trop d'injures, maintenant et auparavant. Cesse, vieillard, de jeter avec bruit ces malédictions à ton fils.

ADMÈTOS.

Parle, puisque j'ai parlé ; mais si tu te plains d'entendre la vérité, il ne fallait pas faillir envers moi.

PHÉRÈS.

J'eusse été plus coupable en mourant pour toi.

ADMÈTOS.

Est-il donc égal de mourir jeune ou vieux ?

PHÉRÈS.

Nous ne devons vivre qu'une fois, et non deux.

ADMETOS.

Ainsi, tu veux vivre plus longtemps que Zeus !

PHÉRÈS.

Tu maudis tes parents, qui ne t'ont fait aucun mal !

ADMÈTOS.

J'ai compris que tu aimes à vivre longtemps.

PHÉRÈS.

N'emportes-tu pas ce cadavre qui tient ta place ?

ADMETOS.

O le pire des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté !

PHÉRÈS.

Du moins, tu ne diras pas qu'elle est morte pour moi.

ADMÈTOS.

Hélas ! Puisses-tu, un jour, avoir besoin de moi !

PHÉRÈS.

Épouse une foule de femmes, afin qu'il y en ait davantage à mourir pour toi !

ADMÈTOS.

Ceci est une honte pour toi, car tu n'as pas voulu mourir.

PHÉRÈS.

Cette lumière divine m'est chère, bien chère.

ADMETOS.

Ce sentiment est lâche, et indigne d'un homme.

PHÉRÈS.

Tu ne te réjouiras pas de porter mon vieux corps.

ADMÈTOS.

Tu mourras cependant, mais tu mourras déshonoré.

PHÈRÈS.

Mort, peu m'importe qu'on parle mal de moi !

ADMETOS.

Hélas ! hélas ! Que la vieillesse est impudente !

PHÈRÈS.

Celle-ci n'a pas été impudente, mais, certes, insensée.

ADMÈTOS.

Va ! et laisse-moi ensevelir ce cadavre.

PHÉRÈS.

Je m'en vais. Ensevelis celle que tu as tuée! Mais tu seras châtié par tes proches. Certes, Akastos ne sera plus un homme, s'il ne venge sur toi le meurtre de sa sœur.

ADMÈTOS.

Que tu périsses toi-même, et périsse aussi celle qui habite avec toi! Vieillissez comme vous le méritez, privés de votre fils encore vivant, car vous ne rentrerez pas sous le même toit que moi. Même si je pouvais, à l'aide des hérauts, renoncer à la demeure paternelle qui est tienne, j'y renoncerais! Pour nous, car il faut supporter le malheur présent, posons ce cadavre sur le bûcher.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Malheureuse à cause de ton courage, ô bien née et la meilleure des femmes, salut! Que Hermès souterrain te soit bienveillant, et que Aidès t'accueille! Et si, là, les bons sont récompensés, aie ta part de ces biens, et assieds-toi auprès de l'épouse d'Aidès!

UN SERVITEUR.

Je connais déjà, à la vérité, de nombreux hôtes venus de divers lieux dans les demeures d'Admètos, et je leur ai servi de la nourriture; mais je n'ai pas encore reçu à ces foyers un hôte plus brutal. D'abord, voyant mon maître affligé, il est entré et a osé passer le seuil. Ensuite, sachant le malheur qui nous frappe, il n'a pas reçu avec modération les dons hospitaliers; et ce que nous ne lui apportons pas, il commande de l'apporter. Puis, saisissant

dans sa main une coupe couronnée de lierre, il boit le vin pur de la grappe noire, jusqu'à ce que la flamme du vin l'ait échauffé; et il couronne sa tête de rameaux de myrte, et il hurle comme un insensé; et on pouvait entendre un double chant, car il chantait, s'inquiétant peu des maux qui sont dans la demeure d'Admètos; et nous, serviteurs, nous pleurions notre maîtresse; et, cependant, nous ne montrions pas à notre hôte nos yeux mouillés de larmes, car Admètos nous en avait donné l'ordre. Et, maintenant, moi, dans les demeures, je donne un repas à un étranger, à quelque voleur rusé, à quelque brigand! Et ma maîtresse sort des demeures, et je n'ai pu la suivre ni lui tendre la main, pleurant cette maîtresse qui était comme une mère pour tous les serviteurs et pour moi! En effet, elle nous épargnait beaucoup de maux, en apaisant la colère de son mari. N'éprouvé-je donc pas une juste haine pour cet étranger qui est survenu au milieu de nos douleurs?

HÉRAKLÈS.

Holà! toi! Pourquoi regardes-tu d'un air grave et inquiet? Il ne convient pas qu'un serviteur semble triste aux hôtes, et il doit leur faire bon accueil. Or, toi, en voyant ici un ami de ton maître, tu le reçois avec un visage triste et des sourcils froncés, et soucieux de quelque malheur étranger! Approche, afin de devenir plus sage. Sais-tu quelle nature ont les choses mortelles? Je pense que tu ne le sais pas, car d'où le saurais-tu? Mais écoute-moi : il est nécessaire que tous les hommes meurent, et il n'est aucun mortel qui sache s'il vivra

demain. Le cours de la fortune est incertain, on ne sait où il va, nul ne peut nous l'enseigner, aucune science ne peut le révéler. Donc, instruit de ceci par moi, réjouis-toi, bois, vis au jour le jour, et laisse le reste à la fortune! Honore aussi Kypris qui est la plus douce des Déesses pour les mortels. En effet, c'est une aimable Déesse. Laisse tout le reste, et obéis à mes paroles, si je te semble avoir bien parlé, et certes, je le pense. Ainsi, chassant une trop grande tristesse, ne veux-tu pas boire avec moi et passer ces portes, couronné de fleurs? Certes, je sais que le bruit des coupes, te retirant de cette tristesse et de ce chagrin, te conduira à bon port. Puisque nous sommes mortels, il convient que nous nous conformions aux choses mortelles. En effet, pour tous les hommes tristes et austères, selon que j'en juge, la vie n'est pas la vraie vie, mais une calamité.

LE SERVITEUR.

Je sais cela; mais ce que j'éprouve n'appelle ni le rire ni les festins.

HERAKLES.

Cette morte est une femme étrangère; ne gémis pas outre mesure, car les maîtres de cette demeure sont vivants.

LE SERVITEUR.

Comment, vivants? Tu ne sais pas les maux qui sont dans la demeure.

HERAKLES.

A moins que ton maître m'ait trompé.

LE SERVITEUR.

Il est beaucoup trop, beaucoup trop l'ami de ses hôtes.

HERAKLÈS.

Convenait-il, à cause des funérailles d'une étrangère, qu'il ne me traitât pas bien ?

LE SERVITEUR.

Certes, elle n'était pas trop étrangère !

HERAKLES.

Y a-t-il donc ici quelque malheur qu'il ne m'a pas dit ?

LE SERVITEUR.

Sois heureux ! C'est à nous de nous attrister des maux de nos maîtres.

HERAKLÈS.

Cette parole n'indique pas un malheur étranger.

LE SERVITEUR.

Autrement, je ne m'attristerais pas de te voir assis au festin.

HERAKLÈS.

Aurais-je donc souffert une grave injure de la part de mes hôtes ?

LE SERVITEUR.

Tu n'es pas venu opportunément dans les demeures, afin d'y être accueilli par nous, car nous sommes dans le deuil, et tu vois nos cheveux rasés et nos péplos noirs.

HÈRAKLES.

Qui donc est mort? Est-ce un des enfants? Est-ce le vieux père?

LE SERVITEUR.

C'est la femme même d'Admètos qui est morte, ô étranger!

HÈRAKLÈS.

Que dis-tu? Et, cependant, vous me donniez l'hospitalité?

LE SERVITEUR.

En effet, il craignait de te repousser de cette demeure.

HÈRAKLÈS

O malheureux! quelle femme tu as perdue!

LE SERVITEUR.

Nous périssons tous; elle ne périt pas seule.

HÈRAKLÈS.

Je l'ai pressenti, en voyant ses yeux qui pleuraient, sa chevelure rasée et son visage; mais il m'a persuadé, en me disant qu'il allait ensevelir un corps étranger. Ce n'était pas de bon gré, qu'ayant passé les portes, je buvais dans la demeure d'un homme hospitalier frappé d'un tel malheur. Et me voici, assis au festin et couronné de fleurs! Mais toi, tu ne m'as pas dit que cette demeure était frappée d'une telle calamité! Où l'ensevelit-on? Où irai-je, afin de la trouver?

LE SERVITEUR.

Dans la route qui mène droit à Larissa. Tu verras un tombeau de marbre poli, hors du faubourg.

HÈRAKLÈS.

O mon cœur, qui as tant osé! ô mon âme, montre aujourd'hui quel fils la Tirynthienne Alkmèna, fille d'Elektryôn, a conçu de Zeus! Il me faut sauver cette femme qui vient de mourir, et rétablir Alkèstis dans cette demeure, et rendre ainsi grâce à Admètos. J'irai vers la Reine des morts, couverte de noirs péplos, vers Thanatos! Je l'épierai, et j'espère la trouver buvant auprès du tombeau le sang des victimes. Et si, lui ayant tendu un piège et m'élançant de mon embuscade, je puis la saisir, je l'entourerai de mes bras; et personne ne pourra me l'arracher, les flancs déchirés, avant qu'elle ne m'ait rendu cette femme! Mais, si je suis frustré de cette proie, si elle ne vient pas au gâteau sanglant, je descendrai sous terre, dans l'obscure demeure de Korè et du Roi Aidès, et je demanderai Alkèstis, et j'ai confiance de la ramener sur la terre, et de la remettre aux mains de l'hôte qui m'a reçu dans ses demeures, qui ne m'a point renvoyé, bien que frappé d'un cruel malheur, et qui me l'a caché, me respectant, généreux qu'il est! Est-il un homme plus hospitalier parmi les Thessaliens et les habitants de la Hellas? C'est pourquoi, il ne dira pas qu'il a été bienveillant pour un ingrat, ayant été lui-même si généreux.

ADMETOS.

Hélas, hélas! triste accès, triste aspect de mes demeures

vides! hélas sur moi! ah! hélas! Où irai-je? où m'arrêterai-je? Que dirai-je? Que ne dirai-je pas? Puissé-je périr! Certes, ma mère m'a enfanté pour être très malheureux! J'envie le bonheur des morts, je les aime, je désire habiter leur demeures! En effet, je ne me réjouis plus de voir la lumière, ni de marquer la trace de mes pieds sur la terre, après que Thanatos a livré un tel gage à Aidès!

LE CHOEUR.

Strophe I.

Avance! avance! Entre dans la profondeur des demeures.

ADMÈTOS.

Hélas!

LE CHOEUR.

Tu souffres des maux lamentables.

ADMÈTOS

Ah! hélas!

LE CHOEUR.

Tu es dans la douleur, je le sais bien.

ADMÈTOS.

Hélas! hélas!

LE CHOEUR.

Tu n'es d'aucun secours à la morte.

ADMÈTOS

Hélas sur moi!

LE CHOEUR.

Ne plus voir le cher visage d'une femme si chère, que cela est triste!

ADMÈTOS.

Tu rappelles ce qui déchire mon cœur. Quel plus grand malheur, en effet, pour un homme, que de perdre une épouse fidèle! Plût aux Dieux que, par suite du mariage, je n'eusse jamais habité ces demeures avec elle! J'envie le bonheur des mortels qui n'ont ni femmes ni enfants. Ils n'ont qu'une seule âme, et c'est un léger fardeau que de ne souffrir que pour elle; mais on ne peut supporter de voir ses enfants malades, ou son lit nuptial dévasté, quand on pouvait passer toute sa vie sans enfants et sans femme.

LE CHOEUR.

Antistrophe I.

La destinée, l'inévitable destinée est là!

ADMÈTOS.

Hélas!

LE CHOEUR.

Et tu ne mets point de fin à tes maux!

ADMÈTOS.

Hélas!

LE CHŒUR.

Ceci est lourd à supporter, mais cependant...

ADMÈTOS.

Hélas! hélas!

LE CHOEUR.

Supporte-le. Tu n'es pas le premier qui ait perdu...

ADMÈTOS.

Hélas sur moi!

LE CHŒUR.

Une femme. Toute sorte de calamités diverses accable diversement les mortels.

ADMÈTOS.

O longs deuils! O douleurs, à cause des amis qui sont sous la terre! Pourquoi m'as-tu empêché de me jeter au moins dans la fosse creuse où elle est ensevelie, afin que je sois étendu mort auprès de la meilleure des femmes? Au lieu d'une seule âme, Aidès aurait reçu deux âmes très fidèles traversant ensemble le Marais souterrain.

LE CHOEUR.

Strophe II.

J'avais un proche parent dont le fils unique, digne d'être pleuré, mourut dans les demeures; cependant, il supporta ce malheur avec modération, bien que privé d'enfants, ayant déjà des cheveux blancs, et courbé par l'âge.

ADMÈTOS.

O murailles des demeures! Comment entrer? Comment y habiter, après ce revers de fortune? Hélas sur moi! La

différence est grande en effet. Alors, j'entrais, avec les torches Péliennes, au bruit des chants nuptiaux, et tenant la main de ma chère femme. Une foule d'amis suivait bruyamment, nous proclamant heureux, cette morte et moi, parce que nous étions Eupatrides l'un de l'autre, époux et issus de noble race. Et, maintenant, ce sont des lamentations au lieu de chants nuptiaux; et, au lieu de péplos blancs, ce sont de noirs vêtements qui m'accompagnent au lit désert de la chambre nuptiale!

LE CHOEUR.

Antistrophe II.

Cette douleur t'est survenue, au milieu de ta fortune heureuse, quand tu n'avais pas encore souffert; mais tu conserves la vie et l'âme. L'épouse est morte et te laisse son amour; qu'y a-t-il en cela de nouveau? La mort a déjà séparé bien des hommes de leur femme.

ADMÈTOS.

Amis, je pense que la destinée de ma femme est plus heureuse que la mienne, bien qu'on puisse n'en pas juger ainsi. Désormais, en effet, aucune douleur ne l'atteindra, et la voici glorieusement affranchie de bien des misères; mais, moi, qui devrais ne plus vivre, ayant passé le moment fatal, je traînerai une vie lamentable! Je le sens maintenant. Comment aurai-je le courage d'entrer dans ces demeures? A qui parler? Qui me parlera? Comment retrouver le doux entretien? Où me tourner? La solitude des demeures me chassera, quand je verrai le lit désert de l'épouse et les thrônes où elle s'asseyait, et le plancher sali sous les toits! Et mes enfants, prosternés à mes

genoux, pleureront leur mère, et les serviteurs pleureront aussi une telle maîtresse dans la demeure. Ce sera ainsi dans la maison ; et, au dehors, les noces des Thessaliens et les nombreuses assemblées de femmes me tourmenteront, et je n'aurai pas le courage de regarder celles qui ont le même âge que ma femme ! Chacun de mes ennemis dira de moi ceci : — Voilà celui qui a la honte de vivre, et qui n'a pas osé mourir, et qui, par lâcheté, a livré celle-ci à la mort ! Et cependant, il se croit un homme ! Et il hait ses parents, quand lui-même n'a pas voulu mourir ! — Outre mes maux, telle sera ma renommée. Pourquoi donc souhaiterais-je de vivre, amis, affligé d'une mauvaise renommée et d'une mauvaise fortune ?

LE CHOEUR.

Strophe I.

J'ai été transporté par la Muse aux régions ouraniennes, et j'ai étudié bien des choses, et je n'ai rien trouvé de plus puissant que la Nécessité, ni les remèdes inscrits sur les tablettes Thrèkiennes et enseignés par Orpheus, ni ceux, autant qu'ils sont, que Phoibos a transmis aux Asklèpiades, pour venir en aide aux mortels souffrants.

Antistrophe I.

Elle est la seule Déesse dont on ne puisse approcher les autels ni les images. Elle ne reçoit point de victimes. O vénérable ! ne sois pas plus cruelle pour moi que tu ne l'as été déjà dans ma vie ! En effet, tout ce que Zeus approuve est accompli par toi. Tu domptes par la force

le fer qu'on trouve chez les Khalybes, et il n'y a nul respect dans ton cœur inflexible !

Strophe II.

Toi, que cette Déesse a saisi dans les étreintes inévitables de ses mains, reprends courage, car, jamais, en pleurant, tu ne ramèneras au jour les morts qui sont sous terre. Les enfants des Dieux vont aussi dans les ténèbres et dans la mort. Alkèstis nous était chère quand elle était avec nous, et elle nous est encore chère, quoique morte ; car tu avais pris pour compagne la plus généreuse de toutes les femmes.

Antistrophe II.

Que le tombeau de ta femme ne semble point tel que celui des autres morts; mais qu'il soit honoré à l'égal des Dieux, et vénérable aux voyageurs ! Et celui qui passera sur le chemin dira : — Celle-ci mourut autrefois pour son mari, et maintenant elle est une Déesse heureuse ! Salut, ô vénérable, et sois-nous bienveillante ! — Elle sera saluée de telles paroles.

Mais il me semble, Admètos, que voici le fils d'Alkmèna qui s'approche de la demeure.

HÈRAKLÈS.

Il faut parler librement à un ami, Admètos, et ne retenir, en se taisant, aucun reproche dans son cœur. Moi, qui, présent, assistais à ton malheur, je pensais être traité comme un ami sincère; et, cependant, tu ne m'as point confié que ce corps était celui de ta femme; mais tu m'as

donné l'hospitalité dans tes demeures, comme si tu n'étais inquiet que d'un malheur étranger. Et j'ai couronné ma tête, et j'ai offert aux Dieux des libations dans tes demeures qui gémissent. Et, certes, je me plains, je me plains de ceci. Cependant, je ne veux pas t'attrister dans tes douleurs, et je te dirai enfin pour quelle cause je suis revenu ici. Reçois de moi cette femme-ci, et garde-la jusqu'à ce que je revienne, ramenant les chevaux Thrèkiens, après avoir tué le tyran des Bistones. Si je subis la destinée, et plaise aux Dieux que cela ne soit pas, car je les prie de m'accorder le retour, je te donne cette femme pour qu'elle te serve dans ta demeure. Elle est tombée dans mes mains après un grand effort. Je me suis trouvé, en effet, à un combat public où de dignes prix étaient offerts aux athlètes, et j'ai emmené celle-ci pour récompense de ma victoire. Pour les combats légers, des chevaux étaient réservés aux vainqueurs, et pour les combats plus sérieux, pugilat ou lutte, des bœufs, et, ensuite, cette femme. Comme j'étais là par hasard, il m'eût été honteux de négliger ce prix glorieux. Mais, comme je l'ai dit, il te faut prendre soin de cette femme, car je l'ai acquise, non par ruse, mais avec peine. Peut-être qu'un jour tu me rendras grâces.

ADMÈTOS.

Ce n'est point en te méprisant, ni en te comptant au nombre de mes ennemis, que je t'ai caché la malheureuse destinée de ma femme; mais c'eût été une douleur ajoutée à ma douleur, que tu fusses allé dans la demeure d'un autre hôte. C'était assez pour moi de gémir sur mon malheur. Mais, si cela se peut, je te supplie, ô Roi, de confier cette femme à quelque autre Thessalien, qui n'a pas

subi ce que j'ai souffert, car tu as de nombreux hôtes parmi les Phéraiens. Ne me rappelle pas mes maux. Je ne pourrais, voyant celle-ci dans la demeure, retenir mes larmes. N'ajoute pas une nouvelle douleur à celles que j'éprouve; c'est assez de mon cruel malheur. En quelle partie des demeures pourra-t-on élever cette jeune femme? Car elle est toute jeune, comme l'indiquent ses vêtements et sa parure. Habitera-t-elle sous le toit des hommes? Et comment restera-t-elle chaste au milieu des jeunes hommes? Il n'est pas facile, Hèraklès, de retenir un jeune homme. Je songe à ce qui t'intéresse. La nourrirai-je dans la chambre de la morte? Et comment la mettrai-je dans la chambre de celle-ci? Je crains un double reproche, de la part des citoyens qui m'accuseraient de trahir celle qui a bien mérité de moi, en me couchant dans le lit d'une autre jeune femme, et de la part de cette morte, si digne d'être honorée de moi, et dont je dois tenir un grand compte. Mais, ô femme, qui que tu sois, combien tu as une forme semblable à celle d'Alkèstis! Hélas! Par les Dieux, éloigne cette femme de mes yeux! Ne me tue pas, moi qui suis perdu! Il me semble, en effet, en la regardant, voir ma femme! Elle trouble mon cœur, et des sources de larmes jaillissent de mes yeux. Oh! malheureux que je suis! Voici que je ressens combien mon deuil est cruel!

LE CHOEUR.

Je ne pourrais, assurément, te féliciter de ta fortune présente; mais, quel que soit le don d'un Dieu, il te faut le subir.

HERAKLÈS.

Plût aux Dieux que j'eusse une puissance assez grande

pour ramener ta femme des Demeures souterraines à la lumière, et te rendre ce service!

ADMETOS.

Certes, je sais que tu le voudrais; mais comment cela se pourrait-il? Cela ne se peut. Les morts ne reviennent point à la lumière.

HERAKLES.

Ne passe point toute mesure. Supporte ton mal avec modération.

ADMETOS.

Il est plus facile d'exhorter les autres que de supporter son propre mal.

HERAKLES.

Si tu veux toujours gémir, qu'y gagneras-tu?

ADMETOS.

Je sais, mais un charme m'entraîne.

HERAKLES.

Aimer une morte n'amène que des larmes.

ADMETOS.

Elle me tue, et plus encore que je ne puis dire!

HERAKLES.

Tu as perdu une femme excellente; qui le niera?

ADMETOS.

C'est pourquoi je ne me réjouis plus de vivre!

HÈRAKLÈS.

Le temps apaisera ton mal; maintenant il est encore violent.

ADMÈTOS.

Le temps? Tu dis bien, si le temps signifie la mort!

HÈRAKLÈS.

Une autre femme et le désir de nouvelles noces te consoleront.

ADMÈTOS.

Tais-toi! qu'as-tu dit? Je ne m'attendais pas à cela.

HÈRAKLÈS.

Quoi donc? Tu n'épouseras plus de femme? ton lit restera vide?

ADMÈTOS

Nulle femme ne couchera plus avec moi.

HÈRAKLÈS.

Espères-tu servir ainsi cette morte?

ADMÈTOS.

Où qu'elle soit, il convient qu'elle soit honorée.

HÈRAKLÈS.

Je loue ceci, je le loue; cependant on t'accusera de démence.

ADMÈTOS.

Jamais tu ne m'appelleras du nom d'époux.

HÈRAKLÈS.

Je te loue, parce que tu es l'ami fidèle de ta femme.

ADMÈTOS.

Que je meure, si je la trahis, bien qu'elle ne soit plus!

HÈRAKLÈS.

Reçois maintenant celle-ci dans ta noble demeure.

ADMÈTOS.

Non! Je t'en supplie, par Zeus qui t'a engendré!

HÈRAKLÈS.

Tu seras en faute, si tu ne le fais pas.

ADMÈTOS.

Et si je le fais, je serai mordu de douleur au cœur.

HÈRAKLÈS.

Consens! cette grâce, en effet, sera peut-être opportune.

ADMÈTOS.

Hélas! Plût aux Dieux que tu n'eusses jamais conquis celle-ci!

HÈRAKLÈS.

Cependant, tu es victorieux avec moi.

ADMÈTOS.

Tu as bien parlé; mais que cette femme sorte!

HÈRAKLÈS.

Elle s'en ira, s'il le faut; mais, avant tout, vois s'il le faut.

ADMETOS.

Il le faut, à moins que tu en sois irrité contre moi.

HERAKLES.

Moi aussi, je sais pourquoi j'insiste autant.

ADMETOS.

Emporte-le donc; mais ce que tu fais ne m'est pas agréable.

HÈRAKLÈS.

Un temps viendra où tu m'approuveras. Obéis seulement.

ADMÈTOS.

Menez-la! puisqu'il faut la recevoir dans les demeures.

HERAKLÈS.

Je ne confierai pas cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTOS.

Introduis-la toi-même, si cela te plaît.

HÈRAKLÈS.

Je la remettrai plutôt dans tes mains.

ADMÈTOS.

Je ne la toucherai pas; mais il lui est permis d'entrer dans la demeure.

HÈRAKLÈS.

Je la confie à tes seules mains.

ADMETOS.

Roi! tu me contrains d'agir contre ma volonté!

HÈRAKLÈS.

Ose tendre la main, et toucher l'Étrangère.

ADMETOS.

Je tends la main, comme si je voyais la tête de Gorgô!

HÈRAKLÈS.

La tiens-tu?

ADMÈTOS.

Je la tiens.

HÈRAKLÈS.

Bien. Garde-la donc, et tu diras que le fils de Zeus est un hôte généreux. Regarde-la, et vois si elle ne ressemble pas à ta femme. Cesse d'être affligé, et sois heureux!

ADMÈTOS.

O Dieux! Que dirai-je? Ce prodige est inespéré? Vois-je réellement ma femme, ou n'est-ce qu'une fausse joie qui me vient d'un Dieu qui se joue de moi?

HÈRAKLÈS.

Non! Tu vois ta femme elle-même.

ADMÈTOS.

Vois cependant si ce n'est pas quelque spectre souterrain!

HÈRAKLES.

Tu n'as pas en moi, ton hôte, un évocateur d'âmes.

ADMETOS.

Est-ce bien ma femme que je vois, celle que j'ensevelissais?

HERAKLES.

Certes! Mais je ne m'étonne pas que tu n'aies pas foi en la fortune.

ADMÈTOS.

Je la toucherai, je lui parlerai comme à ma femme vivante?

HERAKLÈS.

Parle-lui. Tu possèdes, en effet, tout ce que tu désirais.

ADMÈTOS.

O visage! ô corps de ma très chère femme! Je te possède contre toute espérance, quand je pensais ne plus te revoir!

HÈRAKLÈS.

Tu la possèdes, mais que les Dieux ne te l'envient plus!

ADMÈTOS.

O noble fils du très grand Zeus, sois heureux! et que le Père qui t'a engendré te protège! Toi seul m'as tout rendu! Mais comment l'as-tu ramenée du Hadès à la lumière?

HÈRAKLÈS

En combattant le Daimôn maître des morts.

ADMÈTOS.

Mais où as-tu engagé le combat avec Thanatos?

HÈRAKLÈS.

Auprès du tombeau même, où je l'ai brusquement saisie de mes mains.

ADMÈTOS.

Mais pourquoi Alkèstis reste-t-elle muette?

HÈRAKLÈS.

Il ne t'est pas permis de l'entendre parler avant qu'elle ait été purifiée des Dieux souterrains, et avant le troisième jour. Mais introduis-la dans la demeure, et, toujours juste, continue, Admètos, à respecter pieusement tes hôtes. Salut! Je pars et vais accomplir le travail qui m'est imposé par le fils de Sthénélos.

ADMÈTOS.

Reste avec nous et sois mon hôte.

HÈRAKLÈS.

Cela sera une autre fois; mais, aujourd'hui, il faut que je me hâte.

ADMÈTOS.

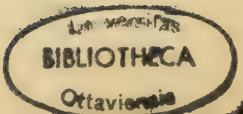
Sois donc heureux, et reviens! Que les citoyens et toute la Tétrarkhie célèbrent cet événement par des chœurs, et que les autels fument au milieu des sacrifices et des

prières! Car, maintenant, nous mènerons une vie meilleure que celle que nous avons vécue. J'atteste, en effet, que je suis heureux!

LE CHOEUR.

Elles sont nombreuses et diverses les formes des événements suscités par les Daimones; et les Dieux les accomplissent contre notre espérance. Ce qui semblait devoir arriver n'arrive pas, et un Dieu amène les choses inespérées. Ceci le prouve.

FIN D'ALKÈSTIS.



TABLE

I. HÉKABÈ 3
II. ORESTÈS 61
III. LES PHOINISSIENNES 155
IV. MÈDÉIA 237
V. HIPPOLYTOS 297
VI. ALKÈSTIS 361

4.-6293. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.

273

1030 4

Bibliothèques Libraries

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

01 AOUT 1996

JUN 16 2007
00 JUIN 15 2007
NOV 30 2010

a39003 005526081b

CE PA 3976
.F5L4 V001
COO EURIPIDES. EURIPIDE.
ACC# 1183713